

UNE MISE EN (B)LIVRE :  
PERSPECTIVES ET TENSIONS DU SUPPORT DANS *L'AUTOFICTIF* D'ÉRIC CHEVILLARD

Suivi du texte de création

FLORENCE OU LA MACHINE

Par

**Simon Arès**

Département de langue et littérature françaises

Université McGill, Montréal

Mémoire soumis à l'Université McGill en vue de l'obtention du grade de M.A.  
en langue et littérature françaises

Avril 2014



## TABLE DES MATIÈRES

Table des matières	p. II
Résumé	p. III
Abstract	p. IV
Remerciements	p. V

### VOLET CRITIQUE

Une mise en (b)livre :

Perspectives et tensions du support dans *L'autofictif* d'Éric Chevillard

Introduction	p. 2
1. Le livre est mort. Vive le blogue! Imaginaires du livre et du blogue	p. 5
1.1 Totalité/stabilité	p. 5
1.2 Infinité/fluidité	p. 8
2. Une dynamique inépuisable : Effets-blogue dans <i>L'autofictif</i>	p. 14
2.1 « J'ai donc ouvert un vilain blog » : le projet chevillardien	p. 14
2.2 Le jeu (sur le) quotidien	p. 18
2.3 Une identité trompeuse	p. 23
3. <i>L'autofictif</i> voit un lecteur... Et change de support	p. 26
3.1 Le texte à la croisée des technologies	p. 26
3.2 Entre le fluide et le stable	p. 29
Conclusion	p. 33
Annexe	p. 37
Bibliographie	p. 38
La fin des lettres	p. 42
1. Du bogue littéraire au bogue de l'an 2000	p. 43
2. J'ai donc ouvert un vilain blogue de création	p. 45

### VOLET CRÉATION

*Florence ou la machine*

Note au lecteur	p. 48
Moins quatre mois	p. 50
Moins trois mois	p. 72
Moins un mois	p. 82
Moins trente minutes	p. 106

## RÉSUMÉ

Le volet critique de ce mémoire se propose d'observer les enjeux découlant de la mise en livre du blogue d'Éric Chevillard, *L'autofictif*, dont la nécessité qu'elle implique de lire et d'interpréter le produit d'un support par l'entremise d'un autre. S'appuyant sur la notion du livre comme totalité matérielle et signifiante, et celle du blogue en tant que médium de la fluidité, l'analyse démontre que les volumes publiés de *L'autofictif* activent un certain nombre d'effets génériques et médiatiques significatifs d'une pratique d'écriture propre à la forme blogue, et que ces effets, présents dans les livres, sont susceptibles alors d'en bousculer la notion de totalité.

Le volet création, dans un deuxième temps, relate l'histoire de Melbourne, un jeune philatéliste contraint par son mentor, dernier grand défenseur d'une société sans courriel, à s'engager malgré lui dans une lutte à finir contre les ordinateurs à l'aube de l'an 2000. Déchiré d'un côté par son amour des timbres et des postes, et de l'autre par sa passion grandissante pour Internet et le clavardage, Melbourne occupe une position précaire entre deux camps, deux époques, dont l'impossible réconciliation révèle une conscience collective très inquiète face au progrès technique et soucieuse de la place de chacun dans l'histoire.

Ces deux volets se rejoignent donc avant tout dans la thématique du changement de technologie d'écriture et celle du passage (au livre; en l'an 2000), et soulèvent la question de la transmission des pratiques en regard d'un certain imaginaire du Web. Dans les deux cas, ce passage se traduit par un paradoxe, un *bogue*, et permet de soulever les réticences et les contradictions d'un mariage entre techniques modernes et traditionnelles. Enfin, l'écriture fragmentée, fondée sur l'humour et la dérision de *Florence ou la machine* tire son inspiration de la dynamique jubilatoire à l'œuvre dans *L'autofictif* et du prétexte ludique à l'origine de son ouverture.

## ABSTRACT

The first section of this thesis examines the issues that arise when Éric Chevillard's blog, *L'autofictif*, is published in book form, including the fact that readers must read and interpret one medium through another medium's format. Based on the idea that a book is a natural whole and the blog a medium of fluidity, this analysis demonstrates that the published volumes of *L'autofictif* produce a number of media effects typical of blog writing, and that these effects, present in the books, can challenge their notion of wholeness.

The creative section of this thesis tells the story of Melbourne, a young stamp collector at the dawn of the 21<sup>st</sup> century, who is forced by his mentor—one of the last advocates of an email-less society—to participate against his will in an ongoing battle against computers. Torn by his love for stamps and mail and by his growing passion for the Internet and chatting, Melbourne is caught between two sides, two irreconcilable eras, which reveal a worrisome collective awareness about technology and how each person will fit into history.

These two sections coincide above all in the exploration of changes in writing technology and in transition (from blog to book, to the year 2000). Both sections also address transmitting practices with regard to a certain idea of the Web. In both cases, this transition is illustrated by a paradox, a *bug*, and brings to light reservations and contradictions vis-à-vis the union of modern and traditional techniques. Finally, the fragmented, humorous and derisive writing of *Florence ou la machine* draws its inspiration from the exhilarating dynamic and the playfulness present in *L'autofictif*.

## REMERCIEMENTS

Je tiens d'abord à remercier mon directeur, Alain Farah, pour ses mots d'encouragement, ses nombreux conseils et ses commentaires éclairants.

Je souhaite également témoigner toute ma reconnaissance à ma femme, Caroline, qui a su m'épauler pour le meilleur et pour le pire dans l'écriture de ce mémoire.

Un merci tout spécial à Félix-Antoine Lorrain, pour ses relectures et ses remarques judicieuses, ainsi qu'à mes parents, pour leur indéfectible soutien.

Merci, enfin et surtout, à Éric Chevillard, de m'avoir autant fait rire.

VOLET CRITIQUE

Une mise en (b)livre  
Perspectives et tensions du support dans *L'autofictif* d'Éric Chevillard

Accessibles et faciles d'utilisation, ne requérant souvent ni savoir technique ni compétence particulière, les blogues<sup>1</sup> donnent à lire de nos jours une multiplicité de textes sur<sup>2</sup> Internet. Au même titre que d'autres médias sociaux, dont YouTube, Facebook et Twitter, ils permettent à leurs utilisateurs de prendre la parole sur le Web et, plus encore, de laisser libre cours à de nouvelles pratiques d'écriture, subjectives, réactives et publiables dans l'instant. Parmi les écrivains qu'ont séduits ces perspectives se trouve Éric Chevillard, auteur de plus d'une quinzaine de romans aux éditions de Minuit. Son blogue, intitulé *L'autofictif*, propose quotidiennement depuis le 18 septembre 2007 trois courts paragraphes mêlant remarques, microrécits, aphorismes et haïkus. Tous les ans cependant, les plus vieilles entrées du blogue en sont retirées pour faire l'objet d'un livre publié chez L'Arbre vengeur, dont le catalogue regroupe, en date d'écriture de ce mémoire<sup>3</sup>, cinq titres de *L'autofictif*: *L'autofictif* (2007-2008), *L'autofictif voit une loutre* (2008-2009), *L'autofictif père et fils* (2009-2010), *L'autofictif prend un coach* (2010-2011) et *L'autofictif croque un piment* (2011-2012). Le contenu du site s'y trouve chaque fois

---

<sup>1</sup> Nous privilégierons dans ce volet critique l'utilisation de la graphie « blogue », étant celle suggérée par l'Office québécois de la langue française (OQLF).

<sup>2</sup> L'OQLF soulève également que la préposition « sur » placée devant « Internet » peut être source d'ambiguïté, pouvant à la fois signifier « à l'intérieur d'Internet » et « au sujet d'Internet », et recommande à cet effet l'emploi de la préposition « dans » lorsqu'il y a risque de confusion. Cependant, comme nous nous référerons toujours, dans ce volet critique, à la notion d'Internet en tant que « surface » navigable, nous conserverons la préposition « sur » à des fins esthétiques.

<sup>3</sup> Le sixième volume de la série, *L'autofictif en vie sous les décombres* (2012-2013), paru le 15 janvier 2014, n'est pas pris en compte à l'intérieur de ce mémoire.

transposé de manière intégrale et définitive, le texte étant du reste publié « sans retouches<sup>4</sup> » aucune.

Les objets résultant de cette migration, des blivres, c'est-à-dire des livres « dont le contenu provient d'un blogue<sup>5</sup> », se trouvent donc à la croisée de deux supports textuels, deux technologies d'écriture : le blogue et le livre. Si Chevillard n'est pas le précurseur de cette forme, ses blivres s'inscrivant à la suite d'autres entreprises à succès du même genre<sup>6</sup>, *L'autofictif* nous semble offrir un cas d'intérêt particulier pour observer la mise en livre d'un blogue puisqu'il s'enrobe de tout un discours ironique, subversif, sur la littérature. Amateur de la digression narrative et du jeu de la spéculation langagière, anti-romancier dans la foulée de Sterne et de Beckett, Chevillard adopte dans l'ensemble de son œuvre une position singulière, essentiellement déterminée par la résistance du texte à l'égard de sa forme. Dans ce contexte, publier *L'autofictif* sur Internet semble avant tout procéder d'une démarche de résistance à l'objet-livre, motivée par le désir « d'excéder le livre même<sup>7</sup> ». Or si tel est le cas, pourquoi revenir par la suite y figer l'écriture « affranchie » du blogue? Bien qu'il soit facile de comprendre l'attachement que peut avoir un écrivain pour le support livresque, il faut reconnaître que de faire du livre le « terme logique » (A, 8) de *L'autofictif* obscurcit pour le moins les raisons qui motiveraient l'ouverture d'un blogue en premier lieu.

Le passage au numérique chez Chevillard est ainsi placé devant le paradoxe d'un projet de nature double : simultanément blogue et livre<sup>8</sup>. Pour illustrer ce paradoxe, la plupart des critiques font appel aux théories de la lecture, affirmant non sans raison que *L'autofictif* conditionne deux activités de lecture contraires selon qu'il est lu sur l'écran d'ordinateur ou le support imprimé. Sur la page Web, le lecteur « écrèmera<sup>9</sup> » davantage le texte qu'il ne le lira véritablement, par exemple, et son parcours de lecture sera d'autre part beaucoup plus tabu-

---

<sup>4</sup> Chevillard, Éric. *L'autofictif*, p. 7. Désormais, les références aux titres de la série seront indiquées par les sigles suivants : A pour *L'autofictif*, AVL pour *L'autofictif voit une loutre*, APF pour *L'autofictif père et fils*, APC pour *L'autofictif prend un coach* et ACP pour *L'autofictif croque un piment*.

<sup>5</sup> « Blouquin », dans *Le grand dictionnaire terminologique*. En ligne. <<http://www.oqlf.gouv.qc.ca/ressources/bibliotheque/dictionnaires/internet/fiches/8350781.html>> Page consultée le 6 mai 2012. (« Blivre » est l'un des synonymes suggérés pour « blouquin » par l'OQLF et le terme que nous privilégierons dans ce volet critique en raison de sa résonance au terme « livre ».)

<sup>6</sup> Au Québec seulement, les exemples sont nombreux, dont *Les Chroniques d'une mère indigne* de Caroline Allard (2007) et *Un taxi la nuit* de Pierre-Léon Lalonde (2007).

<sup>7</sup> LEPLÂTRE, Florine. « Douze questions à Éric Chevillard ».

<sup>8</sup> Bien que les années publiées de *L'autofictif* aient été supprimées du site, Chevillard poursuit encore à ce jour l'expérience d'écriture quotidienne sur son blogue.

<sup>9</sup> « Usability guru Jakob Nielsen has notoriously pointed out that users don't read on the Web, they scan and skim [...] », dans RETTBERG, Jill Walker. *Blogging*, p. 116.

laire que linéaire, suivant la mise en évidence de liens hypertextes à l'écran. Chevillard lui-même en arrive à cette conclusion :

Cette expérience me plaît donc beaucoup car les aphorismes, micro-récits ou considérations ont beau être les mêmes, leur impact et leur résonance changent selon qu'ils sont lu sur le blog ou dans le livre. D'un côté, une expérience instantanée, ponctuelle, [...] de l'autre, l'expérience de la durée, l'épaisseur du livre<sup>10</sup>.

Cependant, ne s'en tenir qu'à cette seule étude comparée du livre et du blogue serait encore écarter le problème le plus fondamental de *L'autofictif*, soit que ces deux expériences de support ne sont pas que comparables, mais qu'elles sont susceptibles de se confronter dans les livres eux-mêmes, dans la mesure où ceux-ci désignent alors la seule forme envisageable du texte. C'est ainsi qu'il faut désormais, pour les années publiées de *L'autofictif*, lire le blogue de Chevillard *dans* les livres.

Plus qu'une simple difficulté méthodologique, ce passage obligé s'avère tout compte fait l'enjeu même de cette étude, car il y a bien là quelque chose qui revêt les traits d'un *bogue*<sup>11</sup>. Si le contenu demeure le même, et qu'il n'y a ni choix, ni coupe, mais transfert intégral, et que seul change le support, que reste-t-il alors du blogue au sein du livre? À l'inverse, le livre issu d'un blogue se voit-il imprégné, marqué par la même « idée du livre » que celui dont le texte aurait d'abord été pensé pour le médium livresque? Devant ces difficultés d'interprétation posées par le changement de support, il appert que *L'autofictif*, sous sa forme publiée, se trouve au centre d'une incertitude entre deux incarnations du texte, tiré d'un côté par le désir de faire œuvre, soit de profiter des « critères esthétiques [qui sont] sont ceux de la littérature-livre<sup>12</sup> »; et de l'autre par l'idéologie du blogue et le fantasme d'une écriture en direct. C'est sur la base de ce constat que nous pourrions, dans ce volet critique, formuler l'hypothèse qu'à défaut de tuer concrètement puis symboliquement le blogue, c'est-à-dire en le faisant reposer sur des mécanismes de littéarité qui sont ceux du livre, *L'autofictif* sous forme blivre impose au médium livresque le cadre interprétatif du journal personnel en ligne par la récupération des effets génériques et médiatiques du blogue.

Afin d'étayer cette proposition, nous devons dans un premier temps considérer les idées mises en tension dans le blivre, soit, d'une part, celle du livre comme « totalité naturelle »; et,

---

<sup>10</sup> ARTUS, Hubert. « Ces blogues qui deviennent des livres : l'expérience Chevillard ».

<sup>11</sup> La question du « bogue » sert d'autre part de motif central au volet création de ce mémoire.

<sup>12</sup> VAILLANT, Alain. *L'histoire littéraire*, p. 355.

d'autre part, celle du blogue en tant que médium privilégié d'une écriture du monde et de soi sans cesse réactualisée. Nous nous aiderons pour ce faire de la typologie médiatique proposée par Samuel Archibald<sup>13</sup>, qui permet de distinguer des états de support selon l'opposition stabilité/fluidité. Le deuxième chapitre de cette étude entreprendra par la suite l'examen de *L'autofictif* avec le projet de révéler dans le texte ce que Marie-Ève Thérénty désigne sous le nom d'« effet-blog<sup>14</sup> » : une série d'effets poétiques résultant de l'appropriation du blogue en tant que support particulier d'écriture. Plus spécifiquement, c'est en étudiant son rapport à la publication quotidienne et la fabulation de soi que nous pourrons situer *L'autofictif* dans une pratique textuelle relevant de l'expérimentation des possibilités médiatiques du blogue. Pour finir, le troisième et dernier chapitre de ce volet sera pour nous l'occasion de poser les jalons d'une meilleure compréhension des conflits propres au blivre par l'analyse des relations que nouent les effets-blogue et le support livresque dans les cinq volumes publiés de *L'autofictif*. Nous y verrons que les livres, profondément marqués par un imaginaire du journal en ligne et de ses potentialités, soumettent à l'interprétation du texte imprimé les principes de réception du blogue, bousculant ainsi l'idée de leur « totalité ».

## 1.

### LE LIVRE EST MORT. VIVE LE BLOGUE!

#### Imaginaires du livre et du blogue

##### 1.1 Totalité/stabilité

*Je suis mort. Heureusement, il me reste mes livres.  
L'autofictif, p. 96*

Dans la mesure où les tablettes électroniques se présentent aujourd'hui comme des substituts toujours plus performants du livre, et que la critique voit s'accumuler depuis plus de vingt ans les lectures alarmistes<sup>15</sup> anticipant la fin du livre et l'évolution vertigineuse des nouvelles technologies, la littérature imprimée – dans sa forme et son imaginaire – semble à cette heure

---

<sup>13</sup> cf. ARCHIBALD, Samuel. *Le texte et la technique*, p. 149.

<sup>14</sup> cf. THÉRENTY, Marie-Ève. « L'effet-blog en littérature. Sur *L'autofictif* d'Éric Chevillard et *Tumulte* de François Bon », dans COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, pp. 53-63.

<sup>15</sup> Certains titres de ces lectures sont d'ailleurs fort significatifs, dont *The Death of Literature*, d'Alvin Kernan (1990), « The End of Books » de Robert Coover (1992), *The End of Books – Or Books Without End?* de J. Yellowlees Douglas (2001) et *The Gutenberg Elegies*, de Sven Birkerts (2006).

l'objet de multiples remises en question. S'il est l'avis de certains que « [t]he printed word is part of a vestigial order that we are moving away from<sup>16</sup> », il en est d'autres, Umberto Eco et Jean-Claude Carrière<sup>17</sup>, par exemple, pour affirmer que le livre, en sa qualité de vecteur principal de la littérature depuis plus de cinq siècles, est une invention qui ne saurait être ignorée ni perfectionnée. Ceux-ci conçoivent qu'Internet, comme la presse au 19<sup>e</sup> siècle, pourrait difficilement faire obstacle à la littérature-livre, et lui permettrait plutôt de se renouveler, d'entrer dans de nouvelles dynamiques éditoriales et génériques.

En fait, cette mort du livre qu'annoncent en grande pompe les technophiles et « chantres de la révolution hypertextuelle<sup>18</sup> » au profit des dispositifs de lecture électronique, du blogue et de l'hypertexte n'a rien de prophétique si l'on conçoit que le livre a, tout au long de son histoire, été contaminé par l'idée de sa propre fin. C'est là l'un des fondements de l'« idée du livre » telle qu'exprimée par Jacques Derrida dans son essai *De la grammatologie* :

L'idée du livre, qui renvoie toujours à une totalité naturelle, est profondément étrangère au sens de l'écriture. [...] Si nous distinguons le texte du livre, nous dirons que la destruction du livre, telle qu'elle s'annonce aujourd'hui dans tous les domaines, dénude la surface du texte<sup>19</sup>.

Pour Derrida, l'idée du livre est celle d'une enveloppe totalisante reposant si fermement sur la notion d'écriture linéaire que la fin de l'une signifierait spontanément celle de l'autre. Or au-delà de cette conception théorique, on peut se demander si l'idée d'une totalité naturelle s'impose implicitement dans la représentation du livre en tant que support. Dans *Le texte et la technique*, Samuel Archibald relève que le terme employé par Derrida, soit l'« idée » du livre, plutôt que le « support » ou la « technologie », pour évoquer sa totalité, « permet de constater comment un certain imaginaire s'est toujours surimposé à l'examen du livre en tant que médium<sup>20</sup> »; un imaginaire qui se traduit par exemple chez un auteur comme Éric Chevillard en reconnaissance intuitive du livre comme finitude :

---

<sup>16</sup> BIRKERTS, Sven. *The Gutenberg Elegies : The Fate of Reading in an Electronic Age*, p. 118.

<sup>17</sup> cf. CARRIÈRE, Jean-Claude, Umberto ECO et Jean-Philippe DE TONNAC. *N'espérez pas vous débarrasser des livres*, Paris, Grasset, 2009, 342 p.

<sup>18</sup> ARCHIBALD, Samuel. *Le texte et la technique*, p. 93.

<sup>19</sup> DERRIDA, Jacques. *De la grammatologie*, p. 30-31.

<sup>20</sup> ARCHIBALD, Samuel. *Le texte et la technique*, p. 91.

Malgré moi, rien ne ressemblera jamais aussi bien à un *produit fini* que le volume papier, à un dossier classé, bouclé, sanglé, du point de vue de l'auteur d'abord : le livre a toujours représenté cela pour moi – l'opportunité de sortir du flux (de la vie). (*APC*, 179. Nous soulignons.)

Il en va de l'idée certes simple, mais fondamentale, du livre en tant qu'objet clos, fixe et dont les limites sont clairement définies par des couvertures. Ainsi, la totalité du livre ancrée dans son imaginaire est avant tout *matérielle*. Que le livre possède un poids, qu'il occupe une place déterminée dans une bibliothèque et qu'il puisse être fermé, rangé, participe de cette idée de la finitude; et, de façon corollaire, de la notion que le texte est d'une quelconque façon restreint par le livre – tant par sa matérialité définie, que par l'immutabilité de ses composantes. En conséquence, la « totalité du livre », telle qu'elle apparaît dans les théories poststructuralistes<sup>21</sup>, s'énonce comme une véritable contrainte à franchir, un appel au dépassement technologique et symbolique du support livresque; et parce qu'il est dépourvu de frontières nettes et peut être à tout moment modifié, l'hypertexte représentera pour plusieurs critiques, dont J. Yellowlees Douglas, le moyen concret de répondre à cet appel. Archibald expose d'ailleurs dans son essai comment s'est construite sur cette conception ce qu'il nomme la doxa hypertextuelle : une somme d'idées soutenant que l'hypertexte serait l'avenir du texte et que « la lecture d'un livre serait absorption statique alors que la lecture en hypertexte serait processus dynamique<sup>22</sup> ».

Afin de contrer ces présupposés, tout comme de mieux décrire le rapport qu'entretiennent les utilisateurs avec les supports, Archibald propose une typologie médiatique fondée sur l'opposition fluidité/stabilité : des caractéristiques observables dans tout support, mais présentes en degrés différents selon les manipulations qu'il autorise et facilite. Ainsi, la stabilité désigne l'état d'un support statique, facilement saisissable et manipulable, offrant peu de possibilités de transformations internes; alors que la fluidité décrit l'état d'un support mis en mouvement, dynamique, matériellement peu malléable et dont le contenu se dévoile comme spectacle, hors du contrôle de l'utilisateur. En ce sens, on comprendra que le livre, fait d'encre et de feuillets reliés, numérotés pour une saisie plus efficace au texte, et proposant de

---

<sup>21</sup> « La critique du structuralisme s'est d'abord effectuée de l'intérieur, par des penseurs qui avaient été structuralistes (Barthes, Foucault, Lacan et même, dans une certaine mesure, Lévi-Strauss) et par d'autres qui avaient gravité autour de la pensée structuraliste sans jamais vraiment y adhérer (Kristeva, Derrida, Deleuze, etc.), mais à qui l'on a fait une belle place, dans la revue *Tel Quel*, par exemple. », dans *Ibid*, p. 35.

<sup>22</sup> *Ibid*, p. 64.

lecture en lecture le même contenu, tend plus fortement vers la stabilité. Sa capacité de « sortir du flux » favorise une meilleure prise du lecteur sur le support et son contenu, perceptible désormais dans son ensemble : « Avec le livre [...], la figure se ferme, se fige, l'autoportrait stylisé (ou fictif?) peut être regardé dans les yeux<sup>23</sup>. » De même, les taches de doigt, la souplesse de la tranche et le pli des pages sont autant de traces laissées par le lecteur et le temps sur le livre qui lient son histoire à celle de sa manipulation. Le livre peut être lu, relu, feuilleté dans l'ordre ou le désordre, et cette liberté d'opérations suppose un rapport stable entre l'utilisateur et le support qui « permet la transmission et encourage la production du sens<sup>24</sup> ».

Par conséquent, la valorisation du livre en tant qu'objet mythique et symbole phare de la tradition littéraire s'appuie sur l'idée d'une totalité non seulement matérielle, mais *signifiante*. Résultat d'un important processus éditorial dont la symbolique est celle d'un achèvement du texte, le livre implique un certain peaufinage, une longue succession de transformations textuelles, d'épreuves, de révisions, de choix typographiques et visuels, qui stabilisent le geste littéraire et favorisent la recherche de significations. Plus encore, ces retouches « ont pour effet de transformer le manuscrit en un objet socialisé, propre à entrer dans les circuits de consommation et à trouver son public le plus plausible<sup>25</sup> ». Vis-à-vis du manuscrit, comme de l'hypertexte et de l'article de blogue, le livre tire donc avantage de nombreux attributs susceptibles de modifier le rapport du public au texte : le résumé, la couverture et la mise en page séduiront le lecteur et nourriront ses attentes; tandis que la proportion des pages lues lui permettra d'anticiper la fin de sa lecture, et l'inscription définitive du contenu, d'examiner le texte à loisir dans sa forme achevée.

## 1.2 Infinité/fluidité

*Et donc je leur confie ces mots imprimés une première fois dans la buée que forme notre souffle court sur  
la vitre de nos écrans.  
L'autofictif père et fils, p. 87*

Incontournables sur Internet, les blogues et les différents sites à caractère social intéressent depuis peu la littérature en cela qu'ils permettent le développement d'un réseau massif d'arti-

---

<sup>23</sup> CHEVILLARD, Éric. « Mystère et boule de blog ».

<sup>24</sup> ARCHIBALD, Samuel. *Le texte et la technique*, p. 149.

<sup>25</sup> VANDENDORPE, Christian. *Du papyrus à l'hypertexte : essai sur les mutations du texte et de la lecture*, p. 180.

cles, de critiques, de textes créatifs, et font de l'acte même de publier, soit de *rendre un contenu public*, un droit plutôt qu'un privilège; un geste non plus tributaire d'un éditeur, d'une institution, mais d'un simple clic. À cet égard, les blogues participent de l'imaginaire d'Internet en tant que « monde ouvert accessible à tous, [...] qui finalement donne une chance à chacun, quels que soient son itinéraire professionnel et ses diplômes<sup>26</sup> », de se dire et de s'exprimer. Le site Web d'OverBlog, plateforme hébergeant le blogue de Chevillard, appuie ce discours en soutenant sur sa page de présentation que « [t]ous sont uniques, tous ont un univers et des choses à partager. Et tous, en bloguant, apportent leur petit quelque chose dans le monde<sup>27</sup> ». L'écriture en ligne, et plus particulièrement sur les blogues, est ainsi promue par l'idée d'une prise de parole facilitée, *légitime* et libre d'expression.

Mais qu'est-ce qu'un « blogue »? L'étymologie de ce « vilain mot » (A, 7), né de la contraction des termes « Web » et « log » (journal de bord), propose que l'on conçoive avant tout le blogue à l'image d'un *journal intime sur Internet*. Une telle notion pose toutefois problème si l'on considère qu'un nombre important de blogues, notamment les blogues-feuilletons, les blogues humoristiques et les blogues d'entreprise, échappent à la représentation générique du carnet personnel. Inclure ces formes implique alors d'élargir la définition du blogue à celle d'un

[s]ite Web personnel tenu par un ou plusieurs blogueurs qui s'expriment librement et selon une certaine périodicité, sous la forme de billets ou d'articles, informatifs ou intimistes, datés, à la manière d'un journal de bord, signés et classés par ordre antéchronologique, parfois enrichis d'hyperliens, d'images ou de sons, et pouvant faire l'objet de commentaires laissés par les lecteurs<sup>28</sup>.

Cette conception médiatique du blogue, généralement reconnue par la plupart des ouvrages référentiels, trouve appui dans ses propriétés formelles et techniques : le blogue est un dispositif d'autopublication « sans précédent dans l'histoire des supports<sup>29</sup> », un outil de partage conçu pour une mise en ligne immédiate et simplifiée de contenus grâce à des systèmes

---

<sup>26</sup> WOLTON, Dominique. *Internet et après? : une théorie critique des nouveaux médias*, p. 88.

<sup>27</sup> « Qui utilise OverBlog? Vous! », sur OverBlog. En ligne. <<http://www.over-blog.com/who-use-over-blog/you.html>> Page consultée le 10 décembre 2013.

<sup>28</sup> « Blogue », dans *Le grand dictionnaire terminologique*. En ligne. <[http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id\\_Fiche=8370242](http://gdt.oqlf.gouv.qc.ca/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8370242)> Page consultée le 2 janvier 2014.

<sup>29</sup> DESEILLIGNY, Oriane. « Le blog intime au croisement des genres de l'écriture de soi », dans COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 73.

automatisés de gestion de mise en page, ou CMS (*content management system*). Cependant, ce qui distingue véritablement le blogue du site personnel ou d'autres formes éditoriales hypermédiatiques est la possibilité pour le blogueur d'ouvrir ses articles aux commentaires des internautes et, ce faisant, de réunir une communauté de lecteurs autour de ses textes. Plusieurs habitués de ce médium estiment ainsi qu'« [u]n "vrai blog" se caractérise par l'alchimie qui se tisse entre les billets du blogueur et le fil des commentaires sur son billet<sup>30</sup> », projetant l'image d'un authentique « salon » moderne, un espace à caractère social où peuvent se répondre les divers acteurs de la blogosphère : blogueurs, lecteurs, critiques, tout comme se mettre en valeur par le dialogue et l'écriture. Pour cette raison, « [r]ares sont les blogues qui refusent de consentir à laisser cet espace [d'échanges] ouvert aux lecteurs puisque c'est l'endroit par excellence pour se manifester, se montrer, se faire connaître de ses pairs<sup>31</sup> », et tailler sa place dans le cyberspace.

L'engouement pour les blogues s'explique donc à la fois par leur potentialité communicative et par « l'importance idéologique et doxique de la promesse d'autopublication dont [ils] sont porteurs<sup>32</sup> ». Phénomène médiatique, les blogues sont aussi par cette promesse phénomène social, offrant la possibilité selon Chevillard, « d'expérimenter une forme d'écriture réactive, de littérature en direct, [...] où chacun en effet peut voir de quel bois ils se chauffent<sup>33</sup> ». Dès lors, parmi les « milles raisons d'ouvrir un blogue<sup>34</sup> », à travers une variété de tons, de styles et de thèmes, on peut questionner l'existence d'une *poétique* du blogue, caractéristique d'une pratique d'écriture identifiable et saisissable comme telle. Si certains critiques, dont Jill Walker Rettberg, sont réfractaires à l'idée d'instituer le blogue en genre attendu que ses multiples variantes ne font que récupérer des formes génériques issues de la littérature-livre (le poème, l'essai, le récit de voyage), il ressort que le blogue est connoté dans ses grandes lignes par une tendance – annoncée par son étymologie – qui cherche à l'en faire l'héritier d'une vieille tradition d'écritures subjectives. Il n'y a qu'à visiter quelques blogues au hasard sur des hébergeurs tels que Blogger, OverBlog et WordPress pour s'en rendre compte : on blogue principalement pour partager ses expériences, décrire ses mésaventures de la journée,

---

<sup>30</sup> SCHEER, Léo. *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations de blogueurs*, p. 19.

<sup>31</sup> DUFOUR, Geneviève et Pierre-Luc LANDRY. « Les nouveaux salons ».

<sup>32</sup> CANDEL, Étienne. « Penser la forme des blogs, entre générique et génétique », dans COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 26.

<sup>33</sup> RIENDEAU, Pascal. « Des leurres ou des hommes de paille ».

<sup>34</sup> « Qui utilise OverBlog? Vous! », sur OverBlog. En ligne. <<http://www.over-blog.com/who-use-over-blog/you.html>> Page consultée le 10 décembre 2013.

raconter son dernier voyage, exposer le fil de ses pensées, prodiguer ses conseils, etc. S'interrogeant sur les fondements du blogue dans un article portant sur l'« effet-blog<sup>35</sup> », Marie-Ève Thérénty dégage d'ailleurs un consensus dans les recherches actuelles à l'effet de fonder le blogue sur une écriture à la première personne, prouvant que, « [d]ans la sémiotique sociale, une valeur et une prédilection sont attribuées aux blogs<sup>36</sup> », qui sont envisagés selon l'esthétique du journal et du récit autobiographique. Ainsi, genre ou non, le blogue est sans contredit « vécu comme tel<sup>37</sup> » par les blogueurs attirés par la perspective d'avoir leur espace propre sur le Web. Dans cette optique, une écriture fragmentaire et subjective, désireuse d'établir un dialogue et de s'attirer des alliés, la confession, la revendication d'une démarche unique et l'engagement sont tous des éléments qui *font genre* et constituent le blogue en tant que lieu d'une expression particulière, susceptible de produire des « effets » poétiques.

Sur un blogue, les aveux sont pressants, les déclarations, brûlantes, et ce besoin d'« écrire pour donner forme en catastrophe à [s]es sensations, [s]es émotions, [s]es pensées » (APC, 121) découle d'une griserie tout à fait propre à l'écriture sur Internet, qui est celle de voir son texte être publié dans l'instant même de l'écriture. Internet éliminant tout décalage entre le destinataire et le destinataire d'un message, il n'est plus nécessaire désormais pour un auteur d'attendre l'impression de son texte pour en recueillir les effets; le blogueur trouve dans les commentaires et discussions qui suivent la publication de son billet le résultat concret de son écriture. Martin Forgues, blogueur sur le site Web du journal *Voir*, se réclame précisément de cette efficacité de l'écrit dans la courte notice accompagnant son blogue : « Journaliste au parcours atypique, j'ai passé 11 ans dans les Forces armées canadiennes avant de troquer, début 2011, mon fusil pour la plume. Quelque chose à propos de la puissance de l'un relativement à l'autre<sup>38</sup>... » À première vue, cette affirmation peut certes sembler paradoxale aujourd'hui, l'homme de lettres n'étant plus ce chef de file inspirant menant le front des luttes sociales, or on remarque bien là l'idée, réactivée par les perspectives du blogue, d'une écriture agissante, souveraine, qui pousse à l'action. Ce caractère opérant du blogue est également

---

<sup>35</sup> Nous reviendrons plus en détail sur cette notion dans le deuxième chapitre de ce volet critique.

<sup>36</sup> CANDEL, Étienne. « Penser la forme des blogs, entre générique et génétique », dans COULEAU, Christèle et PASCALE HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 31.

<sup>37</sup> COULEAU, Christèle. « *Se donner un genre* : pour une poétique du blogue », dans COULEAU, Christèle et PASCALE HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 178.

<sup>38</sup> « Blogue de Martin Forgues », sur Voir.ca. En ligne. <<http://voir.ca/martin-forgues/>> Page consultée le 14 décembre 2013.

perceptible et recherché dans de nombreux articles à saveur polémique, écrits précisément dans le but d'obtenir des commentaires, d'ouvrir la discussion, comme ce billet de Simon Jodoin, « Lettre intime à Éric Duhaime », publié le 26 août 2013 à 23 h 53 :

Salut Éric! J'ai su, par l'entremise des médias sociaux –quelle époque de con tout de même, tu ne trouves pas?– que tu étais contre la venue d'islamistes radicaux à Montréal. [...] Ça m'a donné envie de t'écrire. J'espère que tu liras cette courte missive. Pardonne-moi à l'avance les éventuelles maladresses. J'y vais comme ça vient<sup>39</sup>.

L'article, qu'on devine à l'heure tardive de sa mise en ligne écrit dans l'urgence et la nécessité, se présente sous la forme d'une lettre ouverte rédigée sur un ton faussement complice, empreint d'ironie, sentiment se trouvant du reste renforcé par l'« intimité » dont se réclame la lettre. Le blogueur se pose en intime correspondant de sa cible, bénéficiant de ce contexte pour l'apostropher directement : les multiples questions, les accusations moqueuses et les adresses répétées dans le texte – « On est d'accord hein Éric? » – sont des invitations claires à la prise de parole. Aussi, même si la lettre n'a pas suscité de réponse immédiate sur le blogue du destinataire visé, 32 commentaires ont été laissés sur la page du billet dans les deux jours suivant sa diffusion, certains critiquant l'approche hargneuse de la lettre, d'autres faisant valoir ses arguments; commentaires qui sont les marques réelles du débat que souhaitait provoquer le blogueur.

Étant son propre éditeur et le seul maître à bord sur son site, « [l]e blogueur n'a de comptes à rendre à personne, il peut expérimenter toutes les formes à sa guise – publier l'impubliable<sup>40</sup> », attaquer ses ennemis de front, susciter la controverse ou confier ses secrets les plus intimes. Cette liberté d'expression fait par conséquent naître l'idée d'une écriture en marge, voire clandestine, et conduit de nombreux blogueurs à cultiver leur place à l'extérieur des réseaux classiques de publication, tout comme à s'en prévaloir pour se démarquer. Fort de cette posture, le blogueur ose écrire ce qui serait passible de censure dans les circuits traditionnels. Il dénonce les idées reçues, propose des avenues de réflexion différentes et se

---

<sup>39</sup> JODOIN, Simon. « Lettre intime à Éric Duhaime », sur Voir.ca. En ligne. <<http://voir.ca/cyberboom/2013/08/26/lettre-intime-a-eric-duhaime/>> Page consultée le 14 décembre 2013.

<sup>40</sup> CHEVILLARD, Éric. « Mystère et boule de blog ».

prononce contre les discours sociaux dominants<sup>41</sup>, faisant parfois du blogue « un lieu de contestation des institutions (littéraires, éditoriales, médiatiques, éducatives<sup>42</sup>...) ». Le revers de cette médaille, en revanche, est que le blogue ne peut alors asseoir sa légitimité que sur le statut seul du blogueur et son réseau de lecteurs, et se présente bien souvent comme un simple atelier d'explorations textuelles, gardant toujours trace des « éventuelles maladresses » de l'écriture. Le blogue hérite ainsi du côté brouillon d'un carnet d'impulsions, d'ébauches, un cahier de premiers jets ni révisé ni pris en charge par un éditeur, et, de même que la littérature numérique, souffre encore aujourd'hui chez la critique littéraire d'un manque de reconnaissance et de légitimité, son caractère en continu faisant « implorer une définition de l'œuvre<sup>43</sup> » en faveur d'une page aux contours infinis.

Dès lors, poser la question des frontières du blogue s'avère problématique. Suivant l'actualité dans l'intention de *dire* l'instant, le blogue n'inscrit d'ordinaire aucune fin prédéterminée dans sa démarche. Au même titre que le journal intime, il implique un certain « refus de la clôture<sup>44</sup> » et ne s'achève en général que par le seul désir du blogueur, imprévisiblement, sans avoir atteint de réel point de conclusion logique. Dans cette perspective, la « page virtuellement infinie » (AVL, 96) du blogue se fait l'envers du livre : l'écriture en mouvement qui ne peut être totalisée, ni temporairement ni spatialement. Ce concept est également bien rendu dans l'idée de la *mise à jour* : le blogue est régulièrement rafraîchi, réactualisé par de nouveaux billets qui s'ajoutent au gré des humeurs du blogueur et des aléas du quotidien qui stimulent sa plume. Par conséquent, si l'on considère le blogue à la lumière de la typologie médiatique d'Archibald, c'est sans contredit le pôle de la *fluidité* qui se trouve ici davantage valorisé, dans la mesure où « le site Internet n'a pas de fixation réelle et tangible sur une durée comparable. Il peut être modifié à n'importe quel instant<sup>45</sup> ». La lecture d'un blogue est spectacle : la page se transforme chaque jour, chaque semaine, indépendamment du contrôle et des choix du lecteur, ce qui fait d'un état défini de la page un événement ponctuel impossible à reproduire. Un lecteur n'étant pas lui-même à jour dans sa visite routinière du blogue

---

<sup>41</sup> C'est ainsi, par exemple, que Martin Forgues intitule son blogue « *Objecteur de conscience* », et que Caroline Allard se pose en mère *indigne*, tirant son originalité d'un regard à l'opposé des opinions socialement convenues sur la maternité.

<sup>42</sup> COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H. « Introduction », dans COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 7.

<sup>43</sup> ARCHIBALD, Samuel. *Le texte et la technique*, p. 165.

<sup>44</sup> *Ibid.*, p. 64.

<sup>45</sup> BON, François. *Après le livre*, p. 214.

sera forcé d'y naviguer pour s'y retrouver, l'interface du site remplaçant machinalement les plus vieilles entrées par les plus récentes en date au sommet de la page d'accueil. Ainsi, lieu d'échanges en constante mutation, le blogue est traversé par l'idée du mouvement, du dynamisme. Et, dans cette culture du renouveau, la difficulté, comme le souligne François Bon, « c'est de durer<sup>46</sup> »; défi que relève Chevillard depuis maintenant six ans.

## 2.

### UNE DYNAMIQUE INÉPUISABLE

#### Effets-blogue dans *L'autofictif*

##### 2.1 « J'ai donc ouvert un vilain blog » : le projet chevillardien

*Ou bien je fais juste ici la navrante démonstration que je n'ai que trois idées par jour?*  
*L'autofictif*, p. 137

Ouvert en septembre 2007, *L'autofictif* d'Éric Chevillard permet de suivre la « chronique nerveuse ou énervée » (A, 8) de son auteur à la fréquence de trois courts fragments par jour. S'y côtoient des aphorismes, des poèmes, des microrécits, qui sont le lieu de réflexions sur le monde littéraire, l'écriture, le langage, le livre et la littérature, d'aveux – « que serait un journal sans aveu? » (APF, 121) –, d'appels au combat, d'observations sur le quotidien, de critiques et de pensées philosophiques. Or malgré cette multiplicité de thèmes et de formes, le lecteur pourra sans contredit reconnaître dans *L'autofictif* les caractéristiques d'une écriture de l'intime et, plus largement, d'une pratique socialement reconnue du blogue. Plusieurs des éléments fondant cette pratique sont d'ailleurs observables dès le tout premier billet du blogue :

J'ai compté 807 brins d'herbe, puis je me suis arrêté. La pelouse était vaste encore.

Et la journée bien avancée. Je me suis assis pour penser. Il se publie trop de livres, c'est certain. Mais les miens, imprimés en petit nombre, peu vendus, encomrent moins que d'autres. Je me plais à le faire remarquer. J'écris pour occuper moins de place.

---

<sup>46</sup> *Ibid*, p. 85.

Plus tard encore, j'ai songé à acheter une vache. Sans mentir, j'avais sorti l'argent. Elle était blanche et rousse. Et puis je ne sais quelle hésitation au dernier moment. (A, 9)

L'écriture à la première personne, la confession – « Sans mentir » –, l'exposition d'une réflexion – « j'ai songé » –, l'évocation des moments forts de la journée sont toutes les marques d'un discours autobiographique stimulé par le blogue et la possibilité qu'il offre de se manifester sur le Web et d'y façonner son espace personnel. On peut également reconnaître Chevillard dans le « je » du blogue par la référence explicite à sa condition d'auteur de livres « peu vendus »<sup>47</sup>. L'aspect séquencé de l'écriture sur blogue est aussi mis de l'avant, chacun des trois fragments d'un billet dépassant rarement les dix lignes. Il s'agit d'une formule très rigide avec laquelle Chevillard joue continuellement, proposant des triptyques ou des triplets d'aphorismes se répondant les uns les autres. Cette forme, qui confère au blogue une certaine stabilité, rappelle entre autres le travail des *Nouvelles en trois lignes* de Félix Fénéon (1906); les deux démarches en sont une de concision, de compression, s'inscrivant dans une entreprise générale d'écriture à contrainte sur le quotidien de l'auteur.

Ainsi, la règle des trois fragments, fixée par Chevillard, situe d'emblée *L'autofictif* dans une pratique d'écriture se rapprochant de l'exercice de style, et se présente à la fois comme défi rédactionnel et « stimulateur d'imaginaire<sup>48</sup> », obligeant l'auteur à faire preuve d'une inventivité continue dans le récit de ses occupations journalières. À cette contrainte s'ajoute également celle de la publication régulière, introduite par la forme du blogue et le contrat de lecture qu'il propose aux internautes ayant périodiquement rendez-vous sur celui-ci. Sur *L'autofictif*, Chevillard a depuis l'ouverture habitué ses lecteurs à des mises à jour quotidiennes, associant comiquement l'actualisation du blogue à l'accomplissement d'un devoir ou d'une « corvée » (AVL, 190). Chez Chevillard, toutefois, « [l]'astreinte quotidienne et l'assiduité font partie du plaisir<sup>49</sup> », et favorisent, tout comme la règle des trois fragments par jour, une écriture à caractère ludique révélatrice du projet qui sous-tend la création du blogue, Chevillard avouant l'avoir ouvert « sans autre intention au départ que de [s]e distraire d'un

---

<sup>47</sup> L'absence de lecteurs est d'ailleurs un motif comique récurrent dans *L'autofictif*, en particulier dans les jours suivant la parution de *Choir*, le seizième roman de l'auteur aux éditions de Minuit (2010) : « *Choir* bénéficie d'un excellent bouche à oreille : les dents arrachent les lobes. » (APF, 103); « Il me restait quelques lecteurs, qui ont lu *Choir* puis qui se sont pendus. » (APF, 141)

<sup>48</sup> BISENIUS-PENIN, Carole. « La fiction oulipienne, un imaginaire sous contraintes? », p. 170.

<sup>49</sup> LAVAL, Martine. « Que disent les écrivains sur leurs blogs? ».

roman en cours d'écriture exigeant des vertus d'application et de concentration dont [il est] médiocrement pourvu » (A, 7). Aussi le blogue s'affirme-t-il volontairement digression, simple parenthèse : l'écriture pour l'exploration de son potentiel aphoristique et la griserie de l'intervention soudaine libre d'une démarche romanesque<sup>50</sup>.

À l'opposé d'autres blogues d'écrivains reconnus, dont celui de Chloé Delaume et de Charles Pennequin, par exemple, qui mêlent annonces en tout genre, images, entrevues, recensions de livres, sons, textes courts et longs, le projet chevillardien tire donc sa spécificité de sa forme hautement statique. Et si l'« [o]n s'étonne parfois auprès de [l'auteur] de la forme fixe de ce journal » (AVL, 125), le lecteur pourrait également trouver surprenant le fait que le blogue de Chevillard n'exploite que très peu les potentialités techniques du médium, refusant les commentaires et ne tirant profit d'aucun gadget logiciel interactif offert par l'hébergeur, à l'exception des options de partage sur les réseaux sociaux. Pour Marie-Ève Thérénty, ce sont là les signes que Chevillard traite le blogue avec prudence et réserve, « en malthusien<sup>51</sup> », traitement qui se reflète immanquablement dans le design épuré du blogue<sup>52</sup>. En effet, l'interface du site est d'aspect plutôt sobre, dans les tons de gris pâle et de blanc, sans autres fioritures, et l'architecture est plus élémentaire encore, le blogue n'étant composé que d'une seule page segmentée selon le nombre variable de billets qu'elle contient. Le nom de Chevillard s'y fait aussi très discret, n'apparaissant qu'après chacune des entrées, sous les boutons de partage, en très petits caractères. Selon François Bon, tous ces choix graphiques et techniques font de *L'autofictif* « une des expériences web les plus à contre-sens<sup>53</sup> », somme toute à l'encontre de la fonction première du blogue d'être la vitrine du blogueur, un espace lui permettant de se mettre en valeur, et plus encore : un « acte social<sup>54</sup> », où le dialogue entre blogueur et lecteurs est valorisé.

---

<sup>50</sup> Cette conception du blogue se trouve d'autre part appuyée par la difficulté des écritures sur le Web à se faire valoir non plus comme simples à-côtés ludiques, mais comme objets littéraires à part entière, « nos modes de pensée et de compositions, nos critères esthétiques [étant] ceux de la littérature-livre ». (VAILLANT, Alain. *L'histoire littéraire*, p. 355.)

<sup>51</sup> THÉRENTY, Marie-Ève. « L'effet-blog en littérature. Sur *L'Autofictif* d'Éric Chevillard et *Tumulte* de François Bon », dans COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 60. Rappelons que les malthusiens sont les partisans de Thomas Robert Malthus (1766-1834), économiste britannique ayant décrit les dangers que pose l'accroissement de la population mondiale, et qu'ils définissent par extension tous les défenseurs d'une politique de la restriction.

<sup>52</sup> Une capture d'écran du blogue se trouve en annexe de ce volet critique.

<sup>53</sup> BON, François. « Chevillard | l'autofictif site, l'autofictif livre ».

<sup>54</sup> DUFOUR, Geneviève et Pierre-Luc LANDRY. « Les nouveaux salons ».

De cet examen, force est d'avouer que si *L'autofictif* révèle une « attitude assez ironique<sup>55</sup> » de Chevillard à l'égard du médium, c'est que les impératifs de reconnaissance ne sont pas les mêmes. En fait, son œuvre littéraire étant déjà reconnue du public et de la critique, et ce, depuis plus de vingt ans, Chevillard n'a nullement besoin de susciter l'engouement pour ses textes ou de profiter des réseaux de sociabilité virtuelle du blogue pour construire son identité littéraire. Sur *L'autofictif*, le lecteur est donc moins dans un « salon » grouillant de discours que dans la chambre privée de l'écrivain, penché silencieusement derrière son épaule sur le texte en train de s'écrire. En refusant les commentaires, qui sont d'ordinaire le lieu d'un retravail sur le billet, de réflexions, Chevillard implique une tension dans le texte entre une esthétique de l'ébauche propre au blogue et l'idée de l'achèvement. Le lecteur se trouve ainsi devant *L'autofictif* comme en face d'un texte achevé, fondant sa légitimité sur une reconnaissance établie du blogueur à l'extérieur du cyberspace. Par conséquent, *L'autofictif* présente moins les traits d'une « quête narcissique<sup>56</sup> » de s'exprimer, d'interagir avec les internautes sur un mode appréciatif, que le désir de profiter de cette légitimité acquise pour *faire œuvre*. L'horizon livresque du blogue renforce également ce statut d'œuvre, tout comme la présentation sur la page d'accueil des volumes à paraître et parus dans la marge de droite, la lecture du blogue étant guidée par l'idée que les fragments quotidiens mis en ligne se retrouveront l'année suivante à l'intérieur d'un livre.

En brossant le portrait du blogue au précédent chapitre, nous avons pris soin de le considérer dans son ensemble, et par ses usages les plus généraux, dont la possibilité d'en faire son journal personnel. Un projet comme *L'autofictif*, dont la raison d'être et la légitimité sont affirmées dans un *ailleurs* du médium, s'avère toutefois difficile à situer dans le spectre des blogues analysé jusqu'ici. Valérie Cools et Alexandre Béland-Bernard, dans une recherche répertoriant près de 500 blogues, en distinguent cinq types : les blogues de création littéraire (1); les blogues-carnets ou journaux intimes (2); les blogues d'auteur favorisant l'échange avec les lecteurs (3); les blogues d'écriture collective (4); et ce qu'ils nomment à défaut de mieux les « blogues-œuvres » (5). Ainsi, *L'autofictif* pourrait être classé dans cette ultime catégorie, caractérisée par un désir « d'utiliser les caractéristiques spécifiques du blogue [...] afin

---

<sup>55</sup> THÉRENTY, Marie-Ève. « L'effet-blog en littérature. Sur *L'Autofictif* d'Éric Chevillard et *Tumulte* de François Bon », dans COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 63.

<sup>56</sup> DUFOUR, Geneviève et Pierre-Luc LANDRY. « Les nouveaux salons ».

de créer une œuvre de fiction qui ne peut se classer parmi les genres littéraires traditionnels de fiction<sup>57</sup> ». Si l'écriture de Chevillard n'active que très peu les fonctionnalités techniques du blogue, elle en conserve néanmoins le rythme et les effets : *L'autofictif* est un produit du genre diaristique tendu simultanément vers la forme du *log*, du journal intime (invitant la confession, l'écriture subjective) et celle du journal extime<sup>58</sup> (invitant l'ouverture à l'espace ambiant), autrement travaillé par des formes littéraires plus traditionnelles, dont celles de l'aphorisme, de l'écriture encyclopédique et du fait divers journalistique. Plus qu'une simple distraction d'un livre en cours, l'écriture de *L'autofictif* constitue par conséquent le cœur d'une véritable expérience littéraire, laquelle se nourrit selon Marie-Ève Thérénty de nombreux effets-blogue<sup>59</sup>, dont l'écriture journalière et la fabulation de soi, pour offrir une lecture singulière du quotidien de Chevillard.

## 2.2 Le jeu (sur le) quotidien

*On me demande souvent si ce journal est tenu au jour le jour. Évidemment, non. J'ai des pages et des pages d'avance et déjà des notes amusantes pour quand je serai cancéreux.  
L'autofictif prend un coach, p. 35*

Objet du quotidien, l'ordinateur est désormais l'instrument grâce auquel on prend connaissance des nouvelles et reçoit son courrier. La grande partie de nos usages routiniers lui sont confiés, dont, plus récemment, l'écriture détaillée de nos vies, grâce aux pages personnelles et multiples réseaux sociaux sur Internet. À l'essence de *L'autofictif*, de par sa nature de blogue et le contrat de lecture journalière qu'il propose au lecteur, se trouve donc un « essai d'écriture sur le quotidien<sup>60</sup> ». L'apport du blogue au projet de Chevillard est ainsi capital, permettant l'écriture au jour le jour et suscitant le fantasme d'une littérature performative, chaude encore « comme le pain sorti du four<sup>61</sup> » et capable de réagir au moindre fait dans

---

<sup>57</sup> COOLS, Valérie et Alexandre BÉLAND-BERNARD. « Les blogues de création littéraire : innovation ou recyclage de formes préexistantes ».

<sup>58</sup> Néologisme de l'écrivain Michel Tournier désignant l'écriture journalière de tout espace extérieur à l'écrivain. (cf. TOURNIER, Michel. *Journal extime*, p. 11-12.)

<sup>59</sup> Pour Thérénty, l'effet-blogue désigne « les spécificités poétiques des œuvres littéraires dont la genèse est liée à un blog et plus généralement ce que la littérature contemporaine intègre et transforme de la pratique du blog ». (THÉRENTY, Marie-Ève. « L'effet-blog en littérature. Sur *L'Autofictif* d'Éric Chevillard et *Tumulte* de François Bon », dans COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 58.)

<sup>60</sup> *Ibid*, p. 58.

<sup>61</sup> CHEVILLARD, Éric. « Mystère et boule de blog ».

l'immédiat. Cette possibilité de rétroaction filtrée par les nerfs qu'évoque la figure de l'auteur dans *L'auteur et moi*<sup>62</sup> rend bien compte de l'immédiateté de l'écriture sur blogue, et de l'engouement du blogueur pour la notation de ses observations quotidiennes.

Servant de carnet de notes numérique, le blogue permet « de n'avoir en somme, comme disait Flaubert, qu'à "écrire des phrases"<sup>63</sup> » au gré des humeurs, des variations de l'être et des péripéties du quotidien. Et le blogueur, pour s'inscrire dans le présent de l'écriture et traduire ces péripéties, n'a peu le choix d'opter pour une forme courte et séquencée, car « [l]a discontinuité s'impose pour dire l'instant<sup>64</sup> ». Dans *L'autofictif*, cette exigence de l'écriture fragmentaire s'explique donc à la fois par la règle de l'écriture quotidienne et celle des trois fragments, qui suscitent ensemble une infinité de styles, d'univers et de formes uniques. En outre, de par la capacité du fragment « de renouveler sans cesse 1) la posture du narrateur 2) l'éclat bouleversant de l'attaque<sup>65</sup> », chaque haïku, chaque formule et chaque aphorisme porte en lui tout le potentiel narratif d'un nouveau rapport au monde, d'un nouveau sens, orienté par les mésaventures particulières de chaque jour et les dispositions du blogueur. Ainsi, du renouvellement des fragments quotidiens se manifeste la « dynamique inépuisable<sup>66</sup> » de *L'autofictif*, qui se présente alors sous les traits d'une aventure quotidienne infinie.

La fragmentation du texte et le rythme régulier de l'écriture impliquent également l'idée, parente à celle d'infinité, d'une vitesse et d'un mouvement continu. Dans l'œuvre littéraire de Chevillard, écriture séquencée, découpage minimaliste, effets de rupture, coq-à-l'âne, tout travaille à mettre l'écriture en mouvement, si bien que « [l]e texte chevillardien se distingue en effet rapidement par [...] sa propension à la phrase buissonnière<sup>67</sup> », qui symbolise la liberté du langage de se renouveler, le plaisir formel de laisser libre cours aux mots. Dans *L'autofictif*, cette logique digressive est à l'œuvre dans chacun des billets du blogue, chaque fragment renouvelé formant son propre « événement langagier<sup>68</sup> » susceptible de faire jaillir l'étincelle de l'humour ou l'effet de surprise. L'écriture révèle ici son caractère jubilatoire,

---

<sup>62</sup> cf. CHEVILLARD, Éric. *L'auteur et moi*, p. 23.

<sup>63</sup> LAVAL, Martine. « Que disent les écrivains sur leurs blogs? ».

<sup>64</sup> ANGÉ, Caroline. « Blog, fragment et altérité », dans COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 144.

<sup>65</sup> QUIGNARD, Pascal. *Une gêne technique à l'égard des fragments*, p. 54.

<sup>66</sup> cf. RUFFEL, David. « Les romans d'Éric Chevillard sont très utiles », dans DAMBRE, Marc et Bruno BLANCKMAN (dir.). *Romanciers minimalistes, 1979-2003*, p. 30.

<sup>67</sup> BESSARD-BANQUY, Olivier. *Le roman ludique : Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, Éric Chevillard*, p. 40.

<sup>68</sup> RUFFEL, David. « Les romans d'Éric Chevillard sont très utiles », dans DAMBRE, Marc et Bruno BLANCKMAN (dir.). *Romanciers minimalistes, 1979-2003*, p. 30.

l'auteur en marge d'une trame romanesque étant libre de laisser l'écriture suivre ses dérives inattendues : « Mais passons à autre chose. / Où diable les commandos qui attaquent les fourgons blindés se procurent-ils leurs lance-roquettes? » (*APC*, 101)

Par conséquent, de la lecture quotidienne du blogue ressort d'abord une volonté de *jeu*. Chevillard s'amuse avec le langage, modelant ses propres règles associatives, prouvant que dans l'écriture, tout est permis : « Bonne médecine, le rhum abrège le rhume. » (*AVL*, 19) Plus encore, la figure de l'auteur dans *L'autofictif* est toute puissante, à la fois narrateur et personnage, et « [f]ort[e] en ces moments-là de tous les pouvoirs » (*A*, 197). En ce sens, l'écriture de Chevillard se rallie sans conteste à l'idéologie d'autopublication du blogue, faisant du blogueur l'unique maître de l'écriture, d'autant plus que « [t]out journal relate la lutte d'un homme seul contre tous » (*APF*, 92). Et dans *L'autofictif*, l'ennemi prend plusieurs visages : il est « tout l'*establishment* littéraire » (*APF*, 38), Alexandre Jardin, Désiré Nisard, une rencontre déplaisante... Le blogue devient alors l'exutoire où satisfaire sa vengeance. Chevillard y fait ce qui lui plaît, se rebellant contre les règles, se refusant même parfois d'écrire :

Non

Non

Et non! (*ACP*, 42)

La liberté que suppose le blogue est également celle de l'auteur face à la logique générique et discursive. Malgré sa nature affirmée de « journal intime » (*APF*, 39), *L'autofictif* déborde en fait largement le cadre de l'écriture de soi pour s'ouvrir vers une multiplicité d'horizons, de postures et de styles. À cet égard, *L'autofictif* paraît véritablement « faire feu de tout bois<sup>69</sup> », l'écriture n'étant plus consignée dans un genre, et la pratique du blogue permettant de tous les expérimenter sans limite ni contrainte. En fait, parce qu'il offre à l'auteur la possibilité de sortir d'un cadre narratif, le blogue se fait pour Chevillard l'occasion de pousser jusqu'au bout sa fonction de laboratoire des modes et des genres :

Arrogance des médecins. Ils sont supposés nous soigner et déjà ils nous enferment dans un tiroir de leur morgue.

---

<sup>69</sup> LAVAL, Martine. « Que disent les écrivains sur leurs blogs? ».

comme ça tu visses comme ça  
tu dévisses oh serai-je  
toujours novice

Il passa son existence enfermée chez lui à lire des romans à suspense, des thrillers haletants, puis SOUDAIN... la mort survint. (*ACP*, 112)

Le fait que, bien souvent, les trois fragments quotidiens ne partagent aucune continuité discursive ne signifie pas cependant que *L'autofictif* en est exempt; cette dernière est inscrite dans la chronicité de l'écriture sur blogue, et dans le caractère épisodique des scènes et des gestes. Chaque année par exemple, à la date du 18 septembre, Chevillard propose un aphorisme sur le dénombrement de brins d'herbe comportant le chiffre 807. L'auteur fait ainsi de son blogue, tout comme le café qu'il occupe chaque jour pour écrire<sup>70</sup>, le lieu de ses habitudes. L'écriture de *L'autofictif* est un geste routinier se définissant par la répétition, récupérant les motifs de la corvée, de l'écriture journalière, avec des thèmes et des personnages récurrents, dont ceux de ses filles Agathe et Suzie, de la fée, du cousin cardiologue, du gros célibataire : « On me demande quelquefois des nouvelles du gros célibataire et de la joggeuse au petit caleçon court. » (*AVL*, 132) Au fil des billets du blogue et des ans, les filles de l'auteur prennent d'ailleurs une place non négligeable dans *L'autofictif* comme, on le devine, dans son quotidien. Dès leur naissance, Agathe et Suzie font aussitôt partie des fragments de *L'autofictif*, tantôt comme personnages, tantôt comme voix rapportées<sup>71</sup>. Les fragments, décousus, disjoints, forment alors un récit plus large, celui de l'auteur, dont le lecteur est témoin petit à petit des moments forts : la grossesse de sa conjointe, « Ma compagne est enceinte » (*A*, 46); la naissance de ses deux filles, « Agathe / 47 cm / 2 kg 800 » (*A*, 163) et « Suzie / 3 kg 180 / 48 cm » (*APF*, 243); leurs progrès, « Ça y est! Agathe parle! » (*AVL*, 169); le décès de son père, « Le fils au chevet du père chantonne une berceuse » (*APF*, 58).

Mais encore, lorsque « la vie du moment » (*APF*, 85) de l'auteur ne suffit plus, l'actualité s'impose au blogueur par la quotidienneté de la publication : « Grosse déception, Obama. Tout de même, grosse, grosse déception. Investi depuis deux jours déjà, et la traduction américaine du corpus chevillardien toujours au point mort! » (*AVL*, 100). Aussi, *L'autofictif* ne se

---

<sup>70</sup> Le café représente un motif récurrent chez Chevillard, et se trouve toujours décrit comme un endroit d'habitudes : « Dans le café où j'écris [...] » (*A*, 107), « [...] dans ce café où j'ai mes habitudes. » (*AVL*, 154); « Quittant le café où j'ai repris mes habitudes [...] » (*APF*, 70).

<sup>71</sup> « AGATHE. - Il est où, grand-père? / SA MÈRE. - Tu sais... il est mort... / AGATHE. - Qui c'est qui l'a mordu? » (*APC*, 183)

ne passe pas de contexte : « parce qu'il s'écrit au quotidien et qu'il s'inscrit dans ce conglomérat de textes publiés au jour le jour au sujet de notre actualité, il trouve sa place dans notre quotidien, notre réalité<sup>72</sup> ». Toutefois, plutôt que de faire l'objet d'une analyse réflexive, ce qui souvent fonde l'entreprise du blogue, la réalité se trouve davantage exploitée chez Chevillard pour son potentiel aphoristique et comique, et fait l'objet d'une lecture imagée : « L'éléphant pourrait prochainement disparaître, lit-on dans ce magazine. Ce ne sera toutefois pas sans maigrir beaucoup d'abord. » (*AVL*, 72) Les représentations du monde sont ainsi matière à jeu sur les différentes significations d'un mot, sur le terme et sa référence, démultipliant les niveaux de sens et de réalité. La description du réel et des épisodes quotidiens, tout entière permise par le langage, est aussi transformée par ce dernier, faisant même de l'acte le plus banal et routinier le fruit d'un aphorisme savoureux : « J'ai eu tort de laver mes carreaux. Dehors, c'est plus sale encore. » (*A*, 34) Dérives, effets comiques, effets de surprise : le réel est sans cesse détourné par le jeu de la spéculation narrative et tiré vers la fable, la parabole, la surprise, la féerie, le délire, avec une grande place faite au règne animal. On y retrouve les univers loufoques et déjantés qu'il développe dans ses romans, preuve encore une fois que « [...] l'écriture pour Chevillard [...] est un jeu sans fin, sans règle, sans borne, sans autre impératif que de traduire par la mécanique des mots le jeu incertain de l'exploration du monde, ironique et grave<sup>73</sup> », et, surtout, de nous permettre d'en rire.

De fait, il ne faudrait pas manquer de souligner chez Chevillard, dans chacun de ses romans<sup>74</sup> comme dans la grande majorité de ses billets, la prépondérance de l'humour : un humour intelligent, moqueur, critique, marqué par l'autodérision : « J'exècre de toute ma haine les auteurs de notes, d'aphorismes, de journaux, perpétuels râleurs, insatisfaits chroniques, péremptoires, teigneux : ils n'aiment rien. » (*APF*, 174) Le recours à l'humour permet à Chevillard de déconstruire les discours et les préjugés, tout comme de remettre en question la normalité des usages et de sonder les comportements quotidiens : « Tous les Américains sont dotés d'une arme, ce qui est la sagesse même quand on sait que tous les Américains sont dotés d'une arme. » (*AVL*, 85) Mais plus qu'un outil de réflexion, l'humour chez Chevillard implique une tension soutenue dans l'écriture entre le parodique et le réel, plusieurs des

---

<sup>72</sup> BROCHEN, Vanessa. *L'autofiction chevillardienne : parodie ou redéfinition?* P. 43.

<sup>73</sup> BESSARD-BANQUY, Olivier. *Le roman ludique : Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, Éric Chevillard*, p. 118.

<sup>74</sup> À propos de l'humour caractéristique de ses romans, Chevillard écrit : « J'ai essayé d'écrire un livre en m'en abstenant, si vous aviez vu la pauvre chose, il n'y avait pas d'humour, ça c'était réussi, mais pas de littérature non plus, par voie de conséquence. », dans LEPLÂTRE, Florine. « Douze questions à Éric Chevillard ».

illustrations du monde sur le blogue provoquant l'intervention du fictif à des fins comiques; dimension fictionnelle qui n'est pas alors sans contaminer l'entreprise autobiographique encouragée par la forme blogue.

### 2.3 Une identité trompeuse

*L'écrivain était mieux préparé que personne à vivre dans les mondes virtuels d'Internet. Il avait ses songes, ses personnages. [...] Il peut enfin être à la fois visible et invisible, présent et absent. L'autofictif voit une loutre, p. 70-71*

Plus qu'une simple tendance observée dans la blogosphère, l'écriture à la première personne sur un blogue se trouve, nous l'avons vu, stimulée par la capacité qu'a ce dernier de servir de vitrine personnelle, si bien qu'il est selon Thérénty le premier effet du blogue « d'entraîner à une écriture de la subjectivité<sup>75</sup> ». Chez Chevillard, toutefois, cette écriture de soi motivée par la forme blogue sert le plus souvent de prétexte au « décollage fictionnel<sup>76</sup> », et se retrouve davantage exploitée, comme le réel, pour ses possibilités langagières, le blogue évoquant la vie tantôt réelle tantôt fabulée de l'auteur. Par conséquent, le « je » de *L'autofictif* n'est pas un tremplin vers l'intimité, mais récupère les thèmes de l'introspection, de la confession, pour ouvrir les fragments sur des univers fantastiques et comiques, où le réel est continuellement redéfini :

Voici quelques semaines, durant notre promenade quotidienne, ma compagne, notre fille de cinq mois et moi-même débouchâmes, au détour d'un chemin il est vrai particulièrement tortueux, dans le Japon du XII<sup>e</sup> siècle. Agathe ne marqua point de surprise et s'adapta tout de suite parfaitement bien, tandis que ma compagne et moi très décontenancés de prime abord éprouvons aujourd'hui encore de grandes difficultés à nous intégrer. (*AVL*, 20)

D'autre part, et ne serait-ce que par son titre, *L'autofictif* suscite une incertitude propre au genre de l'autofiction, qui est celle entre le fictif et le réel. On y confond blogueur et personnage, auteur et diariste, faits véridiques et pures inventions; « [c]'est pourquoi, si l'appellation d'*autofictif* est à première vue un anti-titre, d'après son auteur il correspond néanmoins à

---

<sup>75</sup> THÉRENTY, Marie-Ève. « L'effet-blog en littérature. Sur *L'Autofictif* d'Éric Chevillard et *Tumulte* de François Bon », dans COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 58.

<sup>76</sup> *Ibid*, p. 59.

l'entreprise : se perdre dans un espace où s'estompent les frontières entre réalité et fiction<sup>77</sup> ». Le support du blogue est ainsi tout indiqué pour cette entreprise autofictive, permettant le jeu sur le double fonctionnement de l'écran, qui, comme le souligne Archibald, cache aussi bien qu'il révèle :

Il convient de rappeler que, étymologiquement, l'écran n'est pas seulement une surface de projection et de monstration. Lorsqu'on *fait écran*, on dissimule, on cache. Si l'on rabat le terme sur sa signification première, il faut affirmer que l'écran est autant une surface qui *montre* qu'une surface qui *masque*<sup>78</sup>.

*L'autofictif* se veut donc un jeu sur le support du blogue lui-même, qui présuppose une écriture personnelle, mais publique, exhibitionniste, plaçant la figure de l'auteur dans la position paradoxale d'une intimité s'ouvrant sur le monde. Or malgré la tendance des blogueurs à se servir du blogue en tant qu'espace de confidences et d'aveux, le blogue ne propose aucun contrat d'authenticité ni de sincérité selon Thérenty, mais permet plutôt « l'exploration des limites du moi<sup>79</sup> », favorisant de ce fait les dérapages fictifs. Ce désir de se dire autrement est d'autre part stimulé par les possibilités d'Internet et l'écran, qui représente une surface sur laquelle « we [...] veil ourselves<sup>80</sup> » : on s'offre un profil avantageux sur des sites de rencontres, on choisit son nom, son sexe et sa race dans les jeux massivement multijoueurs en ligne<sup>81</sup>, on choisit son pseudonyme sur les forums, etc. L'exigence et la tentation de se dire dans un blogue se trouvent ainsi dans *L'autofictif* mises en tension par les ressources du langage et l'expression d'un moi qui découvre ses virtualités et « se meut dans le cristal liquide comme poisson dans l'eau » (AVL, 71). Aussi, même si certains fragments peuvent inviter le lecteur à décerner dans les situations racontées les faits véridiques de la vie de l'auteur, la volonté de ce dernier de « toujours sortir [s]es phrases du contexte » (A, 209) manifeste moins le désir de consigner l'authentique récit de ses journées que de faire primer le plaisir du langage et des mots sur l'anecdote. En outre, le lecteur sait que « le Web fourmille de

---

<sup>77</sup> THUMEREL, Patrice. « Éric Chevillard, *L'autofictif* ».

<sup>78</sup> ARCHIBALD, Samuel. *Le texte et la technique*, p. 152.

<sup>79</sup> THÉRENTY, Marie-Ève. « L'effet-blog en littérature. Sur *L'Autofictif* d'Éric Chevillard et *Tumulte* de François Bon », dans COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 58.

<sup>80</sup> WALKER RETTBERG, Jill. *Blogging*, p. 120.

<sup>81</sup> « Jeu[x] en ligne et en temps réel [auxquels] des milliers de joueurs du monde entier peuvent participer simultanément et dans [lesquels] le monde virtuel évolue en permanence avec les joueurs connectés au serveur de jeu. » (« Jeu en ligne massivement multijoueur », dans *Le grand dictionnaire terminologique*. En ligne. <[http://www.granddictionnaire.com/ficheOqlf.aspx?Id\\_Fiche=8355841](http://www.granddictionnaire.com/ficheOqlf.aspx?Id_Fiche=8355841)> Page consultée le 13 mars 2014.)

fictions identitaires et de blogues non fiables [... et] que, dans cet espace encore largement dépourvu d'autorités éditoriales, le cadre pragmatique de tout discours est un ouvrage en cours, un *work in progress*<sup>82</sup> ».

Ce faisant, *L'autofictif* doit se lire à la manière d'un travail en chantier, d'abord en raison de sa nature même de journal quotidien toujours à suivre, et du fondement de l'entreprise autofictive. Pour Arnaud Schmitt, l'autofiction ne serait pas un genre en soi, mais relèverait plutôt d'une « *hybridité d'autres genres*<sup>83</sup> » à définir, marquée par l'incertitude et l'incomplétude d'une fabulation de soi. C'est donc dans la durée que doit être envisagé *L'autofictif*, dans les jours qui passent et donnent matière à transformation continue pour le « je », qui est ici présenté comme un sujet d'écriture *fluide*, aux identités multiples et contradictoires; une identité non pas figée dans une personnalité virtuelle fixe, sous un pseudonyme établi, mais « fluctuante, trompeuse, protéiforme » (A, 8), dans ses univers toujours changeants. C'est ainsi que Chevillard est tour à tour et simultanément sur son blogue auteur, assassin, jeune, vieux, conjoint, célibataire, attaché d'ambassade au près de la famille royale d'Angleterre, vainqueur de l'Hydre, bourreau du poteau de tortures, naufragé, possédé du démon... La fluidité de la forme blogue offre donc une première clé de lecture pour le « je » de l'auteur, qui, transformé par l'écriture quotidienne et l'inventivité du langage, est libre de se renouveler comme souhaité, de fluidifier son identité. Le discours intime est donc dans *L'autofictif* problématisé par la dimension fictive et parodique de l'écriture. Le choix de la fabulation de soi, la parodie, le jeu fictionnel viennent parasiter l'aveu et la confession, et « contrarier le projet autobiographique<sup>84</sup> » annoncé par la forme du blogue et le jeu référentiel sur la vie de l'auteur.

De fait, il est souvent très facile dans *L'autofictif* de démêler le réel du fictif, ce dernier ne s'empêchant pas de déborder, comme c'est souvent le cas chez Chevillard, dans un humour de l'absurde : « L'escalier de secours est une rampe à pic. Et l'on voudrait que je quitte pour cet effarant vertige la quiète chaleur des flammes? C'est mal me connaître. » (APC, 163) D'épisode en épisode, le « je » de l'auteur se retrouve dans des situations saugrenues dont le lecteur ne peut douter du caractère fantaisiste : « Ayant mortellement assommé ma femme,

---

<sup>82</sup> ARCHIBALD, Samuel. *Le texte et la technique*, p. 261.

<sup>83</sup> SCHMITT, Arnaud. *Je réel, je fictif : au-delà d'une confusion postmoderne*, p. 63.

<sup>84</sup> ANDRÉ, Marie-Odile. « Récit contrarié, récit parodique : la figure auctoriale chez Chevillard », dans DAMBRE, Marc et Bruno BLANCKMAN (dir.). *Romanciers minimalistes, 1979-2003*, p. 36.

je découpais ensuite son corps à la hache. » (A, 64) Aussi, l'incertitude que suscite *L'autofictif* repose moins sur le brouillage des frontières fictive et réelle que sur l'indétermination continue de la figure de l'auteur, toujours mobile, en fluctuation, contradictoire. Et ce caractère essentiellement problématique de *L'autofictif* se manifeste également dans les livres accueillant chaque année les fragments du blogue.

### 3.

#### *L'AUTOFICTIF VOIT UN LECTEUR...*

Et change de support

##### 3.1 Le texte à la croisée des technologies

*Mais pour l'heure, nos phrases inscrites dans l'éther bleuâtre des écrans par l'opération du Saint-Esprit s'effraient encore de ce vide infini autour d'elles; et, comme le flot recherche le sable, elles se déposent un jour sur le papier, qui les absorbe.*  
*L'autofictif voit une loutre, p. 98-99*

Que ce soit par son goût pour la subversion des impératifs romanesques, sa volonté d'écrire le « livre sur rien<sup>85</sup> » flaubertien, ses nombreuses remarques sur la production livresque<sup>86</sup>, Chevillard exprime une réticence à l'objet-livre qui se trouve sans cesse contredite par l'ajout d'un nouveau titre à sa bibliographie. C'est ainsi qu'après l'exploration des perspectives du blogue et l'expérimentation d'une écriture en direct jubilatoire, comparable à ses « premières brasses dans le liquide amniotique » (A, 7); après s'être potentiellement défait du livre et de la rigidité de sa forme, Chevillard célèbre à nouveau ce support en y transposant de manière intégrale et définitive les billets de son blogue. Dans le cas de *L'autofictif*, le paradoxe est même poussé plus loin, car « [p]roduire cet objet lourd, sérieux, massif, volumineux, achevé, construit (idéalement, du moins) que représente toujours un livre, à propos de textes légers [...], brefs, fracturés, [...] apparaîtra sans doute, au regard ironique de plusieurs lecteurs, comme un contresens<sup>87</sup> ».

Toutefois, malgré cette anomalie que suscite le transfert médiatique du blogue, les raisons motivant la mise en livre d'un texte demeurent certes bien saisissables. À la suite de cette

---

<sup>85</sup> « Bien qu'il fasse partie de ces auteurs contemporains clamant haut et fort leur haine du roman et qu'il poursuive à sa manière le rêve du livre sur rien [...]. », dans CAMUS, Audrey. « En haine du roman : "la marquise toujours recommencée" d'Éric Chevillard », p. 42.

<sup>86</sup> « Il se publie trop de livres, c'est certain. » (A, 9)

<sup>87</sup> MICHAUD, Ginette. *Lire le fragment : transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, p. 16.

conversion, ce que l'écriture perd en actualité, *L'autofictif* le gagne en épaisseur, aspect qui s'est toujours imposé comme « dimension de l'œuvre littéraire » (APC, 85). Ainsi, c'est à la forme livresque, à l'empilement vertical des pages que chaque année de *L'autofictif* doit son unité, sa littéarité, puisqu'elle retire le texte du tissu virtuel infini pour en faire l'objet d'un tout appréhendable et manipulable. À ce titre, François Bon ne manque pas de saluer l'effort éditorial derrière la mise en livre de *L'autofictif* : « Compliment à L'Arbre vengeur qui a su comprendre avec la même intuition l'exigence typo induite : petit format, contact matière, mise en page très discrète pour respecter l'ambiance lecture blog<sup>88</sup>. » En fait, dans le cas de *L'autofictif*, comme il n'y a ni contenu médiatique ni commentaires à transposer, le livre ne prive donc pas le lecteur d'éléments de contenu qui ne peuvent survivre au changement de support : l'essentiel y reste, pour une large part, et malgré les changements suscités dans l'activité de lecture, inchangé.

Seule exception notoire, et majeure : la publication antéchronologique du blogue est renversée dans les livres, débutant par les origines mêmes de l'entreprise, et les numéros de billets sont également remplacés par leur date d'écriture. Aussi, bien qu'il soit possible dans le livre, au contraire du blogue, de choisir où commencer sa lecture, où mettre son signet, et que cette possibilité questionne la lecture à faire d'une œuvre fragmentaire (le lecteur la parcourra-t-il du début à la fin comme un récit, ou la laissera-t-il sur sa table de chevet pour en lire quelques pages au hasard?), le texte invite une lecture linéaire de l'œuvre en se soumettant à la chronologie du contexte. La linéarité se manifeste ici par la succession chronologique des jours et des volumes, et permet d'ancrer chacun des livres de la série dans une suite logique et naturelle. Toutefois, l'écriture fragmentaire et le « je » toujours à définir de l'auteur impliquent une dynamique propre aux logiques sérielles, assurant que chaque livre peut être lu de façon autonome, dans l'ordre ou le désordre, sans risquer de perdre le lecteur. La transposition du blogue en volumes identiquement formatés vient du reste renforcer la tension dans l'œuvre entre fragmentation et continuité, récurrence et variation, l'autonomie des paragraphes étant relayée par celle des livres, facilement reconnaissables et distinguables comme faisant partie d'une série.

Situé dans la séquence grâce aux années consignées sur la page de garde, chaque volume représente une fraction de temps délimitée, une étape dans la vie de l'auteur, qui peut donc

---

<sup>88</sup> BON, François. « Chevillard | l'autofictif site, l'autofictif livre ».

être lue comme un jalon dans son existence, l'occasion de « marquer des temps » (*APC*, 179), tout comme de faire une pause. C'est ainsi qu'au dernier billet de *L'autofictif père et fils*, le 17 septembre 2010, l'heure est au bilan :

Il y aura donc eu cette semaine inenvisageable, du 14 au 22 novembre, où les forces de mon père déclinèrent irrémédiablement jusqu'à l'anéantissement tandis que commençait à palpiter et s'étoiler dans les limbes antérieures la cellule opiniâtre qui, huit mois et demi plus tard, bébé tonique, étonné, ravissant, recevrait le prénom de Suzie. [...]

Et maintenant, que faire? Encore un livre? Encore une fille? (*APF*, 274)

Dans ce retour sur un an de plus à bloguer tous les jours, il est intéressant de constater que ce n'est pas la perspective de cette corvée quotidienne qui se trouve remise en question, mais bien celle d'un nouveau livre. Le moteur de l'écriture est alors déplacé de l'expérience journalière du blogue à l'horizon livresque du texte, laissant croire que les motifs et schémas de *L'autofictif* sont peut-être davantage guidés par la sortie du livre prochain qu'ils ne le sont par la forme blogue<sup>89</sup>. D'autre part, tandis que les entrées s'accumulent sans discernement sur le blogue, *L'autofictif* en livre vit ses propres aventures : il « voit une loutre », « prend un coach » et « croque un piment ». Ces titres sont révélateurs des thèmes abordés dans les livres, distinguant chacun de l'ensemble des entrées sur le blogue et révélant de profonds liens d'unité dans le texte. Ainsi, la mort du grand-père et du père et la naissance de Suzie dans *L'autofictif père et fils* donnent à lire de nombreuses réflexions sur la mort, l'héritage et la paternité<sup>90</sup>, qui confèrent au livre une saveur particulière et en guident la lecture. L'entreprise de blogue se trouve donc fortement travaillée par l'idée du livre à paraître et justifiée par elle, encourageant d'ailleurs le lecteur, lors d'une pause exceptionnelle dans l'écriture, à relire les entrées du site à la lumière du changement de médium : « L'autofictif écoeuré se taira jusqu'au 29 avril. On profitera de son silence pour relire en hochant la tête le premier volume de ce journal loyalement acquis en librairie. » (*AVL*, 164)

---

<sup>89</sup> Ainsi, le personnage de la fée n'est présent que dans *L'autofictif prend un coach* et le gros célibataire, figure incontournable de la première année de *L'autofictif*, cesse d'apparaître aussitôt que débute *L'autofictif voit une loutre*.

<sup>90</sup> « Je pensais qu'il en avait fini avec mon éducation. Mais mon père veut encore m'apprendre ce que sont la fatigue, le courage et la mort, trois notions, je m'en avise, qui demeuraient pour moi un peu floues, et qui soudain en effet se précisent. » (*APF*, 59)

Du reste, on remarquera dans cet extrait le choix de l'auteur pour l'appellation « journal » plutôt que « blogue », décision pouvant sans doute s'expliquer par le dédain de Chevillard pour ce « terme fort malencontreux et malsonnant dont [l'auteur] a déjà confié à quel point il le rebutait : “on croirait entendre éclater un chewing-gum [...]”<sup>91</sup> ». Le premier livre est ainsi le seul à s'identifier d'entrée de jeu comme le produit d'un blogue, s'ouvrant ni sur une préface ni sur une introduction, mais bien sur un « Avertissement » (A, 7) ne manquant pas de souligner par ailleurs la curiosité du projet. Dans le texte et sur les pages de garde, le terme « blog » fait place à celui de « journal », et ce, même lorsque ce sont les possibilités médiatiques du blogue, et non du journal, qui se trouvent mises en évidence : « Ce journal n'aurait jamais paru de mon vivant si je ne le savais si riche d'enseignements et de conseils immédiatement profitables à mes contemporains. » (APF, 255) Par conséquent, s'il évoque le contrat de lecture d'un texte autobiographique au jour le jour et permet de mieux situer l'écriture subjective et réactive de Chevillard, le terme « journal » suscite le brouillage du cadre interprétatif, car il cache des effets prouvant que *L'autofictif* ne peut être envisagé dans sa seule dimension livresque de journal. Mais comment définir alors cet objet curieux, ni blogue ni journal, que tient le lecteur entre ses mains?

### 3.2 Entre le fluide et le stable

*L'assiduité rigoureuse du diariste crée une dynamique qui finit par s'émanciper de ses conditions de production et que rien ne peut plus contrarier, ni l'adversité ni les aléas de l'existence, si bien que L'Autofictif devrait se poursuivre imperturbablement après ma mort, et encore dans le chaos final continuer.*  
*L'autofictif père et fils, p. 271*

Les critiques s'étant penchés sur le double statut de *L'autofictif* et Chevillard lui-même l'auront remarqué, ce passage définitif du blogue au livre n'est pas sans conséquences : « Il y a le moment vivant de l'écriture, mais le livre le fige » (ACP, 22). Ainsi, que *L'autofictif* sous forme de livre tire son contenu d'un blogue n'en fait pas davantage un support *fluide* selon la typologie d'Archibald, car le livre y conserve naturellement son état stable : on peut le parcourir à sa guise, il possède un poids, des contours, et n'offre aucune possibilité de transformation de contenu. Toutefois, le lecteur ne peut faire abstraction de nombreux effets, dont

---

<sup>91</sup> CHEVILLARD, Éric. *L'auteur et moi*, p. 23-24.

l'essai sur le quotidien continuellement renouvelé, l'appel à l'acte et l'adresse ponctuelle aux lecteurs – « Humons les derniers soleils, mes amis! » (A, 26) – qui modifient sa lecture de l'objet-livre en l'invitant sans cesse à réfléchir à la scène, au « moment » de l'écriture. En effet, le lecteur ignorant la nature initiale de *L'autofictif* et croyant lire le produit d'un « journal » (intime) se surprendra peut-être d'y découvrir une écriture désireuse de communiquer, d'établir un dialogue en direct, de réagir aux faits, de mener le combat, de se faire entendre dans l'immédiat. Ces nombreux échos de la forme blogue et de ses potentialités médiatiques deviennent alors les clés de lecture d'un texte devant être envisagé d'abord dans le cadre d'une écriture sur support fluide, un texte guidé par le flux des jours qui passent et des transformations du « je ».

Nous l'avons souligné dans le précédent chapitre, l'entreprise de Chevillard s'élabore dans la durée, dans son caractère toujours à suivre d'une page Web sans fin. Le blogue, tout comme « [l]a structure journalière, suite indéfiniment recommencée, est une façon de nier toute idée de fin[, ...] d'échapper au point final – celui de l'écriture, mais également de l'existence [...] »<sup>92</sup>. Aussi, bien qu'il y ait clôture matérielle des cinq volumes de *L'autofictif*, la publication sur le blogue se poursuit toujours une fois les livres fermés, faisant de l'entreprise chevillardienne une œuvre ni temporellement ni spatialement *finie*. La fin du livre, dans ce cas, ne signifie pas la fin du texte ou de la vie de l'auteur, contraignant le lecteur à redéfinir les frontières de sa lecture selon la publication d'un nouveau livre ou fragment sur le blogue. Ce refus de la clôture, fondement du projet comme carnet suivant le quotidien de Chevillard, se trouve du reste exprimé dans la démarche éditoriale de mise en livre. En effet, tandis que le blogue propose une lecture antéchronologique des fragments, conduisant le lecteur à remonter vers la genèse du projet, le livre impose, par la succession des dates et la chronologie du contexte, une lecture en aval tendue vers le texte en train de s'écrire. Le livre, véritable « starting-block » (APC, 179), invite alors toujours le lecteur à *déborder* du cadre du livre pour continuer sa lecture dans l'actualité du blogue, chacun des quatre premiers livres de la série se concluant d'ailleurs par la mention de l'éditeur : « *L'autofictif* se poursuit à l'adresse suivante : <http://l-autofictif.over-blog.com> »

Toutefois, cette absence de fin qu'impliquent les livres n'est pas une marque d'incomplétude ou d'inachèvement, car chaque fragment représente une entité totalisante, « chaque état

---

<sup>92</sup> SIMONET-TENANT, Françoise. *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, p. 112.

de l'œuvre en mouvement permanent étant une proposition de lecture complète<sup>93</sup> ». Le texte est à chaque fragment réactualisé par le renouveau de l'écriture spéculative, l'expérimentation sur les genres et la fluidité de la figure de l'auteur, assurant que le texte ne recherche pas la clôture d'un cadre narratif standard, mais demeure continuellement mis à jour dans l'instant des humeurs de l'auteur. D'autre part, la mécanique digressive et la liberté langagière propres à l'écriture de Chevillard donnent à lire un texte qui semble se dérouler de lui-même, inépuisablement, dans l'aventure continue d'un journal sans fin. De la lecture du texte ressort alors l'idée d'un *flux*, d'une dynamique s'appuyant non pas sur la fin, mais la chronicité de l'entreprise, et cette dimension de l'écriture déplace alors l'intérêt du lecteur de l'achèvement du texte à son déroulement; du désir d'appréhender la totalité de la vie de l'auteur au plaisir formel que procure à chaque fragment le jeu sur le langage et les mots.

Par conséquent, même si la mise en livre permet d'analyser plus facilement l'expérience Web de Chevillard et d'entretenir avec elle « un rapport stabilisé<sup>94</sup> » – ce que nous démontrons précisément dans ce volet critique –, la dynamique et les nombreux effets d'indétermination spécifiques à *L'autofictif* rendent pour le moins difficile d'apporter cohérence et clôture au texte, et détournent le journal des motifs qui justifieraient normalement sa lecture : comprendre son auteur dans son intimité. S'il est vrai que le livre fige l'œuvre, les propos contradictoires et l'écriture sans cesse renouvelée de *L'autofictif* manifestent en revanche un certain refus de la fixation, d'autant plus que, comme le remarque Vanessa Brochen, « [l]e lecteur ne sait pas comment définir le texte puisqu'il ne peut même pas saisir l'identité et les principes fondamentaux qui définissent celui qui l'écrit<sup>95</sup> ». De ce fait, le lecteur peut certes essayer de reconstituer le vécu de l'auteur à travers les fragments de *L'autofictif*, de produire du sens du « je » protéiforme et de ses univers incompatibles, mais doit se rendre à l'évidence que le « journal » ne se construit pas de livre en livre et demeure toujours, à l'inverse, à reconstruire en permanence. En fait, le transfert du blogue en livre, s'il permet de regarder l'autoportrait « dans les yeux », comme l'entend Chevillard, ne résout cependant nullement l'énigme de la figure de l'auteur, même qu'il offre au lecteur la possibilité de mieux saisir l'ensemble de ses paradoxes en facilitant la manipulation du texte.

---

<sup>93</sup> BON, François. *Après le livre*, p. 253.

<sup>94</sup> ARCHIBALD, Samuel. *Le texte et la technique*, p. 158.

<sup>95</sup> BROCHEN, Vanessa. « L'autofiction chevillardienne : parodie ou redéfinition? », p. 24.

C'est ainsi que la mobilité du portrait de Chevillard « n'aurait pas de sens sans le support numérique<sup>96</sup> », sans cette expérience des perspectives du blogue et de ses effets d'écriture, invitant le lecteur à modifier sa lecture et sa réception des livres en fonction du cadre interprétatif du journal en ligne; soit à les concevoir avant tout comme les produits d'un support fluide refusant la clôture et la fixation qu'implique la « totalité » matérielle et symbolique du cadre livresque. Par conséquent, bien qu'il rompe effectivement d'une part « avec le flux continué d'Internet » (APC, 171), *L'autofictif* sous forme de livre s'avère en somme inséparable de l'environnement technique et technologique de l'ordinateur et convie du reste à croire que « [l]e fluide n'a plus à être sacrifié au stable<sup>97</sup> » dans ce passage d'un support à l'autre. Les rapports continus qu'entretiennent les livres à la notion de fluidité, constitutive de la dynamique à l'œuvre dans *L'autofictif*, prouvent que des effets de fluidification peuvent orienter la lecture du support stable et la compléter, faisant naître plusieurs tensions dans le projet de Chevillard entre le désir de dire l'instant de l'écriture et de bénéficier de l'épaisseur du livre; entre « “[é]vénement” et “trace”<sup>98</sup> »; entre le fluide et le stable. Et c'est au creux de ces tensions que prend forme le blivre en tant qu'idée structurante du projet, formulant la promesse d'un entre-deux support, voire de l'incarnation terminologique et symbolique d'un véritable point de contact entre les médiums du livre et du blogue.

D'un point de vue méthodologique, la possibilité de recourir au mot « blivre » pour caractériser *L'autofictif* pave assurément la voie pour un examen plus approfondi de cette forme singulière, encore peu considérée. Toutefois, si « blook », duquel est traduit « blivre », « even made it into the shortlist of words that were considered to be included in the new edition of the *Oxford English Dictionary* in 2006<sup>99</sup> », il appert que le terme et sa traduction n'ont pas su depuis retenir l'attention des lecteurs ni s'inscrire et s'ancrer dans les discours culturels et journalistiques. Cet échec apparent du mot « blivre » à se consacrer par l'usage et son manque de vitalité chez la critique trouvent peut-être explication dans le fait que le blivre, en tant que support particulier d'écriture, hérite de l'hétérogénéité des utilisations du blogue et de l'incertitude générique suscitée par ses pratiques. Ainsi, le roman-feuilleton *Kiwi* de Pierre Alferi<sup>100</sup>,

---

<sup>96</sup> BOUCHARDON, Serge (dir.). *Un laboratoire de littératures : littérature numérique et Internet*, p. 147.

<sup>97</sup> ARCHIBALD, Samuel. *Le texte et la technique*, p. 159.

<sup>98</sup> *Ibid.*, p. 145.

<sup>99</sup> LANGE, Stephanie. *Blooks – The New books?*, p. 3.

<sup>100</sup> ALFERI, Pierre. *Kiwi*, Paris, POL, 2012, 530 p.

blivre par définition, car d'abord publié par épisodes sur Internet<sup>101</sup>, récupère davantage la forme traditionnelle du récit-livre (cadre fictif, logique narrative, écriture linéaire et non fragmentée) qu'il ne reprend les effets poétiques du blogue, interrogeant par conséquent la nécessité pour ce dernier de se déterminer sous l'angle du blivre. Ce faisant, si les multiples déclinaisons du blivre et son absence presque totale de la sphère littéraire en complexifient l'appréhension comme « idée » distincte du livre, il paraît cependant clair que le support livresque « permet le déploiement d'un ensemble de pratiques culturelles, parfois antagoniques, parfois contradictoires<sup>102</sup> », et que le livre, à l'instar de *L'autofictif*, se montre capable de tous les paradoxes.

### CONCLUSION

C'est donc intéressé par les difficultés d'interprétation que soulève la mise en livre du blogue d'Éric Chevillard que nous nous sommes penché, dans le cadre de ce volet critique, sur la nature fondamentalement conflictuelle des cinq volumes parus de *L'autofictif*, avec l'objectif de démontrer que le retrait définitif du Web des années publiées ne signifie pas pour autant la « mort » du blogue. Ainsi, bien que le passage au livre « retire d'abord à l'œuvre l'étiquette de blog<sup>103</sup> » et qu'il en évacue presque entièrement la trace écrite au profit du mot « journal », préféré par l'auteur, il ressort que l'écriture de Chevillard active un certain nombre d'effets propres à la forme blogue, et que ceux-ci soumettent à la lecture des livres le cadre interprétatif du journal personnel en ligne.

Pour en venir à cette conclusion, nous avons d'abord considéré les supports du livre et du blogue afin de décrire les manipulations qu'ils favorisent chez le lecteur, tout comme de dégager les idées qui se superposent à leur compréhension. Grâce entre autres à la typologie médiatique proposée par Samuel Archibald opposant les états de support fluide et stable, nous avons pu concevoir le livre comme un objet de la totalité, clos, figé : *stable*; et le blogue, en tant que médium de l'infinité, dynamique, ouvert : *fluide*. Ce faisant, nous avons pu soulever les principaux enjeux de la forme blogue, du problème posé par sa représentation de

---

<sup>101</sup> « La première version de *Kiwi* a fait l'objet d'une mise en ligne hebdomadaire sur <Sitaudis.fr> », dans *Ibid*, p. 4.

<sup>102</sup> ARCHIBALD, Samuel. *Le texte et la technique*, p. 95.

<sup>103</sup> THÉRENTY, Marie-Ève. « L'effet-blog en littérature. Sur *L'Autofictif* d'Éric Chevillard et *Tumulte* de François Bon », dans COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, p. 56.

« journal intime sur Internet » à l'indétermination générique issue de ses usages et formes multiples. Cet examen nous a permis de mettre en relief comment le blogue *fait genre* chez les utilisateurs qui se servent de ses potentialités pour expérimenter de nouvelles formes d'écritures subjectives, sociales, impulsives, combattives, et comment, par conséquent, celles-ci se révèlent porteuses d'effets génériques.

Par la suite, le deuxième chapitre de ce volet s'est fait l'occasion pour nous de présenter plus en détail le blogue de Chevillard, tout comme de mieux le situer dans le contexte général d'une pratique socialement reconnue du médium. Nous avons vu que s'il reprend de nombreux éléments spécifiques à celle-ci, dont l'écriture subjective et fragmentaire, la tendance à la confession, l'exploration des modes et des genres et le retour sur le quotidien, *L'autofictif* se distingue toutefois de l'usage courant par sa forme singulière et statique, son refus des commentaires et sa réticence à l'exploitation des pleines possibilités du support. Nous appuyant sur cette observation, nous avons pu poser que le blogue chez Chevillard constitue, plus qu'un simple divertissement d'une écriture en cours, le cœur même d'une expérience littéraire, une chronique sur le quotidien de l'auteur où celui-ci peut librement s'observer comme personnage et se représenter dans des univers comiques et fantastiques où la réalité côtoie la fiction.

Nous avons donc entrepris, dans la seconde partie de ce chapitre, de dégager ce que les cinq volumes parus de *L'autofictif* récupèrent d'une pratique d'écriture sur Internet, en portant plus particulièrement notre attention sur deux « effets » constitutifs du blogue vécu comme genre : l'essai sur le quotidien de l'auteur et la tentation du décollage fictionnel. De cette analyse, il est ressorti que *L'autofictif* adopte une attitude ludique avant tout, la fragmentation de l'écriture imposée par la publication journalière suscitant la digression, le renouvellement constant des codes et la recherche de la « formule-choc<sup>104</sup> » humoristique; et la liberté de se dire autrement sur un blogue occasionnant le brouillage du réel et du fictif, tout comme la fluctuation de la figure de l'auteur. Du reste, nous avons vu que ces jeux de postures et d'identités, nourris par les possibilités du langage et son potentiel aphoristique, génèrent une dynamique d'écriture « fluide », sans cesse renouvelée par les dispositions particulières de chaque jour.

---

<sup>104</sup> BESSARD-BANQUY, Olivier. *Le roman ludique : Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, Éric Chevillard*, p. 147.

Enfin, l'ultime chapitre de ce volet critique s'est concentré plus particulièrement sur les tensions dans *L'autofictif* soulevées par le changement de support et le paradoxe d'un projet « [vouant] au diable les livres, pour mieux les célébrer<sup>105</sup> ». Nous avons tout d'abord souligné que la mise en livre du blogue renforce la tension dans l'œuvre entre logique séquentielle et chronicité du contexte, et qu'elle oriente certains motifs et schémas dans l'écriture, prouvant que la démarche de l'auteur est tout autant travaillée par la sortie du livre prochain que par la forme blogue, dont *L'autofictif* ne fait d'ailleurs presque jamais mention. Ce constat nous a permis de réfléchir au problème que pose toutefois l'interprétation des livres en tant que « journaux », tout comme à l'impossibilité pour le lecteur de négliger les nombreux effets-blogues, dont la fluidité du portrait de l'auteur, qui se soumettent à la compréhension du projet de Chevillard. Dans la seconde partie de ce chapitre, nous avons donc pu mettre en évidence que *L'autofictif* sous forme de livre, chargé d'échos d'une pratique d'écriture sur blogue et conviant rituellement le lecteur à poursuivre sa lecture sur le Web, impose au support livresque un rapport direct à la fluidité d'une page virtuelle infinie qui le fait sans cesse déborder de sa « totalité » fixée.

Pour définir cette œuvre à la frontière entre deux supports, nous nous sommes intéressé dans la dernière partie de ce volet critique au terme « blivre », en lequel toutes les tensions qu'incarne *L'autofictif* semblent trouver résonance, preuve encore une fois que « [l]a solution chevillardienne à l'équation qui se propose aux écrivains contemporains [... se situe] dans cet "entre deux", cette voie pavée d'ambivalence : écrire *avec* et *contre* la littérature, *avec* et *contre* la langue, *avec* et *contre* la logique<sup>106</sup> »; *avec* et *contre* un blogue, *avec* et *contre* le livre. Ce paradoxe auquel fait face Chevillard avec *L'autofictif* est également celui devant lequel sont placées les œuvres numériques (hypertextes de fiction, blogues-œuvres), étant régulièrement confrontées sur Internet à leur manque de pertinence et de sérieux, n'étant bien souvent cautionnées par aucune instance de légitimation, ni prix, ni critique. Il en va de « l'indétermination de ce que l'on peut appeler "œuvre électronique"<sup>107</sup> », et cette indétermination, recherchée par Chevillard dans *L'autofictif*, est celle d'une écriture lucide, s'amusant des nombreux paradoxes qui l'habitent. Aussi, quelle attitude revient-il à la littérature d'adopter

---

<sup>105</sup> POIRIER, Jacques. « De la littérature et autres bagatelles : sur Éric Chevillard », dans DAMBRE, Marc et Bruno BLANCKEMAN (dir.). *Romanciers minimalistes, 1979-2003*, p. 23.

<sup>106</sup> DANIEL, Marc. « L'art du récit chez Chevillard », p. 267.

<sup>107</sup> BOUCHARDON, Serge. *Un laboratoire de littératures : littérature numérique et Internet*, p. 102.

dans ces conditions? Peut-elle, doit-elle garder le « sérieux révérenciel et mortifère où l'enferme toute tradition "classique"<sup>108</sup> » ou n'a-t-elle d'autre choix que de se tourner vers le jeu, l'autodérision? Conséquemment, quelle est cette position défendue par Chevillard (autant dans ses romans que sur son blogue), sinon celle d'un auteur ayant compris que « le temps de la littérature est fini<sup>109</sup> », qu'« elle est d'une impuissance notoire » (*APF*, 60) dans la vie de chaque jour, et qu'elle trouve dès lors son fondement dans le rejet de ses codes et du sérieux?

Sans les rudes cahots de la route, au terme du *voyage*, pas de *goyave*.

*star* au miroir se voit déjà mangée par les *rats*

Littérature, ma belle, sais-tu que tu emmerdes tout le monde? (*A*, 19)

---

<sup>108</sup> *Ibid*, p. 28.

<sup>109</sup> LEPLÂTRE, Florine. « Douze questions à Éric Chevillard ».

## ANNEXE

Capture d'écran de *L'autofictif* datée du 9 janvier 2014

# L'autofictif

1 2 3 4 5 6 7 8 9 [suivant](#) [fin](#)

Jeudi 9 Janvier 2014

## 2136

La pensée en roue libre retourne toujours à certains lieux du passé qui n'ont pourtant rien de bien remarquables et où nous n'avons pas souvenir avoir rien vécu non plus d'extraordinaire. Ce peut être un hall d'entrée, une allée, un bout de jardin ou de rue..., des endroits assez neutres, vaguement déprimants. Ce sont des ornières du chemin dans lesquelles inexplicablement notre pied est resté coincé, autant de tombes déjà où nous semblons condamnés à demeurer enfouis éternellement.

L'entrée des artistes se fait par la sortie de secours.

Mon lecteur arrivait au bout de l'œuvre, la dernière page du dernier livre enfin ; il poussa un soupir, allongea les jambes, renversa la tête en arrière et me vit arriver avec de la copie fraîche : j'avais travaillé toute la nuit.

[Parution aujourd'hui, aux Éditions de Minuit, du [Désordre azerty](#)]

 2  2  1 

Par [Éric Chevillard](#)

Mercredi 8 Janvier 2014

## 2135

Ce fut l'époque où des pays étrangers commencèrent à me visiter. Il y eut d'abord l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, puis de plus lointains pays s'aventurèrent jusqu'à moi.

Je reçus dans ces années-là la visite de la Tunisie, du Mali, de la Russie, de la Mongolie et de la Chine qui me traversèrent de part en part. Les États-Unis aussi s'offrirent un bref séjour. J'accueillis tout ce monde-là le plus aimablement possible.

**À paraître**



**En librairie**



## BIBLIOGRAPHIE

### 1. CORPUS

#### Corpus principal

CHEVILLARD, Éric. *L'autofictif*. En ligne. <<http://1-autofictif.over-blog.com/>>

———. *L'autofictif*, Talence, L'Arbre vengeur, 2009, 251 p.

———. *L'autofictif voit une loutre*, Talence, L'Arbre vengeur, 2010, 251 p.

———. *L'autofictif père et fils*, Talence, L'Arbre vengeur, 2011, 274 p.

———. *L'autofictif prend un coach*, Talence, L'Arbre vengeur, 2011, 290 p.

———. *L'autofictif croque un piment*, Talence, L'Arbre vengeur, 2013, 246 p.

#### Textes cités du même auteur

———. *L'auteur et moi*, Paris, Minuit, 2012, 299 p.

———. « Mystère et boule de blog », sur Libération.fr. En ligne. <[http://ecrans.liberation.fr/ecrans/2011/03/18/mystere-et-boule-de-blog\\_949358](http://ecrans.liberation.fr/ecrans/2011/03/18/mystere-et-boule-de-blog_949358)> Page consultée le 4 mars 2014.

### 2. ÉTUDES SUR LE CORPUS ET ENTREVUES

ARTUS, Hubert. « Ces blogs qui deviennent des livres : l'expérience Chevillard », sur rue89.com. En ligne. <<http://blogs.rue89.com/cabinet-de-lecture/2009/03/14/ces-blogs-qui-deviennent-des-livres-lexperience-chevillard>> Page consultée le 25 janvier 2012.

BERNARD, Émilien. « Éric Chevillard : "J'admire l'angélisme des pessimistes. Comme si la situation pouvait empirer encore!" », sur Article11.info. En ligne. <<http://www.article11.info/?Eric-Chevillard-J-admire-l>> Page consultée le 4 mars 2014.

BROCHEN, Vanessa. « L'autofiction chevillardienne : parodie ou redéfinition? », mémoire présenté en vue de la validation de la première année de Master, Université Paris Sorbonne IV, 2012, 116 p.

BON, François. « Chevillard | l'autofictif site, l'autofictif livre », sur tierslivre.net. <<http://www.tierslivre.net/spip/spip.php?article1623>> Page consultée le 26 octobre 2013.

DANIEL, Marc. « L'art du récit chez Chevillard », thèse de doctorat, Université Paris 3 – Sorbonne Nouvelle, 2012, 323 p.

FARIA, Dominique. « Lire un blog : *L'autofictif* d'Éric Chevillard », dans LAUREL, Maria Herminia, Maria de Jesus CABRAL et Lénia MARQUES (dir.). *Carnets : Cultures littéraires, nouvelles performances et développements*, numéro spécial automne/hiver 2009, pp. 173-181.

LAVAL, Martine. « Que disent les écrivains sur leurs blogs? », sur Téléràma.fr. En ligne. <<http://www.telerama.fr/techno/que-disent-les-ecrivains-sur-leurs-blogs,39602.php>> Page consultée le 23 mars 2012.

LEPLÂTRE, Florine. « Douze questions à Éric Chevillard », sur eric-chevillard.net. En ligne. <[http://www.eric-chevillard.net/e\\_inventaireinvention.php](http://www.eric-chevillard.net/e_inventaireinvention.php)> Page consultée le 30 janvier 2012.

MAGNIN, Jean-Daniel. « L'autofictif répond à des questions », sur ventscontraires.net. En ligne. <[http://www.ventscontraires.net/article.cfm/5737\\_1\\_autofictif\\_repond\\_a\\_des\\_questions.html](http://www.ventscontraires.net/article.cfm/5737_1_autofictif_repond_a_des_questions.html)> Page consultée le 4 mars 2014.

RIENDEAU, Pascal. « Des leurres ou des hommes de paille », sur eric-chevillard.net. En ligne. <[http://www.eric-chevillard.net/e\\_roman2050.php](http://www.eric-chevillard.net/e_roman2050.php)> Page consultée le 4 mars 2014.

THUMEREL, Patrice. « Éric Chevillard, *L'autofictif* », sur Libr-critique. En ligne. <<http://www.t-pas-net.com/libr-critique/chronique-eric-chevillard-lautofictif/>> Page consultée le 26 octobre 2013.

### 3. THÉORIE

#### Ouvrages critiques et théoriques

ARCHIBALD, Samuel. *Le texte et la technique*, Montréal, Le Quartanier, 2009, 310 p.

BESSARD-BANQUY, Olivier. *Le roman ludique : Jean Echenoz, Jean-Philippe Toussaint, Éric Chevillard*, Lille, Presses universitaires du Septentrion, 2003, 288 p.

BIRKERTS, Sven. *The Gutenberg Elegies : The Fate of Reading in an Electronic Age*, Winchester, Faber & Faber, 2006, 231 p.

BLANCKEMAN, Bruno. *Les fictions singulières : étude sur le roman français contemporain*, Paris, Prétexte Éditeur, 2002, 167 p.

BOUCHARDON, Serge (dir.). *Un laboratoire de littératures : littérature numérique et Internet*, Paris, Bibliothèque publique d'information, 2007, 268 p.

BOURASSA, Renée. *Les fictions hyperméditatives*, Montréal, Le Quartanier, 2010, 303 p.

BRAUD, Michel. *La forme des jours : pour une poétique du journal personnel*, Paris, Seuil, 2006, 320 p.

COULEAU, Christèle et Pascale HELLÉGOUARC'H (dir.). *Les blogs. Écriture d'un nouveau genre?*, Paris, L'Harmattan, 2010, 197 p.

DAMBRE, Marc et Bruno BLANCKEMAN (dir.). *Romanciers minimalistes, 1979-2003*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2012, 351 p.

DERRIDA, Jacques. *De la grammatologie*, Paris, Minuit, 1967, 445 p.

DOUGLAS, J. Yellowlees. *The End of Books – Or Books Without End? : Reading Interactive Narratives*, Ann Arbor, University of Michigan Press, 2000, 205 p.

KERNAN, Alvin. *The Death of Literature*, New Haven, Yale University Press, 1990, 239 p.

MICHAUD, Ginette. *Lire le fragment : transfert et théorie de la lecture chez Roland Barthes*, Ville Lasalle, Hurtubise HMH, 1989, 320 p.

MORET, Philippe. *Tradition et modernité de l'aphorisme*, Genève, Librairie Droz, 1997, 425 p.

MURA-BRUNEL, Aline (dir.). *Chevillard, Echenoz : filiations insolites*, Amsterdam; New York, NY; Rodopi, 2008, 140 p.

ROBIN, Régine. *Le Golem de l'écriture : de l'autofiction au cybersoi*, Montréal, XYZ éditeur, 2005, 288 p.

SCHMITT, Arnaud. *Je réel, je fictif : au-delà d'une confusion postmoderne*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail, 2010, 202 p.

SIMONET-TENANT, Françoise. *Le journal intime : genre littéraire et écriture ordinaire*, Paris, Téraèdre, 2004, 191 p.

VAILLANT, Alain. *L'histoire littéraire*, Paris, Armand Collin, 2010, 391 p.

VANDENDORPE, Christian. *Du papyrus à l'hypertexte : essai sur les mutations du texte et de la lecture*, Montréal, Boréal, 1999, 259 p.

VUILLEMIN, Alain. *Littérature et informatique : la littérature générée par ordinateur*, Paris, Presses de l'Université Artois, 1995, 367 p.

WALKER RETTBERG, Jill. *Blogging*, Cambridge, Polity Press, 2008, 176 p.

WARDROP-FRUIIN, Noah et Nick MONTFORT (dir.). *The New Media Reader*, Cambridge, MIT Press, 2003, 823 p.

WOLTON, Dominique. *Internet et après? : une théorie critique des nouveaux médias*, Paris, Flammarion, 1999, 240 p.

### Récits et essais

ALFERI, Pierre. *Kiwi*, Paris, POL, 2012, 530 p.

BON, François. *Après le livre*, Paris, Seuil, 2011, 275 p.

CARRIÈRE, Jean-Claude, Umberto ECO et Jean-Philippe DE TONNAC. *N'espérez pas vous débarrasser des livres*, Paris, Grasset, 2009, 342 p.

QUIGNARD, Pascal. *Une gêne technique à l'égard des fragments*, Montpellier, Fata Morgana, 1986, 70 p.

SCHEER, Léo. *Traité de savoir-vivre à l'usage des jeunes générations de blogueurs*, Paris, Éditions Léo Scheer, 2011, 158 p.

TOURNIER, Michel. *Journal extime*, Paris, La Musardine, 2002, 236 p.

### Articles, chapitres de livres et pages Internet

BISENIUS-PENIN, Carole. « La fiction oulipienne, un imaginaire sous contraintes? », dans *Paroles, textes et images : formes et pouvoirs de l'imaginaire*. Vol. 2, *Cahiers Figura*. En ligne. <<http://oic.uqam.ca/fr/articles/la-fiction-oulipienne-un-imaginaire-sous-contraintes>> Consulté le 1<sup>er</sup> février 2014.

COOLS, Valérie et Alexandre BÉLAND-BERNARD. « Les blogues de création littéraire : innovation ou recyclage de formes préexistantes », sur [mondesfrancophones.com](http://mondesfrancophones.com). En ligne. <<http://mondesfrancophones.com/espaces/cyberespaces/les-blogues-de-creation-litteraire-innovation-ou-recyclage-de-formes-preexistantes/>> Page consultée le 4 mars 2013.

COOVER, Robert. « The End of Books », dans WARDRIP-FRUIIN, Noah et Nick MONTFORT (dir.). *The New Media Reader*, Cambridge, MIT Press, 2003, pp. 705-709.

CAMUS, Audrey. « En haine du roman : “la marquise toujours recommencée” d'Éric Chevillard », sur @analyses, revue de critique et de théorie littéraire. En ligne. <<http://www.revue-analyses.org/index.php?id=1730>> Page consultée le 14 avril 2012.

DUFOUR, Geneviève et Pierre-Luc LANDRY. « Les nouveaux salons », sur [Salon double](http://salondouble.contemporain.info). En ligne. <<http://salondouble.contemporain.info/antichambre/les-nouveaux-salons>> Page consultée le 8 mars 2012.

LANGÉ, Stephanie. *Blooks – The New books?*, Seminar paper, GRIN Verlag, 2013, 56 p.

MORRISON, Aimée. « Blog and Blogging : Text and Practice » dans SIEMENS, Raymond George et Susan SCHREIBMAN (dir.). *A Companion to Digital Literary Studies*, Malden, MA; Oxford, Blackwell Pub., 2007, pp. 369-387.

LA FIN DES LETTRES

## 1. Du bogue littéraire au bogue de l'an 2000

*Puis tous les livres furent numérisés. On cessa de publier des volumes de papier. On brûla la plupart de ceux qui restaient, pour faire de la place. Les autres finirent par tomber en poussière. Alors se produisit le fameux bug.*  
*L'autofictif croque un piment, p. 154*

Confrontant d'un côté le livre et le bogue, et de l'autre la poste et le courriel, mes volets critique et création se retrouvent principalement liés par la thématique du changement de technologie, voire de paradigme, qui, de part et d'autre, affecte les *lettres*, soit la connaissance littéraire et les messages adressés par la poste. Ils interrogent le sentiment d'instabilité, de réticence et d'incertitude accompagnant les discours social et littéraire à l'aube de la « révolution numérique » annoncée par Internet, le courriel et les bogues. Dans les deux cas, la rencontre entre pratiques modernes et traditionnelles se révèle traversée de contradictions, problématisant la question de la valeur, de ce qui s'avère ou non garant de la littérature, et le sort se destinant désormais pour celle-ci. Le paradoxe de *L'autofictif*, s'étant débarrassé du livre pour ensuite y revenir de façon définitive, est révélateur de cette incertitude entourant le mariage de la littérature avec les nouvelles technologies, qui souffre encore aujourd'hui d'un déficit de légitimité, parce que pèse toujours plus fortement sur lui la menace qu'il fasse un jour disparaître le livre et la littérature dite « classique » avec lui. C'est cette même indécision qui guette les lettres manuscrites dans mon volet création, sur lesquelles plane un danger d'extinction signalé par l'apparition du courriel et l'ultra-performance du Web dans toutes les sphères communicationnelles. En conséquence, en traitant de la révolution médiatique préparée par Internet et de la disparition des *lettres*, mon texte s'inscrit dans le cadre d'une réflexion plus large sur la littérature à l'heure des médias numériques, à laquelle participe Éric Chevillard avec *L'autofictif* et l'ambiguïté d'un projet simultanément bogue et livre.

Dans *Florence ou la machine*, cette incertitude entre les médiums est représentée par un symbole phare, celui du bogue de l'an 2000, qui cristallise toutes les inquiétudes et les peurs d'une société « moderne » aux prises avec une technologie qu'elle maîtrise encore mal et dont elle redoute les contrecoups sur ses habitudes et coutumes. Ayant non seulement marqué l'imaginaire de la fin du monde, mais aussi permis de mettre au jour une anxiété révélatrice d'un nouveau millénarisme, ce symbole récupère à la fois l'idée de changement d'époque et de support, et celle d'une course à la ruine collective, sentiment qui se trouve

accentué dans mon texte par les titres des quatre parties, se présentant sous la forme d'un décompte accéléré menant vers l'an 2000<sup>110</sup>. Le bogue, présage d'une déchirure entre deux époques, se fait ainsi l'élément polarisateur qui scinde les personnages en deux camps par la mise en scène d'un conflit générationnel où l'une et l'autre partie luttent, bien au-delà d'une forme, pour un *imaginaire* : le sacré, l'intimité, le tangible de la lettre, contre la modernité, la performance et l'accessibilité du courriel. Aux Timbrés<sup>111</sup>, derniers défenseurs et reliques d'une société qui s'apprête à changer radicalement par l'arrivée du courriel, s'opposent un gourou de l'ordinateur et ses nombreux partisans, ce qui ravive une authentique dispute entre Anciens et Modernes au vingtième siècle. Pour ces deux écoles de pensée, le bogue porte en lui l'espoir d'une victoire de l'un sur l'autre et la fin des incertitudes. Or la non-résolution de cette querelle au lendemain du 31 décembre 1999 invite à croire, comme le soulève Dominique Wolton, qu'« [o]pposer les anciens aux nouveaux médias est une problématique dépassée. Il faut les penser ensemble<sup>112</sup> » dans une sorte de rapport obligé qui n'est pas sans soulever la problématique propre à *L'autofictif*, le lecteur ne pouvant faire abstraction du bogue dans sa lecture des livres. Aussi, dans les deux volets, le « fameux bug » évoqué par Chevillard en exergue de cette partie ne se trouve pas dans le triomphe d'une technologie sur l'autre, mais bien dans leur difficile coexistence. C'est donc également dans la thématique du passage que se rejoignent les deux volets de ce mémoire, passage qui, du bogue au livre et de 1999 à 2000, se vit bel et bien comme un bogue.

Entamant sa première année de cégep lors des événements relatés dans *Florence ou la machine*, Melbourne, héros de cette histoire, est de cette génération de jeunes adultes ayant grandi dans un monde progressivement façonné par l'arrivée d'Internet et de l'ordinateur, et que la maîtrise intuitive de ces technologies détourne sensiblement de leurs aînés. Par conséquent, Melbourne se trouve aux prises avec un autre bogue, identitaire celui-là, qui le partage entre son appartenance à son groupe de philatélistes et son intérêt croissant pour l'ordinateur, déchiré d'une part par l'idée d'une trahison de la valeur et de l'autre par celle d'une liberté que seul Internet peut offrir. Tout comme les auteurs numériques en marge de la littérature « classique » et de sa chaîne de production symbolique sont forcés d'interroger la

---

<sup>110</sup> Ces quatre parties sont respectivement titrées : « Moins quatre mois », « Moins trois mois », « Moins un mois » et « Moins trente minutes ».

<sup>111</sup> Groupe constitué de quatre philatélistes octogénaires souhaitant vivement l'arrivée du bogue.

<sup>112</sup> WOLTON, Dominique. *Internet, et après? : une théorie critique des nouveaux médias*, p. II.

littérarité de leur pratique – peuvent-ils encore, sur le Web, se réclamer de la littérature? – Melbourne doit également remettre en question son propre usage d’Internet vis-à-vis de sa passion pour une philatélie bientôt dépassée. Le titre de mon volet création, *Florence ou la machine*, évoque d’ailleurs cette indécision de Melbourne entre la possibilité qu’offre le Web de courtiser son amour de jeunesse par le clavardage et la peur d’encourir par ses actions la mort de sa passion. Car Melbourne, mû d’abord par un sentiment de culpabilité né de sa relation marginale avec la machine, exploite au départ Internet par simple curiosité, puis, comme Chevillard, se laisse prendre au jeu, développant vite un fort intérêt pour l’ordinateur et l’accès facile au langage qu’il sous-tend. De la même façon que les blogues permettent à chacun de faire entendre sa voix, le clavardage se fait l’occasion pour Melbourne d’aiguiser la sienne, l’encourageant comme le fait Chevillard à se servir d’Internet comme d’un outil d’exploration des potentialités langagières libre de toute contrainte (éditoriale, temporelle). Plus qu’un lieu d’échanges, le Web devient donc le laboratoire où Melbourne peut virtuellement tout accomplir, même conquérir Florence.

## 2. J’ai donc ouvert un vilain blogue de création

Entrecoupé d’images et d’encadrés faisant usage de différentes polices de caractère, mon volet création comporte une dimension ludique qui n’est pas sans rappeler celle inhérente aux écritures sur Internet. Embrassant le parallèle de la littérature numérique avec la paralittérature et le jeu<sup>113</sup>, l’histoire de Melbourne se présente sous la forme d’un récit d’aventure comique multipliant les références aux films populaires, aux séries télévisuelles ainsi qu’aux jeux vidéo. L’humour, comme chez Chevillard, y tient une place déterminante. C’est avant tout par lui que se résolvent narrativement plusieurs situations de l’histoire, la plupart des phrases du texte cherchant à se conclure dans un rire, et la dérision, l’absurde et l’ironie servant de moteurs aux péripéties. Détournement d’expressions figées, ton satirique, hyperboles, plaisanteries, l’écriture du texte est ainsi fortement contaminée par un certain nombre de procédés qu’affectionne Chevillard dans l’ensemble de son œuvre et plus particulièrement dans son blogue. La dynamique et l’humour propres à *L’autofictif* ont donc servi d’inspirations directes à l’écriture de mon volet création, lui donnant certains de ses motifs récurrents, dont les métaphores sur le règne animal et la réflexion sur les nouvelles technologies, et

---

<sup>113</sup> cf. BOUCHARDON, Serge (dir.). *Un laboratoire de littératures : littérature numérique et Internet*, p. 175-176.

plusieurs de ses attributs formels, dont l'exigence d'un discours s'inscrivant dans le présent de l'énonciation, la forme fragmentaire et l'écriture à contrainte. En effet, sur l'exemple de *L'autofictif* et de sa règle des trois fragments, mon texte adopte la forme de courts paragraphes ne dépassant jamais quatre lignes, laquelle implique alors une tension constante, que l'on retrouve chez Chevillard, entre le continu de l'histoire ou le caractère sériel des gestes et le discontinu de la forme fragmentaire. Représentative du blogue en tant que médium se consultant rapidement, la forme courte est également nécessaire à l'enchaînement des péripiéties racontées dans mon volet création, car de même qu'un match de sport effréné, l'histoire se tisse en simultané de la narration, contraignant parfois le narrateur à négliger volontairement certains détails pour suivre le récit. Cette dynamique, répondant du fantasme d'une « écriture performative<sup>114</sup> », cherche d'abord à symboliser la griserie qu'éprouve l'écrivain de voir son texte être diffusé dans l'instant suivant son écriture.

Enfin, tout comme *L'autofictif* sous forme livre, *Florence ou la machine* a d'abord fait l'objet d'un blogue, « L'archéobogue », hébergé sur la plateforme du journal en ligne *Voir*<sup>115</sup>. Publiés chaque semaine du 2 septembre 2012 au 6 janvier 2014 à l'instar d'un roman-feuilleton, les fragments de mon volet créatif ont ainsi pu profiter d'un lectorat fidèle et susciter des commentaires ayant guidé la réécriture du récit. Bien que ce dernier n'ait pas été rédigé directement sur le blogue, mais dans un logiciel de traitement de texte, et qu'il n'active en outre aucun effet particulier susceptible de le rapprocher d'une pratique reconnue du blogue (écriture sur le quotidien, fonctionnalisation d'un discours de l'intime), il a tiré de cette forme une seconde règle d'écriture : celle de la publication régulière. Ainsi, la diffusion sur blogue s'est vite imposée comme contrainte obligeant des mises à jour à dates fixes, un contrat stimulant chaque semaine la rédaction d'une portion de chapitre et favorisant l'émergence d'idées nécessaires à l'écriture. *Florence ou la machine* est donc avant tout, de même que *L'autofictif*, le produit d'une expérimentation soutenue du blogue et de ses effets médiatiques.

---

<sup>114</sup> « Et pourtant, n'aspirens-nous pas depuis toujours à une littérature performative? », dans CHEVILLARD, Éric. « Mystère et boule de blog ».

<sup>115</sup> « L'archéobogue », sur Voir.ca. En ligne. < <http://voir.ca/simon-ares/> > Page consultée le 26 mars 2014.

VOLET CRÉATION

Florence ou la machine

#### NOTE AU LECTEUR

La mise en page du volet création fait partie intégrante du projet, c'est pourquoi les interlignes et les marges ne se conforment pas au protocole de l'Université.

*Whenever one honestly defies a tradition,  
one becomes, in reality, the more responsible to it.*  
Glenn Gould

## PREMIÈRE PARTIE

### Moins quatre mois

---

*La proximité! La proximité nous gauchit.  
Scrutez les yeux d'un homme et vous y verrez  
votre visage arrondi.*

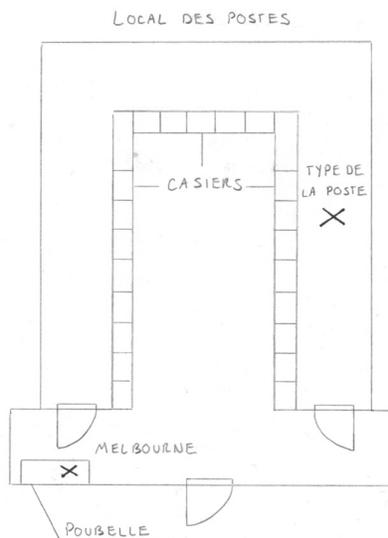
Magnus Ford – *Ode au millénaire*

#### CHAPITRE UN Une affaire d'initiés

*Où l'on fait connaissance avec notre personnage.*

Pareille tournure du sort ne s'invente pas : c'est dans les poubelles que Melbourne tombe sur Glenn Gould. Bien au fond, chiffonné sous une pile de publicités sexistes pour le Coq du coin. Qui l'eût cru? Toutes ces expéditions dans les ordures enfin justifiées!

Chaque vendredi, c'est jour de fouille pour Melbourne au local des postes, chambre forte où sont réunies toutes les boîtes aux lettres du quartier. Malgré sa volonté d'agir avec la discrétion d'une taupe, il est bien connu du type chargé de trier le courrier dans l'arrière-pièce.



Devinant par le grabuge qu'il s'agit de Melbourne de l'autre côté des casiers, le type lui demande comme à son habitude si la pêche est bonne. Cette fois, pour toute réponse, il obtient ce genre de sacre à faire abriter les enfants, qu'il serait sans doute imprudent de reproduire ici sans mise en garde parentale.

C'est bon signe. En matière de réplique, on peut en effet faire pire, surtout lorsqu'on sait que, pour Melbourne, trouver quoi dire est souvent chose difficile. Sur son visage, ce sont chaque fois mille petits muscles en concert qui le confirment.

Qu'à cela ne tienne. Croyant tenir là le germe d'un premier dialogue en bonne et due forme, le type de la poste redouble d'audace et s'enquiert sans tarder de la prise en question. Déjà dans l'arrière-pièce, on flaire le gros gibier. Tout de suite, les grands noms sont évoqués : la reine, Bryan Adams?

Quoiqu'on ait pratiquement le doigt dessus, Melbourne choisit pour l'heure de ne rien divulguer, autrement plus concerné par la série de manœuvres casse-gueule qu'il enchaîne afin de se sortir indemne des poubelles. Une chance pour lui qu'il est seul témoin de la scène.

À le voir s'y prendre, il devient vite apparent qu'évoluer dans les ordures n'est pas son fort. Hélas, il ne se fait pas de parfait passe-temps. Quand même se trouverait-il des gisements plus faciles d'accès, la philatélie reste à la base une affaire d'initiés.

Ceci dit, notre héros s'en tire jusqu'ici décemment pour un amateur de sa trempe. La table est donc mise pour un minimum de bleus, d'autant plus que surgit le type de la poste en renfort des coulisses, question de le remettre une fois pour toutes sur pieds. Le pauvre, il était temps qu'on le délivre de là.

Cependant, qu'on ne le pense pas pour autant tiré d'affaire. Son bienfaiteur et lui ne se sont jamais parlé qu'à travers les casiers du local, et voilà maintenant qu'ils se dévisagent en silence. Il s'agit sur le coup d'échanger des phrases anodines, politesse oblige, or on sait que parfois ça ne vient pas.

Tiens, j'en ai rarement vu des comme lui, dit tout compte fait le type de la poste à propos du timbre que Melbourne exhibe à la façon d'un leurre, le temps de se doter d'une réplique satisfaisante.

Sauf qu'avec les difficultés qu'on lui connaît pour nourrir même le plus banal des bavardages, Melbourne provoque l'inconfort en refusant de ciller comme en face d'un ours, la mâchoire aussi frétilante qu'un poisson par terre et Glenn Gould au bout des doigts.



Soudain pressé d'en finir, le type de la poste lui souhaite alors le meilleur, agrippe son sac à bandoulière, sort, démarre son camion, vire à droite sur le chemin du Fer-à-Cheval, emprunte la bretelle d'accès pour l'autoroute Jean-Lesage, puis déserte cette histoire pour de bon. Débiné, oui, mais qui ne le serait pas?

## CHAPITRE DEUX **Le progrès tentaculaire**

*Où les rebondissements s'enchaînent à vitesse fulgurante et culminent en problèmes gastriques.*

Si Glenn Gould est dans la poche, pour Melbourne, regagner la maison, c'est une autre paire de manches. D'abord, il y a sa vieille bécane rouillée qui rend l'exercice plus ardu pour les cuisses, puis, couronnant le tout, la grosse pente à gravir qui le fait progressivement transpirer de partout sans retenue.

De quoi maudire à jamais l'inventeur de la bicyclette, car en face du Super Club il croise Florence, à qui mieux vaut ne pas montrer qu'on a chaud pour faire bonne impression. Non pas qu'elle tienne la chose en horreur, mais, pourquoi se mentir, elle est de ces filles qui généralement préfèrent leur sportif sec.

Alors il pédale sans même demander son reste, à la vitesse qu'il faut pour n'être sous peu qu'une tache au loin. De toute façon, qu'aurait-il bien pu faire? En l'absence d'un plan de match éprouvé, freiner pour des civilités reviendrait à tuer l'amour dans l'œuf.

Heureusement, dans ce cas, qu'il a Glenn Gould, ainsi que toute une soirée pour lui redonner son lustre et le classer parmi les autres timbres de la controversée collection des musiciens canadiens, laquelle n'a retenu que Robert Charlebois de la délégation québécoise. Il s'en offusquerait sûrement, s'il ne s'en fichait pas.

**Critères d'évaluation des suggestions de sujets  
de timbres-postes**

- > Le sujet exerce un attrait auprès de vastes segments de la population canadienne et encourage les Canadiens et Canadiennes de tout âge à acheter et à collectionner des timbres;
- > Le sujet porte principalement sur le Canada et revêt une importance nationale [...];
- > Le sujet contribue à accroître la réputation d'excellence des timbres-postes canadiens tant au pays que dans les cercles philatéliques internationaux.

C'est qu'il a bien d'autres batailles à livrer, comme celle qui l'oppose en ce moment même à la biologie. Car sitôt le stress d'un éventuel face à face avec Florence évacué, c'est tout l'appareil digestif qui reprend du service et l'oblige à serrer les fesses pour les derniers milles du parcours.

Une fois le vélo rangé, la remise verrouillée, Melbourne a lieu de se réjouir : de toute évidence, il a le sphincter solide, assez pour prendre un dernier détour et mettre la main sur la plus récente édition du *Reader's Digest*, le compagnon par excellence de ses intermèdes intestinaux.

Fidèle à ses habitudes, il parcourt en premier le mot pour rire, ne rit pas, puis consulte la rubrique du mot juste, histoire de vérifier qu'il ne commettrait pas d'erreur au moins si par hasard on lui demandait, pistolet sur la nuque, ce que signifie « tautochrone ».

Or c'est à ce moment, crucial, qu'il rencontre un de ces mots qui donnent la chair de poule, et dont on suppose qu'ils feront bientôt du progrès quelque chose de tentaculaire et de cauchemardesque, à la façon d'un gigantesque poulpe écrasant Tokyo. Ce mot-là, c'est « courriel ».

En lisant la définition qu'en donne le *Digest*, soit celle de « [n.m.] courrier électronique », Melbourne s'interroge sur la possibilité que la fin des postes coïncide avec l'apparition des premiers cyborgs. Puis, la véritable question s'ensuit : quel avenir attend les timbres, sinon celui de bourre-cartable?

Un frissonnement secoue soudain Melbourne. Ce n'est pas tant de la peur comme ce mal-être incontrôlable, bien connu des amateurs de films d'horreur, qui s'installe toujours alors que la nunuche est sur le point d'ouvrir le garde-robe où, malheur, il y a le tueur en boule qui se retient de rire.

Aussi, pour calmer ses démons, Melbourne a l'excellente idée de relire aux pages treize à dix-huit le récit pourtant vrai de ces deux frères partis pêcher la truite mouchetée. Les revirements de leur expédition – ça mord? non; ça mord? non – l'absorbent à tel point qu'il en oublie presque les événements de la journée.

### CHAPITRE TROIS **Autant parler d'une bombe**

*Où l'impardonnable est commis de sang-froid, mais où justice traîne.*

Plusieurs minutes sont passées déjà quand la mère de Melbourne cogne à la porte, lui demandant s'il y a lieu de rejoindre le docteur sans délai. Comme ramené de force à l'odorante atmosphère des toilettes, Melbourne tousse une sorte de « non » guttural et coupable, proche du meuglement bovin, puis sort humer l'air pur.

Dans la maison flotte le fumet d'un plat dont seule une mère a le secret; le moyen sûr de ravigoter quiconque après tant d'aventures. Or avant d'aller zieuter ce qui se trame en cuisine, il convient de mettre une tenue moins souillée, le respect d'un fils pour sa mère passe par là.

Melbourne enfle donc un chandail neuf, mais tire auparavant de sa poche l'enveloppe sur laquelle est scotché Glenn Gould; geste impulsif ayant pour effet désastreux de précipiter l'inévitable révélation de ce qui jusqu'alors lui avait échappé : le nom de son père au centre du papier.

Ce constat joue sur les nerfs de Melbourne. À coup sûr, il s'agit d'un homonyme, d'un double, mais rien ne sert de se conter des pipes : son père, connaissant le sérieux morbide

avec lequel Melbourne cherchait ce timbre, aura toutefois préféré le lancer, d'une flexion du bras pleine de mépris, dans les poubelles des postes.

À moins que tout cela ne soit une leçon? Car à Sainte-Julie, chacun sait qu'on ne récolte rien sans se salir les manches, que ce soit les citrouilles en automne ou les grenouilles en été. Dans les circonstances, Melbourne renonce à formuler son grief et s'en retourne vite au souper servi.

Les nouvelles du soir annoncent tragédie sur tragédie, ce qui n'est pas sans relever le goût de l'assiette. On se réjouit de ne pas avoir pris part à ce drame à la fabrique, où le patron, plus froid que froid, communiquait les prochaines coupures à son employé le moins performant : ici, là, et là, près du thorax.

De fait, Melbourne se ressert une troisième et quatrième fois, manifestement sans gêne aucune pour les enfants du tiers-monde, et, le porc, mange à tel point que sa mère doit lui rappeler d'en laisser pour son père, parti faire des courses à Boucherville avec pour toute nourriture une gomme à saveur de gomme.

Pas la peine de négocier serré, de découper moins large, cette ultime part de pouding, il ferait bien de l'oublier : la cuisinière veille au grain. D'autant plus que cette gloutonnerie des plus obstinées cache autre chose qu'un appétit de chômeur obèse, à preuve tous ces tics faciaux qui viennent écrire le drame dans son visage.

On pourrait croire qu'à la maison, Melbourne ouvrirait davantage la bouche, or il n'en est rien. Son mutisme est quasi pathologique : et s'il faisait l'erreur de dire « vert olive » au lieu de « vert kaki », même à sa mère, qui ne sait pourtant pas mieux que lui faire la distinction?

L'incapacité de manger ses émotions dévore Melbourne. Dans ses yeux, le feu s'allume, un forgeron fabrique une lame, un karatéka fissure un mur de briques avec son index. Ne pouvant plus tenir, il attaque la chose par les moyens du bord, en déposant devant sa mère l'enveloppe accusatrice à la manière d'une arme ayant baigné dans le crime.

Sa mère au début ne comprend pas, considère le papier d'un air dubitatif, puis, se souvenant de la règle que Melbourne leur avait fait promettre de suivre *ad vitam æternam*, soit de ne jamais, au grand jamais, jeter de timbres, songe qu'il y a de ces enfants qui vous demandent vraiment la lune.

Melby, dit-elle à son fils, et dès lors on pressent l'heure des confessions, la concurrence au magasin joue dur et les choses ne vont plus très bien. Ton père a des soucis plus grands, crois-moi, que de se faire le saint protecteur des timbres.

Et pour cause; dans le marché des tuiles de céramique, largement dominé par des Italiens tous un peu cousins de la fesse gauche, rester dans la course oblige de deux choses l'une : l'obstination du kamikaze ou l'achat d'instruments d'avant-garde identiques à celui qu'on voit justement sortir d'une voiture garée dans la rue.

Suit derrière un personnage à la calvitie prononcée qu'on devine être le père et qui force le pas vers la demeure en tenant dans ses mains le tout dernier Pentium 3, 500 mégahertz. Autant parler d'une bombe, à ce point qu'en l'apercevant, Melbourne entend la mécanique des robots qui s'activent et c'est la panique.



#### CHAPITRE QUATRE **Les Timbrés**

*Où notre personnage, pris au piège, court se réfugier sous l'écorce terrestre.*

Hélas, malgré la profondeur de sa méditation, sa cuillère ne lévite pas, son couteau non plus : sa colère bloque les ondes. C'est bien sa chance, il devra faire preuve de plus d'initiative pour désintéresser la famille de l'ordinateur Pentium qui trône au milieu de la table débarrassée.

Déballé puis branché prestement, le Pentium ronronne à présent comme le minou de la gréliche d'à côté. Prudence, par contre! Peut-être a-t-il aussi du félin les griffes rétractiles qui ne demandent pas mieux que de vous ouvrir la jugulaire une fois que, le dos tourné, vous vous dites mais quel mignon petit chaton?

Seulement, plutôt que de rester sur ses gardes comme le fait si bien Melbourne, son père s'enflamme et se découvre une verve insoupçonnée. Voilà le genre d'acquisition, dit-il, qui propulsera tout rival potentiel à la banqueroute!

Comment retenir l'ovation, le cri? C'est jour de fête, allez : pop! on débouche! Un véritable agent du progrès, ce père, un visionnaire jusqu'aux orteils! Or son discours est saboté par une grimace au fond de la cuisine. Il n'y a pas à dire, être aux premières loges de l'ère technologique ennuie profondément Melbourne.

Et que penser du tranchant de son regard, qui réduirait d'un seul battement de cils ce séquoia centenaire en bran de scie? Là-dessus, le père, hésitant, consulte la mère, et tout se passe dans les yeux, si bien que la scène a des airs de duel mexicain.



Finalement, lorsque le père, guidé par le regard de sa femme, remarque sur la table une enveloppe ouverte à son nom, le Pentium achève l'installation de Windows 98. Voyant cela, le père n'a définitivement plus la tête aux excuses, et, pour Melbourne, c'est pousser le détachement jusqu'à la cruauté.

Comme il fallait le prévoir, ce dernier tremble de rage. Être un soir de pleine lune, la lycanthropie l'emporterait sûrement. C'en est trop. Dans ce qui a tout l'air d'une astuce élaborée sur l'instant pour déguerpir en douce, il tousse à fendre l'âme et se reconnaît très contagieux.

Seule issue possible : sa chambre au sous-sol, bunker préservé dans une épaisse couche de poussière moyenâgeuse qu'il dédaigne de balayer. Le risque avec ce type d'écosystème, c'est l'élargissement progressif du sens du mot « déchet » par les parents : tout bidule est potentiellement condamné.

De plus, au volet trouvailles de bazar, dans sa chambre, on est servi. Des objets de peu de valeur s'entassent dans tous les recoins, tellement qu'on les croirait placés là pour murer

l'endroit. L'hypothèse est bonne : plusieurs gobelets de soupe instantanée Gattuso, camouflés dans les éboulis, confirment une tendance au repli défensif.

Mais ce qui frappe en rentrant, c'est l'immense tour citron de *National Geographic* bien centrée sur la commode qui sert la nuit de veilleuse à Melbourne. Elle dissimule tout à fait l'amas de couronnes Burger King à côté, qui, de toute façon, trahirait les dispositions de son possesseur pour la malbouffe et la royauté.



1. Quelle force de police apparaît sur ce timbre?
2. En vous servant de votre imagination, racontez comment se passe la journée d'un agent de la Gendarmerie royale du Canada et de son cheval.

© Société Canadienne des postes

Quoi qu'il en soit, l'heure est à la philatélie. Respectant le *modus operandi* du collectionneur, Melbourne se lave minutieusement les mains, verse du dissolvant dans un verre et s'installe devant son bureau, pinces et loupe en main. Puis : triple zoom sur Glenn Gould, qui se serait curé les oreilles, avoir su.

Soudain, Melbourne a cette expression singulière qu'affiche le sceptique devant de vraies photographies d'un Sasquatch. Inscrit sur le timbre en caractères minuscules dans le coin supérieur gauche est le sigle « Y2K », suivi de toute une série de symboles qui n'évoquent en rien la musique.

Une vague de choc parcourt alors ses nerfs à partir du ventre et secoue le moindre de ses pores jusqu'à la tête, aussi se trouve-t-il momentanément chargé de statique. Oserait-on par conséquent le dire électrisé pour ainsi risquer l'euphémisme?

A-t-on seulement déjà vu pareille étrangeté? Sur un timbre, encore? Et tandis que les réponses ne pleuvent pas, Melbourne y va d'une audacieuse réflexion : pourquoi le timbre ne remplirait-il pas mot pour mot sa fonction première : faire parvenir un message?

Dans le doute, il est plus que temps de réunir les Timbrés, les vieux compagnons de querelle, à commencer par Chasuble. Chef en matière de casse-têtes et de mots croisés, lui saura sûrement quoi faire de tout ce charabia. Reste à le sortir du lit, pourvu que ses articulations de vieillard tiennent le coup.

## CHAPITRE CINQ **Derrière la dentition**

*Où le récit dévoile sans pudeur une histoire d'amour dans la plus pure des traditions courtoises.*

Délicate opération que ce coup de fil à Chasuble. Évidemment, tout se joue dans les préparatifs : il s'agit de repérer les variables, de prévoir les questions potentielles, d'en écrire les réponses. Or même avec ce plan béton, la marge d'erreur est grande : et si la femme de son ami décrochait pour discuter rhumatismes?

Par chance, Chasuble a précautionneusement rajouté l'afficheur à son forfait téléphonique. Apercevant le nom de famille de Melbourne, il se dépêche de répondre, parle pour deux selon le code établi pour la circonstance, et par cet ingénieux procédé, l'affaire est bientôt déballée dans un minimum d'efforts.

À son tour, Chasuble fronce les sourcils, le menton; l'ensemble du visage y goûte. Pour une affaire, c'en est toute une, admet-il, avant d'ajouter que le cas nécessiterait même enquête, et c'est peu dire, de la part d'un ex-coroner ayant deviné dès le départ la finale choc du *Sixième sens*.

Il ne faut pas se tromper : derrière ses façons de sexagénaire engourdi se cache un octogénaire encore plus engourdi, mais futé comme cinq. Telle est sa botte secrète. Fort malheureusement, tous ignorent où se trouve l'autre.

Il est donc impératif d'examiner ce fameux timbre au plus mautadit. Le rendez-vous se concrétise : dans quinze minutes au Scottish Pub, le temps que Chasuble attrape au passage les Timbrés manquants : Gus alias Ti-Gus, Vanevar fils de Vanevar et Boilot, de drôles d'énergumènes, capables du pire avec les bonnes pilules.

C'est ainsi que Melbourne raccroche et file enfourcher sa fidèle monture. Excepté qu'au détour du cabanon, sa mère est postée sous le porche, et tout porte à croire qu'il va lui falloir innover sur l'excuse de la toux contagieuse. Toutefois, miracle et surprise, elle soupire : tu garderas l'œil ouvert, dit-elle, pour les ratons.

Melbourne soutient son regard et s'empresse de la rassurer, sans compter qu'il sait l'enjeu sérieux. De ses jeux de rôle favoris sur Game Boy, il aura tout de même tiré cette leçon : que les pires bestioles peuvent apparaître à tout moment dans un flash, et que, de coutume, une lutte à mort s'ensuit.



Bon... conclut sa mère, qui pourtant bouille de choses à dire. Une autre fois, sans doute, il devra s'expliquer pour ses manières suspectes, mais ce soir, il y a le nouvel ordinateur et le jeu de solitaire intégré. Pour Melbourne, cela signifie : fonce, et ne regarde pas derrière.

Avec la griserie de vivre précipitant le sang dans ses jambes, Melbourne franchit très tôt la barre fatidique des 20 km/h, étape à laquelle aucun raton, fût-il des plus athlétique et persévérant, ne pourrait vraisemblablement le suivre. C'est sa mère qui serait fière.

L'ennui, c'est qu'à cette allure, Melbourne arrive au pub avant l'heure, et qu'il n'a d'autre option que de tuer les minutes restantes au club vidéo. Pire : il ne remarque pas que Florence y travaille ce soir, et qu'elle n'a pas boutonné son polo jaune et noir jusqu'au cou, tel qu'exigé dans le manuel des employés Super Club.

**Promotions d'août**

- > Achetez une vidéocassette et la 2<sup>e</sup> est GRATUITE (certaines conditions s'appliquent)
- > Louez 2 films ou 2 jeux et le 3<sup>e</sup> est GRATUIT (certaines conditions s'appliquent)
- > Achetez un film adulte et le 2<sup>e</sup> est GRATUIT (certaines conditions s'appliquent)

**Dernières sorties**

L'intra-terrestre  
Analyse-moi ça!  
Marie a un je-ne-sais-quoi

La porte franchie, le premier contact avec elle est trop fort, trop vif; impossible de s'y soustraire. Or un bon coup dans l'estomac le fera, gracieuseté d'un stand à films usagés mal situé qui dérange violemment sa trajectoire. Pour une seconde première impression de la journée, c'est raté sur toute la ligne.

À moins que... Du coin de l'œil, Melbourne repère un sourire complice. Oui! The game is on, comme dirait l'autre, si ce n'est que toute forme de séduction venant de Melbourne s'avère aussi peu intuitive que ces curieuses dislocations d'acrobates au cirque.

Aussi, face à Florence, une question l'obsède : jusqu'où s'étendent leurs affinités? Deux becs, une poignée de main ferme, une modeste gymnastique de sourcils? Des trois options, Melbourne préfère sans contredit les becs, mais choisit contre son gré la paralysie totale du corps.

Le tout complique abondamment les choses. Après quelques secondes à regarder les mouches zigzaguer puis fonder leur famille en plein vol, on se rend bien compte que ce boy meets girl story frappe un mur.

Domage. On les aurait vus, Melbourne en premier, s'éprendre l'un de l'autre à deux pas de la chute à films, le crépitement de la machine à pop-corn en bruit de fond. Malheureusement pour lui, l'amour a d'autres plans, comme de se faufiler par la fenêtre ouverte et de prendre ses jambes à son cou.

Que faire, à présent, sinon feindre d'avoir cru voir quelque chose à bonne distance méritant d'être observé de plus près? Ce film gore par exemple, que Melbourne court attraper tandis que Florence pivote vers un client plus loquace et révèle à tous une imposante armature de broches étincelantes.

Comble d'angoisse pour Melbourne! S'il ne manifestait pas l'intention jusque-là de fuir les lieux, cette vision vient tout changer. Car de même que le gorille laisse à l'occasion percevoir en lui des traces d'humanité, la bouche de Florence incite l'œil à détecter, derrière la dentition, le mécanisme.

Aussi bien dire : le cyborg en elle. Aurait-elle révélé sa véritable nature de zombie suceur de glaire cervicale qu'il aurait pris le large avec la même pulsion primitive de survie. Bref, à juger de sa fuite soudaine, on comprend mieux pourquoi Melbourne traîne dans ce coin de la ville une réputation d'excentrique.

## CHAPITRE SIX **La jambe suisse**

*Où, soyons franc, rien n'arrive.*

À sa défense, il faut rappeler que sa gardienne l'a confronté très jeune au terrifiant spectacle de *Terminator* et de *Blade Runner* en programme double, et que, des années durant, Melbourne a dû tâter ses compagnons d'école pour s'assurer qu'ils n'étaient pas constitués de métaux divers.

Ce qu'il n'a pu faire ce soir avec Florence, en raison du comptoir, principalement. N'empêche, on parle d'un puissant traumatisme : il a beau se gifler, s'efforcer de ne pas laisser ce bête incident gêner ses fantasmes, c'est plus fort que lui, rien n'évoque autant le danger comme ce mariage entre femme fatale et machine tueuse.

Pris d'un sérieux malaise, Melbourne s'assoit dans la lumière crue d'un réverbère. À mesure qu'il récupère ses couleurs, il finit par trouver dans le dénombrement des fissures de l'asphalte une distraction satisfaisante. Les mathématiques ont sur lui cet effet tranquillisant. Deux, trois, quatre, Florence qui, déjà?

Partout non loin du pub, des jambes s'agitent, certaines attirantes, d'autres velues; rien qui ne simplifie son décompte. Bien commodément, c'est à ce moment creux que notre héros perçoit l'écho de son nom tousoté par une voix familière tout juste à quelques pas devant lui.

Surgissent alors dans son champ de vision quatre silhouettes à la démarche fragile mais rigoureuse, typique de vieillards entraînés chaque jour à mettre un pied devant l'autre au

péril de leur verticalité. Vu leur vitesse de croisière, le temps ne manquera pas pour les décrire un tant soit peu.

Celui qui s'est écrié Melbourne! c'est Ti-Gus. Il doit ses rondeurs à la proximité du Coq Express et son impressionnant menu d'aliments frits. Matin, midi, soir, on l'y retrouve la bavette au cou, bravant courageusement les interdits de sa nutritionniste à grandes lèches de sauce brune.

Ensuite : Vanevar fils. Patenteur de naissance, on le reconnaît ce soir à sa dernière fabrication : des lunettes munies d'instruments de météorologie, qui non seulement l'informent en temps réel sur la vitesse du vent, mais le découragent aussi de sortir dans la plupart des cas.

Boitant juste à côté : le légendaire Mortus, ou Boilot de son vrai nom. Lutteur de fête foraine à la retraite mieux connu pour son numéro de l'homme versus l'ours, il a pris sa part de baffes et de tapes non réglementaires. C'est qu'il fallait vraiment l'entendre gémir dans le costume de l'ours.

Puis, traînant de la patte, loin derrière : Chasuble. Ayant perdu sa bonne jambe au contact foudroyant d'une mine sur les plages de France, il avait trouvé ridicule de la remplacer par une approximation de l'original, surtout que le modèle présentait plusieurs défauts de conception graves, question robustesse notamment.

C'était le moment d'être inventif, et Chasuble en a tiré profit. De connivence avec son prothésiste, œuvrant dans le secret d'une cabine abandonnée loin des voyeurs et des autorités religieuses, il a fabriqué des mois durant le tout premier spécimen d'un membre à fonctions multiples. Nom de code : la jambe suisse.

Alliage durable en plastique renforcé, roulettes à billes sous le pied, cendrier sur la cuisse, pipe et tabac derrière le tibia, défibrillateur au-dessus de l'articulation, tiroirs coulissants le long du fémur; un véritable chef d'œuvre pour le prothésiste, et, pour Chasuble, de quoi couler des jours paisibles.

De tous les points de vue, cette jambe est le parent de la robotique moderne; une bonne chose alors que Melbourne ignore tout de cette histoire et prenne le dandinement forcé de Chasuble pour un pas de plus vers le crématorium.

## CHAPITRE SEPT

### Easter egg

*Où notre personnage, ébranlé sans doute par les derniers aléas de sa vie sentimentale, s'abandonne aux vices de l'alcool.*

Ça prend le temps qu'il faut, mais les aînés parviennent enfin jusqu'à Melbourne. Des poignées de main longuement senties sont de mise; on plaisante, on se souvient du soir où Melbourne avait vomi. Puis, c'est bien beau, mais l'heure est venue pour les Timbrés de donner suite à la rencontre au Scottish Pub.

À l'intérieur, on saisit mal ce qu'il y a là de typiquement « scottish ». Le décor est celui d'un chalet montagnard, et la musique alterne entre Brassens et toutes les chansons pop de l'heure. Malgré tout, le pub fait partie du patrimoine culturel de la ville, une affiche en carton brochée sur la devanture le spécifie.

Les Timbrés s'y plaisent, pas de doute : ils ont leur table. À peine sont-ils installés qu'une pin-up du catalogue Sears apporte les menus. Ce soir, spécial sur la poutine au bacon, avise la serveuse. Adjugé! s'exclame Chasuble en frappant d'un bon coup la table avec sa cuillère. On voit toute l'emprise qu'ont les aubaines sur son foie.

Boilot, Vanevar junior et Ti-Gus y vont tous pour la valeur sûre : le burger. Quant à Melbourne, l'hésitation le cloue sur place. Il brûle de soif, mais comment la jouer? Low-profile ou téméraire? Avec sa carrure de porcelet, son visage comme emblème de la candeur et ses dix-sept ans d'existence, la question se pose.

Le fait est qu'au chapitre des mineurs, la règle est plutôt souple au Scottish Pub, mais cette nouvelle serveuse pourrait se révéler d'une rare intransigeance. Tant pis. Le tigre en Melbourne l'emporte sur la biche; d'un doigt sûr, il pointe sur le menu l'ambree de la maison, non sans que son mutisme habituel intrigue la serveuse.

Le soupçon plane, ça se voit. Melbourne craint le pire quand, merci à la BBC, on diffuse à l'instant même un reportage sur les bébés phoques à la télé du pub, rien de tel pour vous adoucir les mœurs. De fait, la serveuse attendrie confirme le choix de Melbourne et puis regardez, non mais regardez leur binette! Jusqu'à ce qu'un Madelinot les fauche.

En passant, la serveuse dit s'appeler Manon, Manoune pour les intimes. Les Timbrés l'oublent déjà. Ce qui s'oublie moins par contre, c'est cette histoire de caractères sur un timbre que Melbourne leur avait promise. Un timbre pareil, c'est le type d'objet qui chavire l'ordre établi. La météorite aplatisant les dinosaures.

Aussi, le timbre n'a pas encore touché la table que les quatre aînés fondent sur lui tel un seul homme, et détectent aisément l'anomalie grâce aux lunettes modifiées de Vanevar qu'ils s'échangent à tour de rôle. On en tombe des nues! Du reste, les incroyables devront se dominer, rien de tout cela ne ressemble à de la contrefaçon.

Pour bien faire, Chasuble tire de sa chemise un sachet plastifié renfermant son Glenn Gould à lui : pas l'ombre là d'un sigle suspect... Que faut-il en conclure? Ti-Gus avance l'idée d'un concours et Boilot, d'un simple défaut de fabrication. Mais qu'ils se taisent à la fin! Melbourne semble avoir une réponse.

Un easter egg, finit-il par dire. Un œuf de Pâques? Le silence de ses convives est un appel aux détails, et lui qui croyait son intervention terminée, comme c'est bête! Or une réplique en attire une autre et, très vite, un dialogue doit se nouer; voilà précisément tout le péril auquel s'expose Melbourne en parlant.

Coup de chance, pour lui : Chasuble se montre encore capable de toutes les extrapolations. Mais oui, pourquoi pas? s'exclame l'ex-coroner, qu'on y pense! Un easter egg, un cadeau surprise... Un message de la part des postes à l'attention de vrais de vrais connaisseurs!



Nul besoin d'en dire plus. Les Timbrés le savent au fond de leurs tripes que l'hypothèse de Melbourne tient la route. Ainsi, la preuve est faite à nouveau, leurs détracteurs ont toujours eu tort : la philatélie, ce n'est véritablement pas de tout repos.

CHAPITRE HUIT  
**De très très mauvais prophètes**

*Où l'ennemi montre enfin son visage hideux, quoique rasé, frotté, crémé.*

Puis, arrive un moment, bien après la venue de leurs assiettes, où scruter le timbre cesse de leur apprendre des choses. Il faut le dire, le pub n'est pas le lieu des études approfondies. Tout de même, des théories leur viennent sur la nature du sigle « Y2K » : Yukon, 2 kilomètres? Yéti : 2 kidnappings?

Encore une fois, c'est la télé qui sauve la mise, et de belle façon; comme quoi tout arrive à ceux qui la regardent. En effet, le choc, la révélation, lorsqu'au moment de s'étirer, Melbourne entrevoit ledit sigle à l'écran. Ne manquent plus qu'une lumière divine et le gloria d'une chorale de chérubins pour compléter le tout.

Chasuble non plus n'a rien manqué de cette apparition miraculeuse. À sa requête, Manon daigne monter le son du téléviseur juste à temps pour qu'une animatrice vedette annonce le sujet de l'émission : le fameux phénomène Y2K. Fameux! C'est rire du groupe en plein visage.

Après quelques mots d'esprit dont l'Histoire ne s'embarrassera manifestement pas, l'animatrice prie l'auditoire de bien vouloir applaudir son invité. Pas très formalités, Chasuble prend malgré tout part à l'ovation, jusqu'à ce qu'il identifie l'homme aux cheveux soigneusement négligés surgissant du décor : Magnus Ford.

Magnus Ford! hurle Chasuble, ce prodige d'imbécilité doublé d'un gourou du virtuel! Quel rapport entre le sigle et lui? Son livre n'est qu'un ragoût de polémiques sur les vertus de l'informatique, un véritable pamphlet de secte... On dévie de la plaisante lecture d'été que nous promettait Québec Loisirs!

Difficile après tout de ne pas croire Magnus Ford l'objet d'un culte : à son entrée, toutes les mains fondent sur lui. L'animatrice ne peut d'ailleurs s'empêcher d'éterniser la bise. Or à peine est-il installé que le ton de l'entretien change. Vous êtes l'expert, bredouille l'animatrice, dites-nous : le bogue de l'an deux mille, réel ou fictif?



Sur ces mots, Chasuble feint d'apercevoir un spectre. Y2K! s'écrie-t-il, Year 2K, le sigle sur le timbre, c'est celui du bogue de l'an deux mille! Et tout à coup, le sourire satisfait devient grimace amère. C'est que l'histoire vient de prendre un tour difficile à digérer.

Fictif! réplique Magnus Ford avec une trace d'anglais dans la voix qui séduit ces dames, le bug, c'est une pure superstition! Qu'un simple changement de date va bousiller tous les systèmes électroniques de la planète? What next? Au bûcher, toutes les jolies rousses de la ville? En voilà, de très très mauvais prophètes!

Ma foi, jusqu'ici, pas fou du tout le type, juge Vanevar, or ce sentiment n'est que passager. Bientôt, l'entrevue dérape : Magnus Ford parle du salut de l'homme par l'informatisation des relations sociales, du potentiel infini de Netscape, de Yahoo, du CD-Rom.

Je pense, poursuit-il, que tous les rapports humains seront bientôt forcés de passer par le filtre de l'ordinateur, ce qui va les standardiser, les réguler... Toutefois, l'entrevue tourne court lorsque Manon décide que c'est assez de niaiseries pour une journée. Retour à la chasse aux phoques, dans ce cas.

Chasuble approuve, c'est du grand n'importe quoi. N'empêche, la nouvelle a produit son effet : Melbourne songe à la possibilité d'un bogue et s'enfièvre. Quoique, force est de l'avouer, cette standardisation des rapports humains, Melbourne en aurait bien besoin.

CHAPITRE NEUF  
**More than meets the eye**

*Où l'histoire honteusement rejette le doute sur le troisième âge, or n'a-t-il pas suffisamment souffert?*

L'énigme du sigle enfin déchiffrée, celle du timbre ne l'est pas pour autant. Même que le problème vient de se corser davantage. Car oui! Pour quelles raisons la poste canadienne imprimerait-elle un sigle pareil sur l'un de ses timbres et, qui plus est, de façon dérobée? L'esprit s'y casse comme un nez sur une vitrine propre.

Du bogue, les Timbrés ne savent aucunement quoi penser. C'est là tout le dilemme : ils aimeraient bien croire qu'ils vivront pour voir le soleil se lever sur l'an deux mille, mais, Chasuble d'objecter, comment faire confiance à ce bouffon de Magnus Ford? Il est beaucoup plus sage, tout bien réfléchi, de s'attendre au pire.

À présent, la poste saurait-elle quelque chose que tous ignorent sur le bogue et sur les moyens de l'éviter? Ce ne serait pas de refus, puisque rien ne sert de se le cacher, cinq frieux de technologie pour parer la fin du monde informatique, c'est miser sur le cheval qui louche.

D'autant plus qu'en face du bogue, les quatre vieillards du groupe éprouvent leur désuétude à l'extrême, en commençant par Chasuble, qui tâte secrètement sa jambe artificielle sous la table. Cependant, rien pour tromper l'ennui comme des menaces d'apocalypse. Un mal pour un bien, donc – fin du monde à part.

En admettant qu'il ne reste plus que quatre mois pour atteindre le fin fond de cette affaire, toutes les heures comptent. Ici, l'âge avancé des aînés tourne en leur faveur : entre les rendez-vous du cercle et les soirs de pétanque, ne disposent-ils pas d'un horaire plutôt flexible? Oh, comme le cheval remonte au classement tout à coup!

Place au remue-méninges. Des plans d'une complexité surprenante sont gribouillés sur la nappe, assez pour faire croire aux clients voisins qu'on désire s'emparer de la Pologne. Puis, quelque part dans ce fouillis, la solution se dessine : écrire aux postes. Un trait de génie! Les Timbrés ne cesseront jamais de s'étonner.

Qu'on les comprenne bien, par contre : des postes, ils n'accepteront pas n'importe quoi. Ce qu'ils veulent avant tout, ce sont des explications. Peut-être aussi le dernier *Canada Post*

*Magazine* pour les remercier de leur initiative, ils verront. Justement, voici que sur le papier dont Manon leur fait cadeau, Melbourne écrit déjà sous la dictée de Chasuble.

*Sainte-Julie, le vendredi 27 août 1999*

Objet : Présence du sigle du bogue de l'an deux mille (Y2K) sur un timbre Glenn Gould

À qui de droit,

Je suis l'humble fondateur d'un cercle de philatélistes avertis dont l'objectif est de collectionner comme de préserver la fleur des timbres canadiens. Tout d'abord, il me faut vous dire : nous aimons beaucoup ce que vous faites. Le timbre de la reine en bobsleigh dans les rocheuses : de quoi rendre fier!

Mais ne nous égarons pas dans les politesses. Voyez, dernièrement, l'un de nos membres a déniché d'étranges caractères sur un timbre Glenn Gould (SH148), et voilà que nous apprenons ce soir qu'ils forment en fait le sigle du bogue de l'an deux mille! Vous imaginez le choc nerveux! Sur quelqu'un de plus fragile, je parle.

Un timbre de cette envergure, gâché de la sorte? S'agit-il d'une erreur? Ou pire : d'un canular? La descendance de M. Gould est-elle avisée que ce sigle ternit son souvenir? Et pourquoi lui? Pourquoi pas Robert Charlebois, dont les cheveux m'ont davantage l'air d'un bogue?

Par-dessus tout, détenez-vous de terribles informations sur l'avenir des timbres, que vous ne pouvez partager qu'en codes secrets? C'est pourquoi je vous écris cette lettre, dans l'espoir que vous saurez faire toute la lumière sur cette épineuse affaire.

Sachez, malgré tout, la profondeur du respect que j'ai pour votre art.  
vôtre à jamais,

Gaspard Chasuble

Ça devrait le faire, dit Chasuble en redressant l'unique cheveu sur son crâne. Tout de même, en y songeant bien, les Timbrés font de singuliers protagonistes pour une histoire

aussi moderne. Qui sait? Peut-être vont-ils se révéler, comme le veut l'adage, more than meets the eye? C'est du moins ce qu'on leur souhaite.

## CHAPITRE DIX

### **Florence, mais sans broches**

*Où notre personnage, hélas, court à sa perte.*

Forts de ce nouvel espoir en leurs capacités, les Timbrés conviennent d'en rester là pour aujourd'hui. Melbourne, qui se faisait depuis peu très discret, paie sa facture le premier, vu l'heure tardive et les ratons. Puis, les autres font de même, avec la pénible sensation pourtant de laisser derrière eux l'intrigue du bogue encore intacte.

De retour à la maison, Melbourne passe en mode furtif. C'est que l'entente stipule dix heures, et qu'il est presque dix heures dix. Bien sûr, il faut savoir que rien de tout ceci n'est représentatif de sa qualité de fils. Melbourne est l'un des bons, des très bons. Mais l'adolescence est ce qu'elle est!

Par prudence, il s'approche avec le corps d'un espion de sa majesté, le pas sûr et feutré, le chic en moins. Sa méthode impressionne : il arrive à traverser le patio sans qu'aucune des planches ne crie comme le cochon sur la broche. Quel cerf traqué ne jalouerait pas son jeu de pieds?

D'un geste chirurgical, méthodique, il ouvre la porte et s'infiltré dans la cuisine. À cet instant, qu'on jugera sans doute mal choisi, d'obscurs fantômes de sa jeunesse le rejoignent dans la noirceur. S'il ne fait qu'ouvrir les yeux, le modèle T-1000 de *Terminator 2* se matérialisera devant lui.

Son trajet dans la maison repose donc sur le postulat que rien n'a bougé, que tout, du fauteuil au chien, se trouve au même endroit qu'il y a trois heures. En le regardant faire, on comprend toute l'étendue de sa connaissance des sols : détour ici, boucle autour de la table, hop, une arabesque. À l'aveuglette, voyez-vous ça!

Cependant, c'est oublier le Pentium et son épais cordon gris qui barre la route entre la table et le couloir, et Melbourne en paie cher le prix, sa chute marquant la fin d'une étonnante série de cascades réussies. Lorsqu'il se relève, la blancheur de l'écran réveillé par le choc lui lèche les yeux comme la lumière du jour au fond d'un puits.

Son visage transpire le doute. Ça le travaille, l'idée qu'un ordinateur pourrait le sauver du mutisme. Il ne ménage pas sa peur, et touche la souris seulement du bout des doigts, seule partie de son anatomie qui s'offre aux dangers spontanément, que ce soit l'eau glacée de la piscine ou le ballon fonçant vers lui.

L'essentiel demeure de ne pas s'alarmer, de joindre les chakras par les deux bouts. Mais toutes ces touches, sur le clavier! Combien? Cent, cent cinquante? Celle-ci, par exemple : « Suppr », ne l'inspire aucunement, tandis qu'« Échap » est la seule qui lui paraît être d'un intérêt quelconque. En cas de danger, c'est sa touche.

Cet épisode s'annonçait sans contredit des plus pénibles, toutefois l'impensable se produit : le malaise de Melbourne se tolère. Dès son premier clic, on lui souhaite la bienvenue, que d'attention! Ça le rend de bonne humeur. Il clique, il tape, il zappe. On dirait bien, gare à lui, qu'il y prend plaisir au bout du compte.

Yahoo.com, Ford a dit qu'on y trouve absolument tout. Voyons voir. Il tape : « Florence, mais sans broches ». L'écran se rafraîchit. Pour la partie pas de broches, ça passe, mais pour la partie Florence, on patauge. Or histoire d'être méticuleux, Melbourne tient tout de même à scruter la totalité des pages de recherche.



Cent pages restantes. Il hésite à s'asseoir au fond du siège, de peur d'y rester, mais finit par le faire pour des raisons d'inconfort. Alors il est quitte pour y passer la nuit. Tant pis pour le bogue et son premier cours de cégep demain. Des deux, Melbourne se fout complètement, tout à coup.

\*\*\*

## DEUXIÈME PARTIE

### Moins trois mois

---

*The computer has been a blessing;  
if we don't act quickly, however,  
it could become the curse of the age.*

Le Sénateur Daniel Patrick Moynihan,  
dans une lettre au président américain

#### CHAPITRE ONZE

### Missiles balistiques

*Où notre personnage évite un nouveau débat de fond.*

Dans le Hyundai Stellar 1987 qui doit faire escale au cégep en route vers le magasin de céramique, beaucoup de choses ne se passent pas. La retenue des gestes se ressent jusque dans les coups de pédales, inconstants, secs. Avec le père côté conducteur et Melbourne côté passager, pouvait-on vraiment s'attendre à la discussion du siècle?

Ceci n'étonnera sans doute personne, mais les voyages en voiture avec Melbourne ont cette vilaine tendance à n'en plus finir. Ce trajet n'étant pas différent des autres, l'occasion semble tout indiquée pour un retour en arrière : comment s'est occupé Melbourne durant le dernier mois?

De jour, il n'a rien laissé paraître : il a lu *Le Survenant* parce que c'était dans le plan de cours, il s'est bourré de Pop-Tarts, il a survolé des magazines féminins chez le dentiste, il a grincé des dents devant Jar Jar Binks à la représentation de *La Menace fantôme*, il pris soin de son Tamagotchi jusqu'à ce qu'il meure dans un tiroir, il a sauvé Zelda deux fois.

Mais de soir, il a monopolisé la ligne téléphonique pour aller sur Internet, il a tapé des adresses au pif, il est tombé sur des sites érotiques par hasard, il s'est émerveillé devant des fonds d'écran dynamiques, il est mort au Démineur, il a déniché des timbres rares sans plonger dans une poubelle.



Reine Elizabeth II, Centenaire MG2 Papier mat (ERREUR), Condition Neuf Très Bien

**150,00\$ CAD**



AJOUTER CE PRODUIT AU PANIER

De tout le mois, jamais il n'a reçu la moindre nouvelle à propos de l'affaire Glenn Gould. Il a téléphoné tous les jours à Chasuble, et chaque fois la même réponse : la lettre des postes n'est pas arrivée, bon sang, cesse de m'appeler!

Chose qu'il n'a pas encore faite cependant : remplir le gouffre le séparant de son père. Certes, les deux semblent avoir trouvé dans le covoiturage une sorte de terrain d'entente, or celui-ci n'en est pas moins glissant, qui plus est, miné de mystères et de non-dits.

Le tout s'arrête aujourd'hui. Melbourne tient secret le fait qu'il fouine à l'occasion sur le Pentium, et son commerçant de père non seulement le sait, mais compte bien le lui faire avouer grâce aux nombreuses tactiques d'extorsion du métier. Vendre de la céramique l'aura toute sa vie mené vers ce moment décisif.

Les cloches de l'affrontement sonnent et le père y va d'un coup droit fulgurant : je t'ai vu l'autre soir sur l'ordinateur... Oh, si le cœur de Melbourne avait pu s'extraire de sa poitrine pour mieux s'arrêter! Le voilà de toute évidence pris la main dans le baril de poulet popcorn, et ce damné siège qui refuse de s'éjecter.

En fait, nul besoin d'être féru de psychologie pour deviner que tout ceci, ce tête-à-tête autour du Pentium, n'est qu'un prétexte pour obtenir une vraie discussion d'hommes avec Melbourne. Le père n'attend ni débat ni querelle. Toutefois, l'approche manque de souplesse; la carotte avant le bâton, toujours.

Comme on le croit bien, Melbourne est pris de court, et l'embarras lentement le gruge à mesure que son père expose les sites qu'il a visités ce soir-là : bogue2000.com, y2k.com glenn Gould.com, apocalypserobots.com, timbres.com, florence.com, seins.com; la notion d'historique est relativement nouvelle pour Melbourne.

Comprends-moi, poursuit-il, je ne suis pas fâché, bien au contraire! J'ignorais que l'informatique t'intéressait. Le Pentium doit être installé tout à l'heure au magasin, mais que dirais-tu d'en avoir un? Tu pourrais t'en servir pour tes travaux d'école et faire tes, hum, recherches.

La perche est lancée. Melbourne ouvre la bouche... Ça y est! Mais non : bâillement. La vérité, c'est qu'il peine à reconnaître son nouveau statut d'homme ultramoderne. Renier sa passion pour l'écran, c'est garder sa distance avec le courriel et les robots.

Sa réponse est donc l'ambiguïté même : un long soupir pouvant dire à la fois peut-être et pas du tout. Jouant sa dernière carte, le père ajoute qu'il ne faut pas s'en faire pour le bogue. Toutefois, rien là non plus pour dégourdir Melbourne. Il reste encore une fois le phénomène qu'on connaît.

Son père abdique. À la radio, l'animateur parle de la possibilité de tirs accidentels de missiles balistiques russes le premier de l'an deux mille, et, bien plus tard, tandis que Melbourne descend de la voiture en face du cégep, Alanis Morissette chante en crescendo thank you thank you silence.

**President Clinton's Y2K Education Web Site**  
**[www.y2k.gov/youth](http://www.y2k.gov/youth)**

#### **Frequently Asked Questions**

**Q:** Will nuclear weapons accidentally be launched because of Y2K?

**A:** No. Manual human intervention is required to launch a nuclear weapon.

**Q:** Will Y2K affect our ability to detect enemy attacks?

**A:** No. The ability to detect an enemy attack will not be affected by Y2K.

## CHAPITRE DOUZE

### **Riggs et Murtaugh**

*Où l'on peut observer le comportement de notre personnage en contrées sauvages.*

On s'en rend maintenant compte, notre héros n'est résolument nulle part dans son élément, pas même parmi les jeunes de son âge. Il dérange, il détonne, bref, sa place au campus du collège est aussi naturelle que l'est celle, sur le corps, d'un mamelon surnuméraire.

Avec ses dispositions pour le mutisme, on l'imaginerait mal étudier le théâtre ou la politique. À tout prendre, on lui supposerait des ambitions de facteur. Néanmoins, le cégep est un passage obligé selon son père, et le DEC en gestion de l'information lui convient. Classer, grouper, pourquoi pas?

Ce qui lui plaît moins, c'est le reste : les couples échoués sur les bancs publics, les sportifs aux muscles gorgés de vitamines qui se cognent dessus par excès de virilité, les poteux couchés dans la cour qui rient toujours d'une très vieille blague; absolument tout dans le collège le ramène à ses aptitudes sociales restreintes.

Au milieu de cette faune cégepienne de premier ordre, Melbourne est pressé de se rendre à son cours. Homme de lignes droites, il préfère de loin franchir un obstacle que de passer de Longueuil à Candiac pour l'éviter. Aussi le voit-on tenter de se faufiler comme un lézard entre les lèvres collées de ces deux tourtereaux.

Puis, victime de son élan, Melbourne va directement finir sa course contre la brune de son cours de gym, celle au regard provocateur. Elle a tout essayé, mais elle est de ces malheureuses à qui rien ne va, rien ne fait. Terrible condition, qui l'oblige en permanence à ne porter que le strict minimum.

Un peu plus, donc, et la collision la déshabillait complètement. Quel soulagement de voir sa camisole tenir le coup! Melbourne souffle et, l'incident désormais derrière eux, s'excuse à la brune en rejetant le blâme sur son buste incontournable. Une gifle clôt leur échange.

De tout ceci, Melbourne tire une leçon de conduite et d'humilité, qu'il oublie la seconde qu'il franchit la porte de sa classe. En effet, les plaintes sont nombreuses et marquées dès lors qu'il bouscule toute personne sur son chemin pour obtenir une place au fond de la salle près de son nouveau camarade Sydney.

Voisins de classe depuis trois semaines à peine, Melbourne et Sydney sont comme le beurre et le pain, Buzz et Woody, Riggs et Murtaugh. Leur complicité s'explique aisément : Sydney se révèle être l'un des seuls, après Chasuble, qui sache interpréter les tics faciaux de Melbourne.

Le respect qu'ils se témoignent mutuellement s'est même intensifié lorsqu'au plus difficile de leur initiation dans le DEC, tous deux se sont aperçus qu'ils portaient les mêmes caleçons Superman. C'est tout de suite après, mais vêtus, qu'ils ont fait leur choix de cours ensemble.

Celui d'aujourd'hui : *Petite et grande histoire du 20<sup>e</sup> siècle*. Melbourne l'a préféré sans surprise à *Gymnastique suédoise II*, qui se donnait dans la même plage horaire. Il ne regrette en rien sa décision, surtout que la séance de ce matin porte le titre suivant : « Glenn Gould : musicien marquant du siècle ».

Tandis que les autres élèves achèvent de trouver leur place, Sydney saisit le cahier Canada de Melbourne. À l'intérieur, dans la marge, il inscrit trois lettres majuscules au feutre, ainsi qu'une série de chiffres aux allures de message crypté sorti tout droit de la guerre froide : ICQ – 83652.



I Seek You que ça s'appelle, dit-il, tu le downloaderas, c'est le logiciel avec la fleur. On va pouvoir s'écrire en direct sur l'ordinateur! T'as juste à rentrer mon numéro de contact, et le programme te dit quand je suis online, pis quand je te parle, ça fait un drôle de son...

Melbourne est bien sûr intrigué, par contre il y a ce léger détail que le Pentium est sans doute en chemin pour le magasin de céramique à cette heure. Un très mauvais timing, Sydney comprend : ce n'est que partie remise. Entre-temps, le professeur les avise que la vie de Glenn Gould exige toute leur attention.

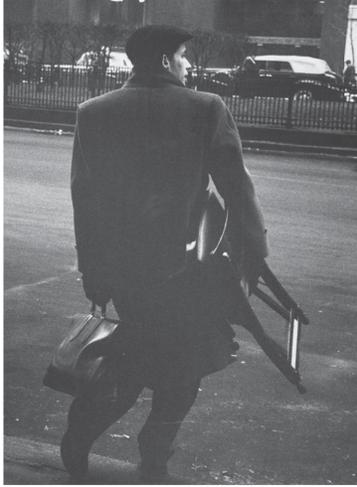
Soucieux de ne rien manquer, Melbourne enregistre la moindre donnée, surligne, synthétise, compile, trie, sans autre intention que celle de mieux connaître l'homme derrière le bogue, or tout ce vécu finit par jouer sur ses émotions. Puis, couic, le musicien meure, et, c'est bête, le voilà en le deuil.

## CHAPITRE TREIZE

### **Ces hommes qui aiment les femmes qui aiment Internet**

*Où notre personnage est forcé de quitter sa position de réserviste en amour pour atteindre le premier but.*

Lorsque Melbourne attend l'autobus de la ville en fin de journée, ses pensées vont à Glenn Gould, à sa curieuse manie de toujours porter plusieurs couches de linge, à son vif attachement pour une chaise pliante, à ses comportements sociaux difficiles, au fait qu'il est mort le 4 octobre 1982, le jour même où lui naissait.



## Un être excentrique

### Le saviez-vous?

En décembre 1959, un employé de Steinway & Sons, à New York, lui assène une tape amicale dans le dos. Gould affirme que la claque lui a déplacé l'omoplate gauche, il développe des problèmes physiques et des angoisses. [...] La dispute se règle à l'amiable pour une somme non dévoilée. « Même si personne ne semble croire que cette blessure puisse me laisser des séquelles, je dois dire que je m'inquiète du peu de progrès enregistré. » (Glenn Gould, *Lettres*, Christian Bourgois Éditeur, 1992)

Soudain, Glenn Gould, les timbres, le bogue, lui, tout s'additionne en catastrophe comme les indices d'une charade particulièrement complexe : et si... si Melbourne était le destinataire visé du sigle? Et si le bogue l'interpellait directement par le biais du musicien?

D'un excentrique à l'autre : un avertissement. Mais de quel genre? Cette idée reste avec Melbourne alors qu'il entre dans l'autobus, présente sa carte au chauffeur et se dirige vers sa place favorite. Laquelle, misère, est déjà prise. Par Florence! On ne souhaiterait ça pour personne.

Ses habitudes ainsi mises en péril, Melbourne doit trouver d'urgence quoi faire de cette situation; rester les yeux rivés sur Florence comme un chevreuil en face d'une voiture ne suffit pas pour les gens qui le poussent à la recherche d'un siège. Aussi, qu'on prenne quiconque à témoin, s'il s'assoit près d'elle, ce n'est que par pure pression sociale.

Dès qu'il touche le siège, il tire son cahier Canada de son sac et, toujours tremblant de gêne, le parcourt dans l'espoir que Florence le croie trop pris par ses études pour échanger des politesses. Beau stratagème. Toutefois, malgré ce signal pourtant clair, elle cherche son regard et le croise au détour d'un paragraphe. Strike one.

On le sait : Florence est pour lui ce que Sandra Bullock est pour Keanu Reeves dans *Clanches!* Déjà dans ses premiers cours de catéchèse, il n'en avait que pour elle; Jésus ressuscitait Lazare et sprintait sur l'eau qu'il s'en moquait, fasciné seulement par la façon qu'elle avait de décocher des coups d'œil à vous clouer sur le marbre.

Et, bien entendu, cette passion qui perdure n'en est que renforcée par l'urbanisme de Sainte-Julie : Melbourne habite au Domaine, et Florence au Village, deux quartiers rivaux se disputant féroce­ment parcs et services. Des contextes quasi shakespeariens comme celui-là, ça ne se trouve presque plus.



On en est donc à se demander si l'attrance est réciproque. En fait, n'importe quel œil avisé le constatera tout de suite, Florence n'est pas sourde à l'exotisme de Melbourne. Elle cache mal un sourire timide, et l'absence remarquée de broches sur ses dents ne rend ce moment que plus mémorable. Strike two.

Peut-être n'a-t-elle pas choisi cette place par hasard, après tout? Un examen rigoureux des préférences de Melbourne l'aura sans doute conduite ici, ce qui l'autorise à croire qu'il a peut-être une chance au fond. Le truc, d'après la pub de son nouveau déodorant Passion pour lui™, c'est d'initier le contact.

Pour ce faire, pas le choix de réveiller sa bête intérieure, celle avec la fourrure, les cornes et la libido d'un Gengis Khan. Il est tenté, poussé par toutes ces pulsions, de conduire Florence au septième ciel. Or il ne sait trop comment s'y prendre. Il glisse un doigt vers elle et s'accorde un simple pour l'effort.

Tout à coup, quelque chose lui tombant des genoux le rappelle à l'ordre. C'est son cahier Canada. Melbourne plonge pour l'attraper, mais Florence est plus rapide. En relevant la tête, elle ne peut s'empêcher d'apercevoir, sur la page ouverte, les lettres ICQ gribouillées par Sydney.

Elle examine le tout, puis, sans avertissement, s'empare d'un stylo bille et trace un mot dans le cahier. Melbourne repense aux miracles du Christ. Il a l'impression sur le coup qu'il vient d'en vivre un. Strike three : terminus du Village.

Florence fait signe qu'elle doit descendre. Soit, Melbourne se lève pour la laisser passer, puis se dépêche de feuilleter son cahier pour y trouver la note suivante : « ICQ – 98724 » Ouf... Est-ce lui, ou la savoir naviguant sur Internet ne la rend que plus sexy? Melbourne est définitivement de ces hommes qui aiment les femmes qui aiment Internet.

## CHAPITRE QUATORZE

### Uh oh!

*Où rien ne sera plus comme avant pour notre personnage, qui subit sa plus importante métamorphose depuis cette fameuse fois chez le coiffeur.*

Parvenu chez lui, Melbourne évite sans réfléchir un Hyundai Stellar qui n'est pas là. Sa maison brûlerait qu'il ne s'aviserait de rien. Car s'il en croit les propos de Magnus Ford et de Sydney, cette note est la clé d'une Florence accessible en sûreté derrière l'écran d'un ordinateur. Le rêve! Il doit vite rediscuter Pentium avec son père.

Mais d'abord, il faut bien manger. Sa mère a préparé des cigares au chou comme il aime : sans chou. Melbourne engloutit son assiette à la façon d'un enfant tétant le sein, négligeant même de souffler méthodiquement sur chaque bouchée. Cette fois, le traiter de porc, c'est encore être trop doux.

Voilà bien le fils à son père, qu'on sait *persona non grata* dans pas moins de neuf buffets chinois de la Rive-Sud; son père qui, Melbourne s'en rend compte, manque à l'appel. Questionnée d'un mouvement de tête à cet effet, sa mère explique : il doit rentrer tard, il a passé tout l'après-midi dans ta chambre.

Nul besoin d'en dire plus. Melbourne file au sous-sol et découvre, sur son bureau, le nec plus ultra des ordinateurs, tout configuré qui plus est; ne reste plus qu'à peser sur Power. À côté, ce bref message : « Bonne fête à l'avance fils », et, subitement, sa gorge se noue. Tant d'émoi pour une machine. Si Chasuble savait.

Ça lui fait penser, c'est son soir de fouille au local des postes. Ira-t-il faire un tour? Point pour : le travail est depuis peu moins salissant grâce à l'arrivée bénie de bacs de recyclage

écologiques. Point contre : bof... Ce n'est pas que les timbres ne l'intéressent plus, mais ceux qui lui manquent, il pourra désormais les commander sur Internet.

Les puristes lui reprocheraient probablement de sacrifier le meilleur du loisir pour un vice de paresse, et alors? pense-t-il. Ont-ils à ce point besoin d'aventure qu'ils doivent aller la chercher dans les poubelles? Melbourne est sorti vivant du labyrinthe au Vieux-Port, c'est bien assez.

Mais ces puristes, ça le frappe, ce sont les Timbrés... C'est lui! Non, c'était lui. Au diable la fleur des timbres canadiens! La seule qui l'intéresse désormais, c'est celle d'ICQ. Sans perdre une seconde, il télécharge le programme et suit toutes les étapes d'ouverture de compte. Exit Melbourne; enter Melby007.

Il ajoute Florence dans ses contacts. Au bout de quelques minutes, la voici qui se connecte! En même temps qu'il tamise les lumières pour l'ambiance, un « Uh oh! » résonne dans les haut-parleurs, signe qu'il vient de recevoir un message. « Salut! ☺ », dit-elle. Merde, c'était son idée.

Que répondre à présent? « Je t'aime » lui semble être une mauvaise idée, « Salut », ce serait jouer les plagiaires; « Bonjour » fait trop poli, « Allô », trop téléphonique. Il opte enfin pour « Hey », tout ce qu'il y a de plus désinvolte. Quel Hugh Grant en puissance! Magnus Ford avait vu juste, l'ordinateur est le tonifiant qui lui manquait.

Florence et lui correspondent depuis quinze minutes quand, grave problème de logistique, sa mère doit faire un appel, ce qui l'oblige à suspendre ses charmes. Il s'excuse et débranche Internet, or aussitôt le combiné sonne, avec Chasuble au bout du fil. Qu'il est sollicité! C'est à croire qu'il n'y a que lui dans cette maison.

La suite se déroule comme on le devine : le vieux s'étonne de voir qu'après trois semaines d'appels constants, Melbourne fait le mort le jour où la réponse des postes lui parvient finalement. Mais bref, Ottawa les attend, dans ses mots, pour une aventure à la Tolkien, si l'on remplace l'anneau par un timbre Glenn Gould.

*f10rence is now Online (19 : 30)*

**f10rence** (19 : 32) : Salut! ☺

**Melby007** (19 : 34) : Hey.

fl0rence (19 : 36) : ça va? je suis contente, on se croise toujours sans se parler! qu'est-ce que tu deviens depuis la catéchèse? je veux dire, tu fais quoi? travail? études? une blonde?

Melby007 (19 : 41) : C'est beaucoup de questions. Préférerais-tu que je réponde à chacune d'elles point par point ou que j'écrive un texte suivi qui résume les grandes lignes de ma vie depuis l'école primaire?

fl0rence (19 : 43) : lol! non non, t'as raison, c'est trop... j'ai vu dans ton cahier que tu suis des cours sur glen bould?

Melby007 (19 : 43) : Glenn Gould.

fl0rence (19 : 44) : pardon...

Melby007 (19 : 45) : Non, c'est un cours d'histoire en option. Je suis dans le DEC en gestion de l'information. Toi?

fl0rence (19 : 46) : sciences humaines, mais je pense changer, je me verrais peut-être faire des études en cinéma... au fait, t'aimes quoi, comme films?

Melby007 (19 : 48) : Attends, ma mère doit faire un coup de fil.

Melby007 is now Offline (19 : 48)

Melby007 is now Online (20 : 05)

Melby007 (20 : 06) : Tu n'as plus tes brochures?

\*\*\*

## TROISIÈME PARTIE

### Moins un mois

---

WOMAN PAYS \$15,440 FOR Y2K PILLS

Reuters, 05-10-99

Y2K: THE MOVIE: "TWO BUGS DOWN"

Kansas City Star, 12-11-99

Y2K REPAIRS LEADS TO FIREHOUSE FIRE

Montreal Gazette, 17-11-99

Y2K HAS STRESSED WORKERS SAYING 'Y ME ?'

USA Today, 19-11-99

### CHAPITRE QUINZE

#### Excentricités gouldiennes

*Où notre personnage découvre à ses dépens le rapport unissant le lièvre au crocodile.*

Un périple de ce genre, nos aînés doivent s'y préparer longtemps d'avance. Il y a les pilules à renouveler, la pharmacie d'urgence à remplacer, les clauses testamentaires à revoir... Une fois ces tâches faites, il ne reste plus qu'à se coordonner pour trouver le moment propice au départ.

Début décembre, ça y est, c'est le bon : Chasuble achève sa bête, un casse-tête mille morceaux sans contours, Vanevar figrole sa dernière invention, Ti-Gus a reçu son vaccin pour la grippe hivernale, Boilot revient d'une foire sur la lutte amateur et Melbourne a terminé son commentaire critique sur *L'Iliade* : trois étoiles sur cinq. Enfin, cap sur Ottawa.

La lettre des postes, estampillée « Confidentiel » et faite laminier par Chasuble au magasin de cadres le plus proche, est une invitation pour un tête à tête avec le directeur des timbres et services connexes. Le genre d'offre qui ne se refuse pas. Chasuble a donc pris les arrangements qu'il fallait pour concrétiser leur périple dans l'Ouest.

En fait, on ne pouvait pas mieux tomber : la maison de retraite où vivent les aînés prépare un voyage à la capitale demain. Suffit de cacher Melbourne dans une valise et, hop! le tour est joué. L'idéal serait qu'il utilise le temps restant pour se pratiquer, se blottir dans toute sorte d'espaces réduits, mais d'autres activités le retiennent.

Comme à son habitude le vendredi soir, Melbourne travaille en mode multitâche, et gère habilement non pas une, mais trois fenêtres à l'écran simultanément : celle de son travail en histoire, celle de son art abstrait dans Paint, puis, pour bien finir, celle de son dialogue avec Florence.

C'est sans conteste la dernière qui reçoit le plus d'attention, son travail étant très souvent même oublié jusqu'à se fondre dans l'arrière-plan. Florence et Melbourne sont d'excellente humeur. Si l'on en croit leur usage systématique du « lol », tous deux sont sur le point de compromettre leurs sous-vêtements.

Quel meilleur moment pour offrir à Florence de patiner sur le lac de la ville après les fêtes? Melbourne y pense. Or tout dans cette proposition dépend de variables encore inconnues, que ce soit l'état du lac en janvier, sa maîtrise des rudiments du patinage ou, accessoirement, l'existence du monde en l'an deux mille.

En attendant, le curseur clignote avec insistance dans son traitement de texte, lui rappelant douloureusement qu'il n'a toujours pas su mettre le doigt sur les raisons qui font de Glenn Gould une figure emblématique du vingtième siècle dans un essai de cinq pages en Times 12 à double interligne avec des marges latérales de 2,5 pouces.

Car cela va sans dire, Melbourne a choisi le musicien comme sujet de son ultime travail en histoire. C'est d'ailleurs avec cet argument qu'il a pu convaincre son père du bien-fondé de ce voyage en pleine fin de session, le Musée des civilisations de la capitale présentant pour un temps limité l'exposition : « Le génie gouldien ».

Melbourne compte y faire un tour. Peut-être aura-t-il cette illumination qui noircira sa page blanche? Pour l'instant, la tâche lui semble de toute manière impossible, surtout s'il doit, tel que le suggère Florence, utiliser le terme « vagir » dans son essai. Deux primeurs au Super Club sont en jeu.

**VAGIR v. intr.** 1555, repris XIX<sup>e</sup> latin *vagire*

1. Crier, en parlant du nouveau-né.

2. Crier faiblement, en parlant du lièvre et du crocodile.

« *Les crocodiles vagissaient entre les roseaux du fleuve, imitant le cri d'un enfant en détresse* » **Gautier**.

« Vagir »! Voilà qui complexifie les choses inutilement! Que faire à présent devant le poupon qui braille? Oserait-on dire, sans lièvre ou crocodile à portée de main pour comparer les cris, qu'il s'agit de pleurs et non de vagissements? C'est risquer l'erreur à tout coup!

Melbourne en est conscient, cette fâcheuse obsession du mot juste, aggravée par des années de lecture attentive du *Digest*, n'est pas sans rappeler toutes ces excentricités gouldiennes. De toute évidence, il y a là parallèle méritant d'être creusé. L'inventaire qu'il a dressé de ses obsessions, 84 au total, devrait l'aider dans cette tâche.

Mais pour « vagir »? Ça ne peut que le démanger, toutes ces nuances de langage, comme autant de versions possibles des choses. Heureusement qu'il a le temps, sur ICQ, de consulter lexiques et dictionnaires entre chaque réplique.

Puis, tandis qu'il cherche quoi répondre à sa belle, ça le démange autrement, dans l'abdomen. À court de soupe Gattuso Spicy Beef, il monte alors faire le plein de denrées pour la soirée, mais ne trouve qu'un restant de pâtes au pesto, un vieux fromage et des fèves. Hélas, il ne mange rien de couleur verte; obsession no 52.

## CHAPITRE SEIZE **Environ 220 kilomètres**

*Où débute enfin le périple tant attendu vers l'inconnu.*

Melbourne arrive à la maison de retraite à l'aube, en même temps que la première neige. Déjà, tout un peloton d'aînés se trouve mobilisé dans le vestibule, trépignant d'agitation devant l'autobus de luxe chargé de le conduire en terres exotiques.

Dans l'attroupement, les Timbrés reconnaissent à peine Melbourne sous son large éventail de fourrures polaires et sa tuque en vrais poils de yak. Et dire qu'on pensait devoir le ranger dans une valise, alors que cet habillage d'Inuit le fait se fondre sans problème parmi les frieux du groupe!

Ainsi camouflé, Melbourne se met en file pour prendre place à bord de l'autobus. À l'intérieur, toutefois, tous les meilleurs bancs sont pris, Vanevar est avec Boilot, Chasuble avec Ti-Gus, et voici que, comme dans ses cours d'éducation physique, il se retrouve choisi dernier.

Reste un siège libre au fond près de la vieille Constance, parfumée pour l'occasion d'une huile pimentée qu'on ne serait pas surpris d'apprendre inflammable. Dès que Melbourne se laisse choir à ses côtés, les vapeurs toxiques menacent de lui faire expulser la gaufre au chocolat Régal Égal Eggo qu'il a mangée pour déjeuner.

Vite, se changer les esprits. Par hasard, il a justement ce qu'il faut dans sa poche : un discman Sony dernière tendance ainsi qu'un CD des *Variations Goldberg* de Bach interprétées par Glenn Gould, cadeau de son oncle mélomane. En espérant que le piano fasse des miracles pour la nausée.

Le disque tourne. Les premières notes retentissent, puis quelque chose d'autre, indistinct, comme un vague murmure. Soudain, Melbourne se rappelle avoir noté dans son cahier que Glenn Gould avait coutume de chanter lorsqu'il jouait. Ça semble être si simple : ouvrir la bouche et plaquer des accords.

Entre les variations sept et huit, l'autobus fait tout à coup marche avant. Le chauffeur, qui paraît plus improvisé que le départ, pilote le mastodonte avec peine et doit s'y prendre par trois fois pour le dégager du stationnement sans égratignures.

C'est finalement lorsque l'enseigne au néon jaune du Coq Express achève de disparaître à l'horizon qu'on se sent vraiment partir. Melbourne a vérifié sur Internet : environ 220 kilomètres de bitume enneigé le séparent de l'exposition sur Glenn Gould et du directeur des timbres et services connexes; il se décide à les compter pour se distraire.

Au kilomètre 95, la rêverie l'emporte. S'il additionne l'âge approximatif de toutes les personnes à bord, il obtient 4418. Ce résultat lui donne le vertige, tout comme la subite impression que la préhistoire n'est pas si loin derrière. Il ferme les yeux : vision d'une Florence à l'âge néolithique, cueillant des baies sans son polo du Super Club.

À travers la vitre, il admire les splendeurs canadiennes : sapinières et pâturages à volonté, villages de province, une affiche avisant que la vitesse en Ontario, c'est du sérieux. Ce qu'il voit lui rappelle à peu de choses près les décors enchanteurs que Bob Ross peint dimanche en reprise à PBS.



Kilomètre 124, branle-bas de combat : les toilettes sont kaput. Aussitôt, ceux dont c'était le tour aux cabinets crient au sabotage, et le chauffeur est contraint de faire halte au prochain Truck Stop sous peine d'avoir une mutinerie sur les bras. Melbourne en profite pour faire le plein d'oxygène encore non vicié.

Kilomètre 178, nouveaux remous dans l'autobus. Approchant d'un important carrefour, le chauffeur demande la route à suivre. En fait, on ne sait plus très bien qui devait s'occuper de l'itinéraire. On croyait mordicus que c'était Philémon, mais ce dernier ne semble avoir souvenir ni de cette mission ni de son nom.

Chasuble, en infatigable fouineux, s'élançe alors au centre du débat du mieux que le lui permet son ossature défaillante. La torture n'arrachant rien de Philémon, ni trajet ni molaire, l'ex-coroner n'a d'autre choix que de sortir carte et boussole de sa jambe suisse et de cartographier leur parcours.

La scène entre en différé dans l'esprit de Melbourne au fond du véhicule et, tout à coup, plane sur lui l'ombre d'un Chasuble bionique. Mais du calme, ce n'est peut-être qu'une vision distordue par la distance, comme lorsque la branche qui flotte au loin se fait requin.

Kilomètre 219. Tandis que Glenn Gould entame la variation vingt-six, que Melbourne garde les yeux vissés sur Chasuble et que la vieille Constance s'arrose à nouveau de parfum, se dessine par la fenêtre la tour du parlement qui s'élève au-dessus de la capitale comme un phare.

## CHAPITRE DIX-SEPT

### **Apocalypse-proof**

*Où toutes les bases de la civilisation sont rejetées pour une poignée de cornichons marinés.*

L'autobus arrive à bon port à dix heures sur une montre au quartz. Tour à tour, les aînés réveillent leur corps momifié dans le tissu du siège. Ne les brusquons pas. D'abord, il s'agit d'enduire de pommade les membres atrophiés, de repasser les flétrissures, puis de retrouver ses vieux réflexes de marche, direction le centre Rideau, principal attrait de la visite.

Or le voyage a fatigué tout le monde, et les Timbrés n'ont guère le temps de se faire à l'ambiance locale qu'ils se pressent en bloc vers le prochain banc disponible. Dans la foule,

tombeau de nombreux agoraphobes, les voilà forcés de prendre toute une géographie de détours de peur d'être aplatis sans remord comme le porc-épic en bordure de route.

Ils se déplacent donc en formation triangulaire, le crâne arrondi de Ti-Gus devant, pour l'aérodynamisme, et trouvent refuge devant le restaurant Shawarma King, dont les effluves de bœuf à la broche les enveloppent de réconfort. Ce sera là leur camp de base, entre la poubelle et le comptoir à condiments.

Tout autour, la cour alimentaire offre une vue panoramique imprenable sur la peur du bogue. Bagarres, crises : on reconnaît bien là les signes du magasinage de survie. Certains, plus débrouillards que d'autres, ont pensé prendre une brouette pour emmagasiner leurs achats, puis regardez-les soudainement s'en servir comme bélier de fortune!

Au supermarché du mail, sachets de gruau, bonbonnes de propane, conserves et cornichons marinés sont les premières denrées visées par le raid. En complément, pour les durs jours à venir, la main s'empare de quelques boîtes de Chef Boyardee décorées d'une étiquette « Apocalypse-proof » avec le logo d'un bambin, pouce levé.

D'après l'homme à la table voisine, on aurait touché le fond de l'impressionnante cargaison de carabines de chasse au plus proche Canadian Tire. En bon père de famille, il songe alors à faire l'acquisition d'une arme sur Internet, or encore faudrait-il que *Protégez-Vous* publie des tests comparatifs révélant quel est le meilleur modèle disponible...

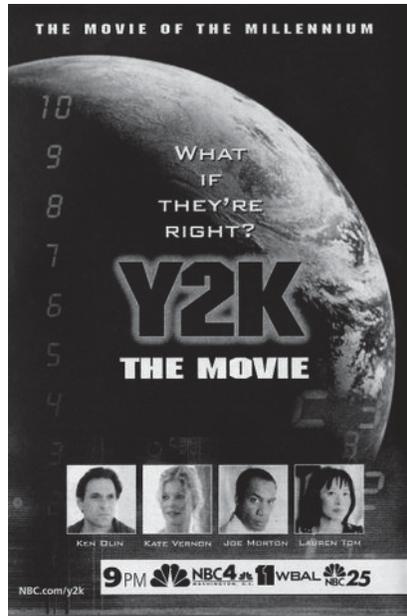
**Security for the New Millenium**

Introducing the all NEW Millenium Protector .45 Auto, the ultimate solution to your Y2K home protection concerns. The new Millenium Protector will give you security and peace of mind in these uncertain times with its accuracy, total reliability and fast handling.

**NEW NEW NEW**

Ask about our New Custom Tactical Knives  
Wilson Combat : On Your Side™

Il n'y a pas à dire, Ottawa reçoit les Timbrés de piteuse façon. Rien à voir avec la destination détente que promettaient tous ces visages béats sur [tourismeottawa.ca](http://tourismeottawa.ca). Melbourne se croirait plutôt dans ce film au scénario cataclysmique, où le protagoniste est seul à pouvoir, à la fois, prévenir la catastrophe nucléaire et sauver sa famille du divorce.



Vanevar consulte les instruments sur ses lunettes : la rencontre avec le directeur n'est que dans deux heures. Par bonheur, il y a des plaisirs qui ne se démodent pas pour nos aînés, comme de regarder leurs manteaux sécher. Pour Melbourne, ce snob, qui préfère les passe-temps plus raffinés, c'est l'occasion rêvée de bifurquer vers le Musée.

Fabulateur de talent, notre héros prétexte une course à faire à l'autre bout du centre et s'éloigne à grandes enjambées de la cour alimentaire. Or on sait tous comme Chasuble qu'il n'est pas friand de lèche-vitrines, et c'est d'autant plus suspect. Mais ce qui se passe entre Glenn Gould et lui ne regardent que Glenn Gould et lui.

Dehors, les rues sont brunes de neige vaseuse, et le rythme de la marche s'en ressent. Melbourne parvient tout de même à s'introduire dans une cabine téléphonique et compose comme convenu le numéro familial. Au téléphone, ses parents lui soutirent à peine quelques exclamations; l'important, c'est de le savoir en vie.

Plus loin sur sa route, sa lèvre le picote, mais ce n'est rien pour le ralentir. Il en vu d'autres. Tout comme ce clochard en guenilles, coin Maisonneuve et Laurier, de l'autre côté du Pont du Portage, annonçant que the bug is coming, the end is coming! Et à le voir et l'entendre, qui pourrait bien le remettre en question?

CHAPITRE DIX-HUIT  
**Il y a du Gould en vous**

*Où notre personnage en apprend davantage sur lui que lors de ses cours de formation personnelle et sociale.*

Son *Routard* est catégorique : le Musée des civilisations d'Ottawa vaut le détour. Pourtant, personne! Melbourne aura donc le loisir d'explorer les salles en solo. Derrière le guichet, le préposé lui donne son billet sans regarder. C'est presque trop facile.

Seul problème : c'est sa première fois, dans un musée. Ça saute aux yeux dans sa façon bien à lui de rester planter là, cherchant vainement le comptoir à pop-corn. Irrité, le préposé lui montre en pestant le corridor à suivre pour se rendre à l'exposition, le chemin vers les toilettes et les sorties d'urgence. Pour le reste, il devrait s'en tirer.

Toutefois, Melbourne aurait souhaité qu'on lui dise également quoi faire de son corps devant les œuvres. Car en pareil cas, très probablement que tout un protocole est de mise; devant chaque objet : tenir son menton les yeux plissés, l'autre main sur le flanc, le poids sur une jambe; au bout d'un moment, souffler de contentement?

Melbourne évidemment ne fera rien de tout cela. Nul connaisseur d'art n'étant présent pour corriger ses façons, seuls quelques employés de maintenance le dévisagent, balayant le sol avec une vigueur bien canadienne qui fait la fierté des joueurs de curling.

S'efforçant de ne rien salir, il suit pas à pas les flèches pointant vers l'exposition « Le génie gouldien ». Sur un poster, près de l'accueil, un slogan rappelant ceux des annonces de liqueur énergisante : « Il y a du Gould en vous » semble avoir été pensé pour lui. Ça se confirme : il a le fredonnement du pianiste dans la tête.

En revanche, dès la première pièce, le clin d'œil artistique au visiteur commence à bien faire : quelle idée de vous accueillir par un miroir pleine grandeur! Sauf qu'en y regardant de plus près, notre héros s'avise enfin qu'il s'agit plutôt d'une photographie noir et blanc de Glenn Gould à dix-huit ans. Ça par exemple.

Melbourne et le pianiste se ressemblent tant que ça lui fait d'abord l'effet d'un coup de judoka dans l'abdomen. Instantanément, la réaction s'étend jusqu'aux membres, et voilà,

l'espace de quelques secondes, ses deux bras cliniquement morts. C'est qu'il pensait plutôt tenir d'un jeune Bruce Willis.

Le choc initial passé, Melbourne trouve sur un autre mur un encadré répertoriant plusieurs des excentricités les plus connues du musicien. Les rapports établis sont saisissants : Glenn Gould aussi ne peut s'endormir qu'au son des vagues et préfère la Miracle Whip à la mayonnaise!

Bien sûr, notre héros n'irait toutefois pas jusqu'à se croire la réincarnation du pianiste. Il observe d'ailleurs d'un air plus méfiant qu'émerveillé ces enfants prodiges qui composent des sonates. À moins que ce ne soit pure jalousie? Lui qui n'a finalement trouvé l'équilibre sur ses pieds qu'à trois ans?

Tout de même, une étrange connexion lie Melbourne au musicien, si ce n'est que l'étroite continuité de leur vie sur la ligne du temps. Puis, comme les preuves en faveur du bouddhisme s'accumulent, Melbourne reçoit le coup de grâce : d'après cet autre encadré, la mère de Glenn Gould se prénomme Florence.

Assommé par les circonstances, Melbourne s'écrase dans un fauteuil vis-à-vis d'un documentaire en boucle projeté sur un mur. Ne l'écoutant que d'une oreille, il entend cependant le narrateur affirmer que Glenn Gould envisageait d'un bon œil l'utilisation de la technologie pour produire et partager de la musique, allons donc!

Le bout qu'il préfère, c'est lorsque le pianiste joue pour un enregistrement, fredonnant la mélodie les yeux fermés, la bouche dansante, les doigts glissant sur les touches, comme transi par la musique, et qu'il déclare à la dernière note la performance être un échec total. Melbourne s'y méprend chaque fois.

Les minutes passent, le documentaire amorce bientôt son cinquième tour de piste. S'en avisant soudain, et craignant de trop faire attendre les Timbrés, notre héros s'éclipse par l'une des sorties d'urgence, profitant précisément du fait qu'il s'agit là d'une telle situation. L'alarme qui retentit dans tout le musée lui prouve qu'il fait bien de se défilier.

Sur le chemin du retour, des idées béton lui viennent pour son travail, de même que sur la véritable signification du timbre Glenn Gould. Reste à découvrir ce qu'en pensent les postes. En attendant, les *Variations Goldberg* lui trottent dans la tête. Et sa culpabilité face à l'ordinateur? Envolée.

## CHAPITRE DIX-NEUF

### Une vision monstrueuse du futur

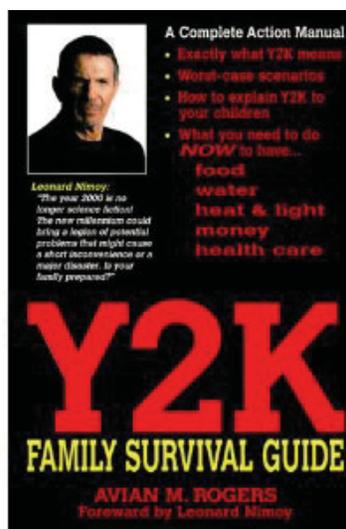
*Où le plus fâcheux des malentendus ravive une querelle vieille de quatre siècles. Se creusent alors deux tranchées face à face, avec au milieu, chancelant, notre personnage.*

Aussi voit-on maintenant Melbourne gambader dans la neige, léger comme l'air, enjambrer le clochard défaitiste, puis retrouver les aînés digérant leur snack, à temps pour le café. Dans cette librairie, tiens. Sans microtorréfacteur à proximité, quel autre choix s'impose pour nos Timbrés?

Dès leur premier pas dans la boutique, un employé surexcité les aborde pour leur parler promotions des fêtes : achetez deux livres de la section *Computers* et recevez cette superbe trousse de survie pour la fin du monde! Les vieillards font la sourde oreille, où sont leurs manières? Puis se ravisent et lui font longuement la leçon pour croire au bogue.

Au fait, si les Timbrés s'égarèrent dans les rayons, Vanevar a prévu le coup. Grâce au dernier gadget issu de ses lubies, le Dispositif de sauvetage 2000, *patent pending*, les aînés perdus n'auront qu'à suivre l'effroyable son produit pour se retrouver. Nul besoin d'importuner qui que soit.

Tandis que les vieux transitent vers le café, Melbourne en profite pour éplucher quelques livres sur l'étagère des best-sellers, catégorie *Self help*. Un autocollant lui recommande chaudement la lecture d'un livre introduit par Spock, or il a plutôt les yeux sur le dernier *Windows 98 For Dummies*, préfacé par un authentique nul devenu spécialiste.



Malgré tout, la vie n'est pas que breuvages et plaisirs, et sitôt les Timbrés se croient-ils sur le point de siroter doucement leur silo de café loin de toute péripétie, Magnus Ford surgit sur une scène derrière eux. Flanqué de deux gorilles, le gourou discute ouvertement de son dernier livre et d'autres sujets de cette importance avec un animateur.

Tout de suite, Melbourne présente les principaux symptômes du groupie : sueurs froides, tremblements, mains moites, sécrétion soudaine d'œstrogène. À ses côtés, Chasuble doit quant à lui déposer son breuvage et prendre appui sur sa bonne jambe afin de détester le gourou de tout son corps comme il se doit.

Géographiquement parlant, l'expertise le démontrerait : les Timbrés pourraient sans nul doute esquiver la rencontre en contournant la scène ingénieusement. Mais toute bonne quête a besoin d'un antagoniste fort, quelqu'un que l'on peut maudire le poing levé. Pour la leur, ce sera Magnus Ford.

Sur scène, le gourou se montre capable de toutes les mondanités. Toujours est-il que derrière ses airs de pourriture et ses manières de renifleur, les aînés le perçoivent tel qu'il est réellement : un imbécile. Parler de la lenteur des postes versus la rapidité de l'ordinateur, il ose!

Un détail avant de poursuivre : Chasuble est de ces personnes qui ne peuvent s'exprimer qu'en gesticulant dans tous les sens. Or toute forme de synchronisme l'a depuis longtemps quitté, si bien qu'en parlant de Magnus Ford, il mime l'otarie de sa prochaine anecdote. Et ce dernier se sent visé par le mime, ah, quel quiproquo!

Toute une leçon de contenance que donne alors Magnus Ford. Seulement, dès que l'occasion se présente, il insiste auprès de l'animateur pour prendre des questions de l'assistance et commence par pointer du doigt Chasuble. Oui, lui, le vieux dans le fond, celui qui se prend pour un phoque.

Monsieur, dit-il, vous n'êtes pas d'accord avec ma thèse, all right. Vous pensez peut-être que les vieilles technologies vous sauveront du bug. Mais le bug, c'est juste un complot désespéré de fantômes d'une époque mourante pour causer la peur et le chaos. Je l'expose à la page 206 de mon livre, *Ode au millénaire*.

Vive réaction chez Chasuble. Écumante même. Du tac au tac, il riposte au gourou que sa thèse expose une vision monstrueuse du futur, que les nouvelles technologies réduiront la

complexité des communications de l'homme à des séries de chiffres programmables, et que, pour le reste, une colonoscopie lui tenterait davantage que de relire son livre.

Sans surprise, l'échange qui suit n'a rien d'un débat de salon littéraire. Chaque réplique est féroce disputée, contredite par une autre, et la situation pourrissante a raison des derniers spectateurs. L'animateur essaie de modérer les hostilités de son mieux, mais ne peut, dans ce tir croisé, que sourire et suivre le jeu.

Lequel s'arrête aussitôt que Chasuble invite l'assistance à boycotter le livre de Magnus Ford. Les mimes, les insultes, ça passe; le boycott, en revanche, la direction n'en raffole pas. Les Timbrés sont donc priés de plier bagage, et bon courage pour passer le millénaire sans votre magnifique trousse de survie gratuite.

En fait, cette expulsion tombe à pic, la rencontre avec le directeur étant sous peu; façon détournée de s'épargner l'humiliation complète. Les Timbrés s'engouffrent donc dans un taxi, Melbourne en premier, convaincu du génie supérieur de Magnus Ford, Chasuble traînant derrière, persuadé lui qu'il vient de trouver son James Moriarty.

## CHAPITRE VINGT

### **La souche de tous les timbres**

*Où le ciel soudainement s'assombrit, les papillons redeviennent chenilles, et ces mignons bébés?  
Vagissent en cœur.*

L'homme à l'accueil du Musée canadien de la poste acquiesce en consultant son agenda. Si ces gentlemen veulent bien patienter quelques minutes, une dame en jupe viendra les chercher. Chasuble, que la perspective de la rencontre a de toute évidence revigoré, lance que c'est de cette façon qu'il s'imagine quitter ce monde.

Véritable Disneyland pour philatélistes, le Musée canadien de la poste regorge de collections rares et de reliques d'un autre siècle. Décidés d'en profiter ne serait-ce qu'un minimum, les aînés s'élancent toutes cannes devant. Les voyant faire, Melbourne retient mal un pff qui résume assez bien son état d'âme.

À vrai dire, à ce stade-ci de l'histoire, Melbourne en a soupé des Timbrés, mais surtout de Chasuble, ses pitreries de mauvais goût, sa méfiance viscérale envers Magnus Ford, et que

dire de son inquiétante aptitude à sortir divers objets de sa jambe? Il en est certain maintenant, sa vue ne l'a pas trompé : sous ses combines, le vieux cache quelque chose.

Maître de l'artifice, Melbourne fait donc mine de partager la jubilation des vieillards et se compose une expression de circonstance, entre le vertige et l'euphorie. Depuis ce masque, en revanche, il examine de près les jambes de Chasuble à la recherche de nouvelles propriétés robotiques, et bute bientôt tête première contre elles.

C'est qu'un obstacle de taille a stoppé les aînés dans leurs mouvements, moins gênant physiquement que moralement : l'affichette annonçant que le musée va d'ici quelques semaines fermer ses portes, que ce n'est pas facile, ce sont des choses qui peuvent arriver, ce n'est pas vous, c'est nous.

L'information, comme le boudin, ne se déglutit pas sans effort, et les aînés tâtent la pancarte à relais pour attester son existence. Ils ont dû battre en retraite en face de Magnus Ford, et maintenant ça? L'horreur. C'est tomber de Charybde en Scylla, puis ricocher sur Jason et Freddy.

Vanevar, Ti-Gus et Boilot s'en remettent, mais Chasuble? Melbourne le sent tout à coup changé, court-circuité. Venger les postes contre Magnus Ford et le soi-disant progrès, l'ex-coroner y consacra désormais jusqu'à ses dernières molécules. Sur sa pierre tombale, on lira : cruciverbiste chevronné, dernier des modestes, grand sauveteur de la poste.

Un doigt sur l'épaule du vieux le sort de son ruminement. Derrière, au bout de ce doigt – l'index, pour l'affamé de précisions – la dame en jupe susmentionnée vérifie l'identité de Chasuble, puis fait signe à tous de la suivre de l'autre côté de la porte hermétique où n'entre pas qui veut. Le mince ruban de sûreté rouge y veille.

En chemin vers la section réservée du musée, les Timbrés croiraient descendre au cœur même des opérations postales, vers la souche de tous les timbres canadiens. Qu'on imagine un peu les derniers poils des aînés se dresser bien durement comme ce qui, chez eux, ne le peut plus. Le moral des troupes en reprend de la graine!

Reste à s'y rendre, à cette souche... Un, deux, trois escaliers, quel supplice! La dame en jupe est bien embêtée, ce qui devait être une simple marche de deux minutes se transforme en véritable parcours d'alpinisme. Aussi, tandis que les aînés sont là, s'agrippant de toute force à la vie, pourquoi ne pas leur faire visiter les lieux?

Sous le musée se trouve un important réseau de galeries souterraines pour la recherche et le développement des postes. À leur droite : le laboratoire de pointe à l'origine de toutes les innovations qu'a connues le timbre au fil des années, que ce soit la colle derrière pour éviter qu'on le lèche, ou ses contours lisses pour une manipulation plus sûre.

À leur gauche : les locaux du *Canada Post Magazine*, inondés de piles d'anciens numéros n'ayant toujours pas trouvé preneur. À travers ce fouillis cependant, le lecteur de longue date reconnaîtra tout de suite le bureau du rédacteur en chef, journaliste, graphiste, monteur et réviseur Dany Stampleton : c'est le seul.

Dans le long corridor menant vers les annexes, les regards sévères d'anciens premiers ministres semblent tous être pointés sur Melbourne, lequel se sent tout à coup démasqué, nu sous ses vêtements. De là, paranoïa, sueurs froides, symptômes de l'imposteur. Puis il se tourne, bonheur : les portraits fixaient plutôt la dame en jupe derrière.

#### CHAPITRE VINGT ET UN **Faïlle dans la machinerie**

*Où la conversation s'éternise.*

La septième porte à gauche, c'est la bonne. Les Timbrés donnent un généreux pourboire à la dame en jupe et s'engouffrent dans la pièce étroite. Au centre, se trouve sans peine un homme large comme un cuirassé qui paraît né pour dompter le tigre à mains nues, sauver des enfants de la noyade ou reboiser l'Amazonie d'arbres déjà matures.

Néanmoins, le directeur des timbres et services connexes n'est décidément pas le dur à cuire que ses dimensions promettent. L'attrapeur de rêves, la statue de la vierge, le bouddha de plastique et les totems chamaniques éparpillés dans la pièce le révèlent soit de nature superstitieuse ou peu sûr de sa religion.

Monsieur Chasuble, appelle-t-il, et celui dont c'est le nom se présente. Or visiblement réjoui d'accueillir des invités dans sa tanière, le directeur tranche net les introductions pour faire preuve d'une hospitalité sans pareille, offrant caviar et truffes en tout genre. Dommage que les aînés doivent lui dire à quel point tout ceci les dégoûte.

Ah! Moi de même! s'étonne le directeur, et cet aveu de complicité spontané débouche sur tout un registre de confidences inattendues. Peut-on croire qu'il est capable d'équeuter les

crevettes avec la langue? Ou bien qu'il était le bouffon de sa classe en septième année? Que dire enfin de cette vilaine cicatrice à la tempe, vestige d'un bête accident de scrapbooking?

Il y a certes là matière à livre. À son âge, toutefois, Chasuble n'aime pas s'étendre longuement dans les détails sans balises rigides ni pauses prédéfinies. Sans quoi, c'est risquer de le voir torsader son seul cheveu de lassitude. Son toussotement forcé ramène donc vite le directeur à l'essentiel.

Oui, oui, s'exclame-t-il en s'éclaircissant la voix, pour faire suite à votre lettre, j'ai le regret de vous informer que les postes ne détiennent aucune information sur le bogue. Ou sur quoi que ce soit d'autre. Si ce serait le cas, croyez-moi, le musée se porterait mieux. J'ignore ce que signifie votre timbre, et d'ailleurs...

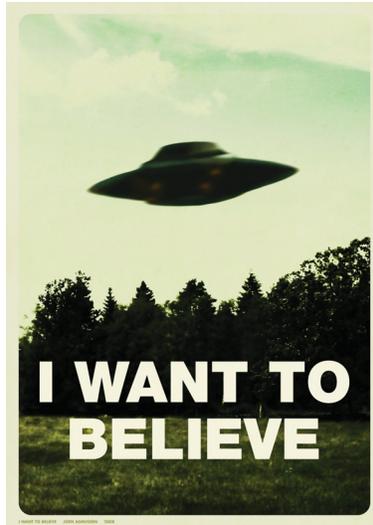
L'expectative se lit sur la bouche baveuse du directeur. Melbourne, qui s'était jusqu'ici contenté d'une place confortable en retrait de l'échange, est alors prié de faire sa part en présentant Glenn Gould au directeur, qui se tient prêt, langue prématurément sortie, loupe à la main.

C'est la consternation qui le saisit d'abord. L'œil rivé sur le timbre, il marmonne tous les jurons du Livre. Dans sa carrière de directeur, il a dû calmer la controverse de la collection des musiciens canadiens, séparer deux timbres sortis collés des presses; moins souvent dit-il avoir vu quelque chose lui semblant directement tiré de *X-Files*.

Une faille dans la machinerie, grommelle-t-il tout bas, le bogue manigance la fin des postes! Pris de panique, ses superstitions chatouillées par le sigle sur le timbre, il est sur le point d'appuyer sur une touche de son téléphone et d'ordonner l'arrêt complet de la production quand Chasuble intervient d'un mouvement de la main.

Le regard du vieux s'éclaire : il semble avoir puisé dans son fond d'ingéniosité la réponse à l'énigme. Ironie du sort, il était venu pour obtenir une solution du directeur, eh bien, voilà qu'il va la lui donner. Ce que nous sommes aveugles! s'exclame-t-il. Mais bien sûr, il suffisait d'y réfléchir. Il s'agit bel et bien d'un message des Postes avec un grand P!

Glenn Gould, poursuit-il, symbole de toute une culture classique à sauvegarder, joint du sigle du bogue, ennemi juré de la machine... Tout se tient! Le timbre est une directive pour nous, philatélistes : il nous faut propager la peur du bogue à toute fin de contrer le déclin des services postaux!



De ce discours, un sauveur est né. Tandis qu'on tente en vain de le soulever, Melbourne se ressaisit de Glenn Gould. Il a beau retourner le timbre dans tous les sens, il n'y voit qu'un message l'avisant personnellement des bienfaits de l'ordinateur. C'est d'une évidence, pourtant! Faudrait-il que le nom de notre héros soit écrit derrière, aussi?

Tant pis, les aînés persistent à voir en Glenn Gould le symbole d'une époque menacée qui réclame aujourd'hui justice. Le directeur opine du chef, il aime l'idée. Tellement qu'il a l'intention de la transmettre à son supérieur direct, et ce, sans perdre une seule minute.

## CHAPITRE VINGT-DEUX **Sauvegarde et conservation**

*Où la fin justifie les moyens, lesquels, hélas, requièrent que notre personnage soit bien malgré lui fait chef d'une cellule mercenaire extrémiste.*

L'appel au supérieur est fait d'un grand téléphone rouge, comme le prescrivent les cas d'extrême urgence nationale. Dès que le directeur active la fonction mains libres, la réceptionniste au bout du fil annonce un transfert imminent : ne quittez surtout pas. C'est mal juger les Timbrés. Les croit-elle si prompts de se défilier si près du but?

Surtout qu'un suspense nouveau cloue nos aînés sur place : qui donc est ce supérieur? On parie fort sur Dany Stampleton, mieux, Jean Chrétien lui-même! Puis, la voix sévère d'une femme au téléphone leur fait perdre de gros montants. Madame, salue le directeur, puis, se tournant vers les Timbrés : messieurs, la ministre de la sauvegarde et de la conservation.

Série de regards interrogateurs, haussements d'épaules, Melbourne et les vieillards ignoraient l'existence d'un tel ministère. Qu'importe! Ils pourront désormais se targuer d'avoir des complices haut-placés! Finies, ces longues files d'attente au Coq du coin. Que de privilèges les attendent!

Si bien sûr Chasuble arrive d'abord à crever la carapace politique de la ministre avec son boniment, ce qui s'annonce ardu. Soyez persuadés, répond-elle dans un discours éclairant, que je reste profondément convaincue de la plus sincère volonté de notre gouvernement de se munir des moyens de garantir la juste promotion de ce qui vous est cher.

Autre ennui : des combines pour empêcher la fin des postes, la ministre en a vu de toutes les variétés. Chapeau pour l'initiative, mais comment diable peut-on « propager la peur du bogue »? En moins d'un mois, qui plus est?

Chasuble roulait la réponse dans sa bouche depuis quelque temps déjà. Magnus Ford, lâche-t-il, voilà la clé! Si, d'une quelconque manière, il nous était possible de détourner son discours sur l'informatique, plus rien ne retiendrait les gens de croire le bogue authentique. Le gourou se débarrasserait de sa machine, et le reste de la planète avec lui.

Soudain foudroyé d'une idée, le directeur ajoute avoir justement ce qu'il faut pour venir à bout de l'optimisme de Magnus Ford. Il se lève et décroche avec précaution le portrait de la reine au mur afin de révéler derrière l'existence d'un coffre-fort. À l'intérieur, se trouve un CD-rom sur lequel est écrit *DO NOT PUT IN A COMPUTER* au feutre noir.

L'histoire de ce disque en est une bien sinistre. Au départ, explique le directeur, il était question d'élaborer le prototype d'un logiciel éducatif sur la philatélie retraçant l'évolution du timbre-poste, or une bête erreur d'algorithmes en a fait un puissant virus, à ce point qu'il suffit désormais d'insérer le CD-rom dans un ordinateur pour qu'il disjoncte aussitôt.

Partant de cette logique, achève le directeur, il s'agirait de glisser le disque dans l'ordinateur personnel de Magnus Ford afin qu'il remette en doute la fiabilité de la machine. On parle ici d'une mission top secrète, comme dans les meilleurs films d'espions. Mais plus secrète encore, car aucune preuve de cette affaire ne sera captée sur pellicule.

Seuls ceux qui se sont déjà fait offrir un virus informatique du service des postes canadiennes pourront saisir l'ampleur du sentiment de toute-puissance qui s'empare alors de nos vieil-

lards. Inutile de dire, marmonne le directeur, que cet entretien n'a jamais eu lieu. Si l'on vous épingle, je vous traiterai volontiers de vieux séniles tarés.

Sauf qu'écoulant tout ceci, la ministre s'interpose. En toute bonne conscience, elle ne peut donner son accord pour une mission conduite par une équipe d'aînés rabougris : du suicide. Et si l'un d'eux venait à rendre l'âme en chemin d'un cancer ou d'un rhume? S'ils oubliaient tout de leur objectif une fois sorti de la pièce?

Ah, mais, dit Chasuble usant de sa dernière carte, n'oublions pas qu'il se trouve dans notre équipe un jeune homme capable de tout. Melbourne, c'est leur as dans la manche. Pour les Timbrés, sa présence est le signe que leur combat transcende la question générationnelle. Pour notre héros, c'est peut-être l'indice qu'il a besoin de nouveaux amis.

Le directeur, de mèche avec Chasuble, acquiesce ensuite au portrait que ce dernier peint de Melbourne : athlétique, premier de classe, habile observateur... Mais pour qui se prend-on? Notre héros voudrait s'insurger, rectifier les faits, puis s'avise, flatté, qu'on ne l'a tout compte fait jamais si bien décrit.

Cela va sans dire, la ministre est impressionnée par ce CV. Mel...bourne, quel curieux prénom, dit-elle, aurais-je raison de te faire confiance? Le principal intéressé, écrasé par la dure expression de Chasuble, ne laisse alors s'échapper de sa bouche qu'une espèce de grognement primitif que l'oreille interprète librement comme un « oui ».

C'est donc chose faite : voici nos Timbrés mercenaires pour les postes canadiennes. Pour la première fois depuis des lustres, on attend quelque chose d'eux, comme de ce morse dépêché du Grand Nord qu'il rapporte un ballon jeté dans l'aquarium. On verra bien ce qu'ils valent. Eux de même.

Le seul ayant des doutes sur les bénéfiques et l'exécution de l'opération, c'est Melbourne. Ce dénouement qui tire sur le règlement de comptes ne le réjouit pas, mais là, pas du tout. Par contre, infiltré comme il est dans un groupe de terroriste armé d'un vrai de vrai bogue, pas d'autre choix que celui de jouer les bad boys.

CHAPITRE VINGT-TROIS  
**Possibles complications médicales**

*Où l'orage se prépare : toutes les vaches ensemble se couchent, au grand désespoir du paysan qui justement trayait l'une d'elles étendu sous ses pis.*

Gonflés d'estime et virus en poche, les Timbrés rebrousse alors chemin vers la librairie pour suivre la trace de Magnus Ford. Les fanatiques éperdus qu'a laissés le gourou dans son sillage leur facilite la tâche et les conduisent bientôt rue Rideau dans un Tim Hortons où tout Canadien *born and raised* ne peut s'abstenir d'entrer.

D'après la rumeur ambiante, on aurait vu Magnus Ford commander deux beignes crème boston, s'en mettre plein les doigts car impossible de faire autrement, puis sortir accompagné de ses deux gorilles en direction du Novotel. Oui, le grand immeuble sur Nicholas, Chasuble connaît, c'est juste au coin, le taxi ne coûtera presque rien.

L'histoire se transpose donc dans le très élégant lobby de l'hôtel, où l'escouade passe à l'action : Ti-Gus et Vanevar se portent volontaires pour une mission de reconnaissance, Chasuble et Boilot révisent leur potentiel offensif, et Melbourne, à l'écart, souhaiterait bien qu'on lui dise lorsque ce pénible épisode sera terminé.

Revenu le premier, Vanevar confirme les dires des fanatiques : il a repéré Magnus Ford sortant du spa de l'hôtel avec un essaim de disciples, vêtu seulement d'un kimono fleuri. Pour peu qu'on suive les tendances de la mode, cette jaquette met l'œil à rude épreuve; on comprend bien les partisans du gourou de vouloir la lui retirer.

Repérant l'ennemi presque nu dans la masse, Boilot cède alors à de vieilles impulsions de lutteur et commence à se dévêtir. Il est toutefois retenu par Chasuble, qui sait d'expérience qu'on n'attaque pas de la sorte un homme en peignoir : simple civilité. D'autre part, dit-il à contrecœur, c'est son ordinateur et non lui qu'il faut brutaliser...

Sur ces mots, Ti-Gus retrouve le groupe le ventre plus ballonné qu'à l'ordinaire, et cette subite protubérance intrigue. On déballe donc avec empressement le vieux pour découvrir dissimulé sous sa veste un habit de valet d'hôtel. Audacieux! L'initiative fait aussitôt naître un plan dans la tête mal intentionnée de Chasuble.

Filature, sabotage, vol... Quel méfait les Timbrés ne commettraient-ils pas pour parvenir à leurs fins? Melbourne, dont le seul vice est d'omettre parfois volontairement de rembobiner sa cassette avant de la remettre au club, est tout sauf à ses aises parmi ce lot de gangsters. Et toujours cette question lancinante : qu'aurait fait Glenn Gould à sa place?

À n'en pas douter, le pianiste aurait fait bon usage du grand Steinway dans le lobby. Ses variations de Bach auraient fait descendre le sang, réconcilié Magnus Ford et les Timbrés dans un moment d'euphorie tout près de l'orgie. Que peut bien Melbourne en comparaison pour calmer les hostilités? S'il avait son livre de blagues, nous n'en serions pas là.

Tout à coup, comme un frisson : le gourou passe derrière les aînés, qui spontanément se mordent les lèvres et serrent les poings; des efforts dont ils se seraient passés. Néanmoins, cette soudaine crispation du corps leur permet de tendre plus avant l'oreille et d'entendre Magnus Ford annoncer son intention d'aller consulter ses courriels dans sa chambre.

C'est le moment! murmure Chasuble avant de divulguer les étapes de son plan gribouillé sur une serviette : 1) grâce à son dispositif de sauvetage, Vanevar simule une alarme dans l'hôtel, incitant Magnus Ford à sortir de sa chambre où 2) Ti-gus, en costume de valet, le prie d'évacuer les lieux, laissant 3) Chasuble et Boilot pour monter la garde.

Quant à Melbourne, il se fait donner le beau rôle : insérer le virus dans l'ordinateur du gourou. Car après tout, c'est à lui que l'on doit Glenn Gould, l'idée du message des postes et l'accord de la ministre : il vaut bien cet honneur. On insiste sur ce point tandis qu'on l'accable de bines, et toute cette pression fait resurgir ce fichu picotement sur sa bouche.

Les Timbrés jettent un dernier coup d'œil à la serviette : c'est du solide. Sur papier, le plan de Chasuble fonctionne à merveille. Ils s'en félicitent en s'échangeant des tope-là, de la satisfaction plein les lèvres... Mais qu'est-ce que cette horreur sur celles de Melbourne? Une excroissance maligne, embarrassante, entre la tumeur et le kyste. Un feu sauvage!

Malheur! Ne l'avait-on jamais prévenu des possibles complications médicales menaçant les agents doubles aux prises avec un stress insoutenable? Sa langue effleure la boursoufflure avec dédain. Ça l'écoeure. Il s'écoeure. Et l'air de rien, cet incident casse la mince corde raide sur laquelle notre héros s'efforçait tant bien que mal de se tenir.

## CHAPITRE VINGT-QUATRE

### **Le premier domino**

*Où le charlatan goûte et succombe à sa propre médecine.*

En même temps que toutes les montres analogiques des aînés sonnent quatre heures, le soir tranquillement s'infiltré à travers les stores du lobby. C'est le temps d'agir. Tant mieux, l'espionnage vient avec le crépuscule.

Melbourne suit le groupe à son corps défendant jusqu'au troisième étage, fermant la marche, car mis en quarantaine. Au bout de quelques détours, Chasuble ordonne l'arrêt des troupes. On se poste à l'angle d'un corridor, à l'abri des regards, avec vue directe sur la chambre 304, où l'ennemi s'est réfugié, fait comme un rat.

Vanevar scrute les alentours avec ses lunettes modifiées : pression de l'air à 101,62 kPa, humidex à 35 %, personne en vue, pas non plus de caméra de surveillance. Il remonte le mécanisme de son dispositif de sauvetage, qui propulse alors un son des plus irritants, grotesque symphonie de crécelles et de clairons sur fond de réveille-matin nucléaire.

Presque aussitôt, des têtes affolées s'étirent dans le couloir. Vanevar est sur le coup, leur faisant signe de ne pas s'en faire en tapotant son cœur : encore ce damné pacemaker qui fait des siennes, cochonnerie de breloque à deux sous, puis fonce ralentir la sécurité de l'hôtel pendant que Magnus Ford s'intéresse à son tour au vacarme.

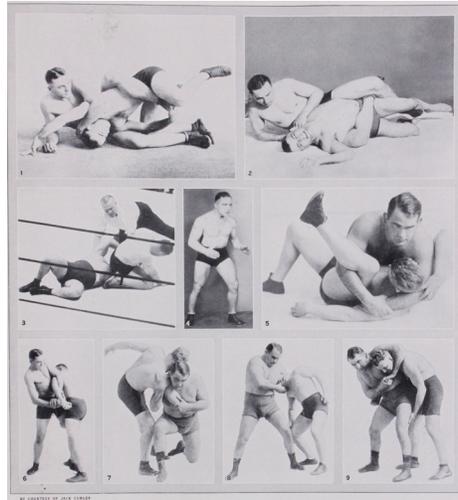
C'est le go de Ti-Gus. Il enfile son costume : umpf! Trop petit, mais ce n'est qu'un détail. L'authenticité de son personnage en aurait sûrement souffert s'il n'avait pas poussé jusqu'aux confins de sa personnalité son devoir d'acteur à force de répéter ses lignes depuis le lobby. Lorsqu'il s'époumone : « Urgence! Évacuez la chambre! », on ne peut qu'y croire.

Et c'est bien ce qui se produit : le gourou mord à l'hameçon, de même que gorille 1, mais gorille 2 traîne de la patte. On ignore pourquoi, jusqu'à ce qu'il surgisse de la chambre emportant sous son bras l'ordinateur portable de Magnus Ford, et ce réflexe quasi maternel de sauvegarde, certes émouvant, précipite la mission dans une impasse.

Immédiatement, l'ex-coroner et Boilot s'échangent une série de regards mortifiés, se défiant l'un l'autre d'agir comme deux policiers devant la porte où ça pue la drogue. Notre

héros leur intime de tout avorter, néanmoins le gorille laissé derrière, barbare poilu de l'ère Viking, all brawn, no brain, a tout d'un lutteur dans l'âme.

Face à cet adversaire, Boilot s'anime. Toutes ses prises favorites lui reviennent au flair : le Bear Hug, le Boston Crab, le Dragon Whip. Entre toutes, il opte enfin pour un Elevated Double Chicken Wing Facebuster, manœuvre qui consiste à verrouiller les bras du challenger dans son dos, le soulever par les aisselles et le faire s'écraser face contre terre.



L'aîné s'élance, le gorille panique, et le coup se solde par un BANG sonore comme dans les vieux Batman. Or Boilot peut bien faire l'éloge de son style, entre Steve Austin et Bret Hart, le combat qui l'oppose au gorille est inégal. Ce dernier joue cochon : coup du droit, coup du gauche, puis, reprise du droit qui, surprise, plonge plutôt dans sa veste.

Le cinéma d'action vous prépare à ce genre de gestuelle. À moins d'une démangeaison subite aux côtes, il faut s'attendre à ce que le gorille tire de sa veste une arme fourrée dans un étui. Le bâton télescopique, donc, totalement prévisible, mais tout de même terrifiant... Quand le gorille l'allonge, Boilot voit son espérance de vie raccourcir.

L'heure est grave. Sans réfléchir, Chasuble plaque d'une seule contorsion le gorille, qui, finalement déséquilibré par le poids du vieux, recule et va solidement s'étamper contre la table de chevet de la chambre, emportant le tiroir et la bible TOB avec lui. Dieu merci, l'ordinateur portable, catapulté non loin, semble encore intact.

Tous les yeux restants pivotent alors vers Melbourne. Seulement, c'est embêtant, celui-ci n'a nulle intention d'insérer le virus dans l'ordinateur. Ce choix se défend d'autant mieux que

Magnus Ford, notre héros l'aime bien. Pour sauver les apparences, il fait alors mine de mourir de trouille.

Au bout d'un moment, cette obstination des plus féroces à ne rien faire agace Chasuble. Encore une fois, pense-t-il, mieux vaut tout faire soi-même. Par chance, l'informatique n'a rien de bien sorcier : deux bonnes baffes sur les touches et le portable régurgite un lecteur CD. L'ex-coroner insère le disque, puis regarde avec émotion l'écran devenir multicolore.

Eh bien voilà! Le premier domino de la peur du bogue, Chasuble vient de le faire tomber sans trop de mal; reste à voir si les autres le suivront dans sa chute. En attendant : fuir les lieux du crime, ce que les Timbrés parviennent à faire sans utiliser la ruse ou la force. Ils ne sont définitivement pas les malfrats que l'on recherche.

À bord de l'autobus, non content d'avoir enduré toutes ces mésaventures, Melbourne retrouve sa place parfumée près de Constance. Bilan du voyage : il repart avec une enflure sur la lèvre, et Chasuble, avec une victoire en poche ainsi qu'un disque marqué d'un avertissement qu'il dissimule dans sa jambe suisse. Les sentiments sont donc partagés.

## CHAPITRE VINGT-CINQ **De l'histoire ancienne**

*Où notre personnage rentre au bercail avec plus de peur que de mal.*

La neige ne donne toujours aucun signe de fatigue lorsque Melbourne descend de l'autobus devant la résidence et rejoint les aînés pour un débriefing. Sans rancunes, qu'on lui dit, même les meilleurs d'entre nous peuvent se dégonfler devant l'action... Pressé de rentrer chez lui, Melbourne avale ces paroles, acquiesce, puis court les recracher plus loin.

Ce n'était qu'une toute petite journée, mais ses parents l'attendent sur le porche, et tant pis si le mercure chute à l'intérieur : l'enfant prodige est de retour en ville. Dès qu'il met pied dans la maison, sa mère le traîne dans un exercice complet de chouchoutage dont il ne s'évadera pas de sitôt. C'est parfois le triste sort que connaissent les fils uniques.

Sans compter que son feu sauvage ne manque pas d'aggraver les attentions. Très vite, il redevient ce poupon fragile qu'une poussière dans l'œil est à même de défigurer. C'est qu'on redoutait le pire avec ces gros titres du *Journal de Montréal* parlant de chaos dans les grandes villes : Ottawa mise à sac, New York en ruines, Montréal presque inchangée...

Bref, c'est une véritable ambiance de fête au logis familial. Pour l'occasion, le souper se compose purement de viandes et de substituts, que Melbourne et son père cette fois dévorent à l'unisson comme deux hyènes attaquant la même carcasse. Un spectacle réjouissant; qu'on n'aille surtout pas leur dire que manger n'est pas thérapeutique.

Aux informations du soir, on en remet, diffusant nouvelle choc après nouvelle choc sur le bogue, dont celle de cet homme ayant tout quitté, famille, amis, femme, raison, pour se retirer dans un bunker capable d'éprouver les pires sévices. La police l'a retrouvé mort à l'entrée, fatigué d'avoir tout tenté pour entrer sans la clé qu'il avait perdue.

Lassé par tant d'idiotie, le père zappe et s'arrête au 10, où Magnus Ford fait les manchettes. On annonce qu'il poursuit le Novotel pour voie de fait sur son gorille et sabotage informatique. Il bégaie, la caméra lui rajoute au moins dix livres, et son kimono fleuri n'arrange rien. Côté crédibilité, le gourou vient de perdre des plumes.

Bon! dit le père, c'en est fini du dernier grand mentor de la modernité; qui restera-t-il pour leur dire, à ces bozos, que le bogue n'arrivera pas? Melbourne approuve d'un signe de tête. À la maison, voilà que tout n'est pas si mal, au bout du compte.

Ce qui nous ramène au problème de l'heure : maintenant qu'il est résolument du côté de son père et de Magnus Ford, que devrait faire notre héros de sa carte de membre plastifiée des Timbrés? La jeter comme pièce à conviction? Quoi qu'il en soit, Chasuble et compagnie, c'est désormais de l'histoire ancienne. Autant sectionner les cordes et couper les ponts.

Mais comment procéder? Craignant la réaction des vieillards et fidèle à lui-même : grand pacifiste au cœur pur, Melbourne convient sans hésiter que la tactique la plus simple serait de les éviter dans la rue, d'ignorer leurs appels et de construire une épaisse fiction lui permettant de nier jusqu'à leur existence dans sa vie présente et passée.

Content de ce plan, Melbourne entame sa deuxième assiette. À la télévision, des images exclusives montrent un homme arrêté pour voie de fait commise avec brouette. Le père, la mère et notre héros se concertent : habiter Sainte-Julie ne leur a jamais paru plus sage. Une ville de tourbe et de citrouilles où rien n'arrive. Certainement pas de bogue non plus.

\*\*\*

## QUATRIÈME PARTIE

### Moins trente minutes

---

*Si Guy McKenzie devait choisir un seul pays au monde pour affronter le bogue de l'an 2000, il opterait pour le Canada. [...] N'empêche que le soir du 31 décembre, ce haut fonctionnaire du Conseil fédéral du trésor ne sera ni devant le petit écran pour assister en toute quiétude au spectacle de Céline Dion ni avec la parenté pour célébrer dans la joie l'arrivée de la nouvelle année. Il fera plutôt les 100 pas au Centre national des opérations du bogue à Ottawa, attendant de voir ce qui nous tombera dessus.*

Jacques Drapeau, « Croisons-nous les doigts! », *Le Soleil*, 14 novembre 1999

#### CHAPITRE VINGT-SIX

#### Le huitième invité

*Où, comme dans le classique de science-fiction de Ridley Scott, on comprend trop tard que le véritable monstre ne peut surgir que de l'intérieur.*

Ville où rien n'arrive mon œil! éclate l'oncle de Melbourne, eggnog à la main. Céline ayant laissé place aux annonces, on discute en famille de la possibilité que le bogue ait pris Ste-Julie pour épicentre. Depuis la mi-décembre, plusieurs institutions de la ville ont fermé leurs portes pour bris de matériel informatique, et la peur se répand comme la gangrène.

Cependant, notre héros n'est pas dupe. Les attaques sont trop ciblées, trop similaires à ce qu'il a déjà vu ce fameux soir au Novotel pour qu'il ne fasse pas le lien. Ce qu'un Julivillois terrorisé déclarait dans la presse locale être la fin du monde avant l'heure, Melbourne sait être en fait un vieux philatéliste avec un virus, l'insérant dans toutes les ouvertures.

Sinon, Melby, poursuit l'oncle, ton devoir sur Glenn Gould? Ah oui, du beau travail. Melbourne a terminé sa première session de cégep *sauma cum laude*, récoltant les éloges dans son cours d'histoire. Le professeur a bien compris son engouement pour le pianiste : il a le même pour Shania Twain.

On propose donc un toast à cet exploit lorsque la sonnette résonne. À cette heure tardive, ce bruit ne manque pas d'inquiéter, comme dans ces légendes folkloriques où Lucifer s'invite à danser vers minuit. Toutefois, les annonces étant terminées, l'oncle, sa femme, les grands-parents, le père et la mère ne daignent plus bouger d'un poil.

Dans la mesure où pour lui, Céline, c'est assez bof, Melbourne se sacrifie pour ouvrir la porte. Or une vision d'épouvante l'arrête net, la neige découpant dans la vitre la forme arrondie d'un vieillard éreinté : Chasuble! Que faire? Il voudrait bien feindre de ne voir personne mais, damnée bonne éducation, le voilà qui laisse poliment rentrer le diable!

Sitôt dans le vestibule, Chasuble salue Melbourne comme si de rien n'était, puis s'excuse auprès de toute la famille du dérangement. Voyons, voyons! Qu'il enlève ses bottes et les dépose dans le bain, le manteau par-dessus. Seul et désœuvré par un soir de réjouissances, il sera volontiers le huitième invité de la veillée, pile à temps pour le décompte!

Et quel mauvais hôte serait notre héros s'il ne lui faisait pas d'abord visiter sa chambre? Les philatélistes qu'ils sont trouveront sûrement plaisir à fouiller sa collection! Chasuble de renchérir : oui, je soupçonne même ce petit snoreau de nous avoir dissimulé certaines de ses plus récentes acquisitions...

Pauvre Melbourne, la peur s'immisce à présent jusque dans les caleçons Superman. Ce que lui veut ce criminel, nul besoin d'y réfléchir longtemps, c'est du mal. Et si l'on croit ses méthodes, c'est à son ordinateur qu'il s'en prendra. Melbourne avait pourtant bien caché son jeu, comment le vieux sait-il que la crème de la technologie se trouve ici?

Tu nous as manqué lors des deux derniers rendez-vous du club, lance Chasuble en descendant prudemment les marches vers le sous-sol. Après plusieurs tentatives manquées de te rejoindre par téléphone, j'ai pensé pouvoir t'intercepter dans un lieu que tu fréquentes assidûment. Je te laisse deviner lequel, et sur qui je suis tombé...

Melbourne ramollit. Charmante jeune dame, reprend l'ex-coroner. Elle m'a fait savoir que vous « communiquez par ordinateur », et, franchement, je ne te cache pas ma déception! Mais j'ignore ce dont je suis le plus déçu : que tu nous aies lâchés comme de vieilles guenilles ou que tu fasses partie des disciples de ce couillon de Magnus Ford.

Tu sais ce qu'on dit : the friend of my enemy... conclut Chasuble et, ce faisant, joint l'acte à la parole en tirant de sa poche le CD-rom que Melbourne revoit toujours en cauchemar. Cette fois, néanmoins, notre héros ne le laissera pas faire. Selon ses calculs, un bon croc-en-jambe devrait logiquement suffire pour venir à bout d'un octogénaire.

Il s'élançe alors et cogne l'un des membres du vieux dans un grand ding! Chasuble en est certes ébranlé, mais que dire de Melbourne? Saisi d'horreur devant ce ding, ce même son

métallique du marteau frappant la sonnette, il recule et trébuche sur un gobelet Gattuso. Le troisième âge, ça passait, mais notre héros n'est décidément pas de taille contre un robot!

Sa plus grande peur concrétisée, Melbourne est incapable du moindre geste. Le combat direct serait donc à proscrire. Il reste la parole, et notre héros n'est plus en droit de faire son excentrique. Utilisant tous les mots de son vocabulaire, il implore la pitié du vieillard dans un long monologue hamletien, sans jamais regagner son souffle.

Toutefois, c'est la triste vérité : de jolies phrases n'ont jamais stoppé quiconque, un vieux cyborg encore moins, de mettre un virus dans un ordinateur, et cette fois-ci n'est pas différente. Une fois le CD-rom inséré, le décompte final scandé par la famille à l'étage est couvert par un torrent de bips émanant de la machine mourante, puis : rien.

## CHAPITRE VINGT-SEPT

### **Minuit**

*Où le millénaire que l'on connaissait bien cède maintenant sa place au suivant.*

Rien : pas de Boeing qui s'écrase, pas de missile balistique russe tiré par inadvertance, pas de centrale nucléaire qui rend l'âme, pas de détonation suspecte, pas de panne électrique généralisée, pas de faille dans le système de sécurité nationale, pas même de quoi faire une histoire.

Encore, pas d'effondrement de la bourse mondiale, pas d'évasion massive de prisonniers, pas de manifestations populaires ni de désordre civil, pas d'augmentation marquée du taux de criminalité, pas de retour au néolithique, pas d'effondrement de la civilisation telle qu'on la connaît.

Pas non plus d'énorme poulpe écrasant Tokyo, pas de jugement dernier, pas de complot secret des postes canadiennes, pas de combustion spontanée de tous les disques durs, pas de retour à la case GO et récoltez 200 \$, pas de table rase ni de fin du monde.

Enfin, mis à part des dispositifs de validation de billets de transport australien cessant de fonctionner, des téléphones cellulaires japonais supprimant certains nouveaux messages et le site Web de Météo France affichant les prévisions du samedi premier janvier 19100 : pas de bogue.

Dans la chambre de Melbourne, il n'y a qu'un vieil homme venant de manquer son bécot du nouvel an pour satisfaire sa vengeance, et notre héros, tapant frénétiquement les touches de son Pentium dans l'espoir que les manœuvres des premiers soins s'appliquent aux ordinateurs également.

Tout cela, Chasuble s'en rend bien compte à présent. Le temps qui poursuit platement son cours est une claque en plein visage, le genre de gifle qui remet les pendules à l'heure et replace l'entêté devant les faits. Les efforts de l'octogénaire contre le progrès technique, hélas, avaient une date d'expiration : meilleurs avant le 31 décembre 1999, minuit.

Descendu sur ces entrefaites pour leur souhaiter la bonne année, le père change aussitôt de mine en apercevant les deux philatélistes atterrés. Tout de suite, il aide Chasuble à remettre sa prothèse disloquée par Melbourne, et ce dernier, constatant que l'artificiel en l'aîné se résume à cet unique membre, se sent plus à l'aise de lui demander des comptes.

Il va sans dire, Chasuble payera pour tous les dégâts provoqués par le virus. N'empêche, ce n'est pas une façon de commencer le nouveau millénaire; l'hospitalité de la famille a ses limites. Le père prie donc notre héros de raccompagner Chasuble à la résidence, une courte marche qui devrait somme toute leur faire du bien.

Le retour se déroule en silence. Il se fait tard et Chasuble se fait vieux. La neige de janvier complique le trajet, mais le plus difficile pour lui reste encore de lâcher prise, de baisser les armes, de faire le deuil de son époque, d'accepter que les protagonistes changent et de laisser ceux dont c'est maintenant l'histoire s'occuper d'elle.

En guise d'excuse, il propose à Melbourne de lui racheter Glenn Gould à gros prix, mais notre héros décline l'offre pour des raisons personnelles. Une affaire de proximité sentimentale, encore une de ces excentricités... L'aîné le considère un moment, puis retrouve le sourire. Là-dessus, tous deux peuvent s'entendre : le timbre demeure entre bonnes mains.

Le chemin qu'ils empruntent longe ensuite le lac de la ville, où quelques braves ont choisi d'inaugurer le millénaire par des figures sur la glace, dont Florence, que Melbourne reconnaîtrait même de très loin les yeux fermés. Le vieux lui donne un coup de coude et lui dit pouvoir continuer seul. Oui, c'est une prothèse, mais il peut toujours marcher, ma foi.

Sans un mot de plus, je pivote alors sur ma bonne jambe et m'éloigne juste assez de cette histoire pour la remettre en perspective. En faire d'abord celle de Melbourne et de son bogue

à lui semble être un bon point de départ pour lâcher prise, quitte à devoir pour un temps tenir le mauvais rôle. Oui, réflexion faite, pas trop mal comme héritage.

Le chalet tout près loue des patins. Bien sûr, notre héros pourrait tenter d'en chausser, puis de rejoindre Florence, mais pour lui dire quoi au juste? Pour la première fois ce soir, il a trouvé ses mots sans se confondre en tics; il serait gourmand de sa part de se croire aussi capable de toutes les séductions. La tourtière doit être sortie du four, allons.

Chaque chose en son temps.

